This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

12

VI. 1739 (1)

FRANÇOIS DE VOLTAIRE,
né en 1695.

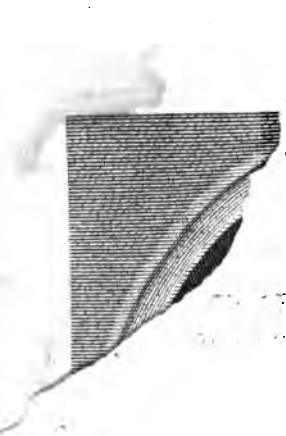
OEUVRE
DE
Mr. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & considérablement augmentée, avec des Figures en Taille-douce.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez JAQUES DESBORDES.
M. DCC. XXXIX.



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 7 APR 1988
OF OXFORD

PIECES

Contenues dans le Tome I.

I. PRE'FACE ſur la Henriade.

II. TRADUCTION d'une Lettre de Mr. Cocchi ſur ce Poëme.

III. HISTOIRE Abregée de la Henriade.

IV. IDE'E de la Henriade.

V. LA HENRIADE.

* VI. ESSAY

VI. ESSAY sur le Poëme Epique, imprimé sur l'Original François de Mr. *de Voltaire*, & non sur la Traduction de l'Abbé *des Fontaines*, comme dans les précédentes Editions.

PRÉ-

PRÉFACE.

ON donne cette Nouvelle Edition à laquelle l'Auteur n'a d'autre part & d'autre interêt que celui d'avoir beaucoup corrigé LA HENRIADE, & d'avoir travaillé à rendre de plus en plus cet Ouvrage digne du Public & du Siècle éclairé où nous vivons. C'eſt ainſi qu'en uſoit M. Deſpreaux, le premier des Français qui mit de la correction & de l'élégance dans la compoſition de nos Vers de ſix pieds, qui ſont de tous les vers les plus difficiles à faire. Il corrigeoit ſes Ouvrages à chaque Edition: cette attention ſi louable, eſt bien plus néceſſaire encore

core dans un Poëme Epique, que dans des Ouvrages détachés; car il eſt bien plus naturel de faire quelques faux pas dans une longue carriére que dans une petite.

L'Auteur de LA HENRIADE s'eſt attaché ſur-tout à peindre des détails que l'on n'avoit jamais exprimés noblement en Français, & qui avoient été l'écueil de tous nos Poëmes Epiques. Cela fait voir que notre Langue peut exprimer les mêmes choſes que la Grecque & la Latine, & que les idées les plus communes peuvent être annoblies à Paris, comme à Athènes & à Rome, par le charme de la Poëſie. C'eſt-là ſans doute la meilleure maniére de confondre ceux qui, n'ayant lu Homére que dans des traductions, trouvent les deſcriptions & les comparaiſons, qui ſont dans l'Iliade, baſſes & puériles; M. Perrault & M. de la Mot-

te

te condamnoient Homére d'avoir comparé des Héros à des Chiens.

Qu'on liſe ce nouveau morceau de LA HENRIADE au huitième Chant, on verra qu'une telle comparaiſon peut être très-digne de la majeſté de l'Epopée.

Des Ligueurs, en tumulte, une foule s'avance.
Tels au fond des Forêts précipitans leurs pas,
Ces Animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme & nez pour le carnage,
Preſſent un Sanglier, en raniment la rage:
Ignorans le danger, aveuglés, furieux,
Le Cor excite au loin leur inſtinct belliqueux,
Les Antres, les Rochers, les Monts en retentiſſent;
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent,
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.

On trouve pluſieurs nouveaux traits pareils dans cette Edition, & beaucoup de vers changés.

L'Auteur a eu ſoin de ne rimer que pour les oreilles & non pour les yeux.

L'harmonie de la rime réſulte uniquement du retour des mêmes ſons. C'eſt donc de la prononciation des paroles & non de la maniére dont on les écrit, que doit dépendre la rime. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'on ne fait plus rimer *fier* avec *foyer*, parce qu'on prononce *foyé* & qu'on ne prononce pas *fié*. C'eſt être exact que de rimer ſelon la prononciation des ſyllabes, & c'eſt pécher contre l'exactitude que de ne rimer richement qu'aux yeux. On a imprimé *Français* par un *a* comme dans l'Edition de Zaïre, pour ſe conformer à l'uſage très-raiſonnable, & qui ſe confirme tous les jours de prononcer *Français* & non *François*. Cette orthographe étoit d'autant plus néceſſaire dans la HENRIADE qu'il y eſt parlé de S. *François* Fondateur des Cordeliers.

Sous l'Habit d'Auguſtin, ſous le froc de François.

Il ſeroit fort ridicule d'écrire & de prononcer un *Français*, comme on prononce S. *François* par un *o*.

On a mis au-devant de cette Edition la Lettre de M. Cocchi, regardé à Florence comme un homme plein de ſavoir & de goût. On l'avoit déja imprimée ailleurs, mais c'eſt ici ſa véritable place.

On trouvera dans cette Lettre une idée neuve & hardie, c'eſt que le merveilleux n'eſt pas ce qui lui plaît le plus dans les Poëmes Epiques. Cela paroît très-vrai, & ſûrement Armide & Renaud, Didon & Enée ſont plus intereſſans que les Meſſages de Mercure, & que la haine de Junon. S'il n'y avoit que ce qu'on appelle du merveilleux dans les Poëmes anciens, ils ne ſeroient que des Recueils des miracles du Paganiſme.

Mais je ne crois pas, comme M. Cocchi, qu'on doive bannir ce mer-

veilleux ; il doit seulement être employé avec sobriété dans une Religion aussi sévére que la nôtre, & dans un Siècle où la Raison est devenue aussi sévére que la Religion.

C'est au Lecteur équitable, à juger si l'Auteur de la HENRIADE a su garder ce juste tempérament. Tant d'Editions n'ont pu encore le rendre content de son propre Ouvrage, mais je dirois que le Public doit l'être, si la reconnoissance & tous les sentimens que je dois à M. de Voltaire ne rendoient mon témoignage suspect de trop de zèle ; d'ailleurs je crois que la HENRIADE le louë mieux que tout ce qu'on pourroit en dire.

TRA-

TRADUCTION D'UNE LETTRE

De M. ANTOINE COCCHI, *Lecteur de Piſe, à M.* RINUCCINI, *Secrétaire d'Etat de Florence, ſur la* HENRIADE.

SElon moi, Monſieur, il y a peu d'Ouvrages plus beaux que le Poëme de la HENRIADE, que vous avez eu la bonté de me prêter.

J'oſe vous dire mon jugement avec d'autant plus d'aſſûrance, que j'ai remarqué, qu'ayant lu quelques pages de ce Poëme à gens de différente condition, de différent génie, & adonnés à divers genres d'érudition, tout cela n'a point empêché la HENRIADE de plaire également à tous, ce qui eſt la preuve la plus certaine que l'on puiſſe apporter de ſa perfection réelle.

Les actions chantées dans la HENRIADE regardent, à la vérité, les Français plus particuliérement que nous; mais comme elles ſont véritables, grandes, ſimples, fondées ſur la juſtice, & entremêlées d'incidens qui frappent, elles excitent l'attention de tout le monde.

Qui eſt celui qui ne ſe plairoit point à voir une rebellion étouffée; & l'Héritier légitime du Thrône s'y maintenir, en aſſiégeant ſa Capitale rebelle, en donnant une ſanglante Bataille, & en prenant toutes les meſures dans leſquelles la force, la valeur, la prudence & la généroſité brillent à l'envi?

Il eſt vrai que certaines circonſtances hiſtoriques ſont changées dans le Poëme; mais outre que les véritables ſont notoires & récentes, ces changemens, étant ajuſtés à la vraiſemblance, ne doivent point embarraſſer l'eſprit d'un Lecteur tant ſoit peu accoutumé à conſidérer un Poëme comme l'imitation du poſſible & de l'ordinaire, liés enſemble par des fictions ingénieuſes.

Tout l'éloge que puiſſe jamais mériter un Poëme pour le bon choix de ſon ſujet, eſt certainement dû à la HENRIADE, d'au-

d'autant plus que par une ſuite naturelle il a été néceſſaire d'y raconter le maſſacre de la St. Barthelemy, le meurtre de Henri III. la Bataille d'Yvri, & la famine de Paris: Evénemens tous vrais, tous extraordinaires, tous terribles, & tous repréſentés avec cette admirable vivacité, qui excite dans le Spectateur & de l'horreur, & de la compaſſion: Effets que doivent produire pareilles peintures, quand elles ſont de main de Maître.

Le nombre d'Acteurs dans la HENRIADE, n'eſt pas grand; mais ils ſont tous remarquables dans leurs rôles, & extrêmement bien dépeints dans leurs mœurs.

Le caractère du Héros Henri IV. eſt d'autant plus incomparable, que l'on y voit la valeur, la prudence militaire, l'humanité & l'amour, s'entrediſputer le pas, & ſe le céder tour à tour, & toujours à propos pour ſa gloire.

Celui de Mornay, ſon ami intime, eſt certainement rare; il eſt repréſenté comme un Philoſophe ſavant, courageux, prudent & bon.

Les Etres inviſibles, ſans l'entremiſe deſquels les Poëtes n'oſeroient entreprendre un Poëme, ſont bien ménagés dans ce-

celui-ci, & aiſés à ſuppoſer: tels ſont l'Ame de St. Louïs, & quelques Paſſions humaines perſonifiées; encore l'Auteur les a-t-il employées avec tant de jugement & d'œconomie, que l'on peut facilement les prendre pour des allégories.

En voyant que ce Poëme ſoutient toujours ſa beauté, ſans être farci, comme tous les autres, d'une infinité d'Agens ſurnaturels, cela m'a confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue, que ſi l'on retranchoit de la Poëſie Epique, ces Perſonnages imaginaires, inviſibles & tout-puiſſans, & qu'on les remplaçat, comme dans les Tragédies, par des Perſonnages réels, le Poëme n'en deviendroit que plus beau.

Ce qui m'a d'abord fait venir cette penſée, c'eſt d'avoir obſervé que dans Homére, Virgile, Dante, Arioſte, Taſſe, Milton, & en un mot dans tous ceux que j'ai lus, les plus beaux endroits de leurs Poëmes ne ſont pas ceux où ils font agir ou parler les Dieux, le Diable, le Deſtin & les Eſprits; au contraire tout cela ſouvent fait rire, ſans jamais produire dans le cœur ces ſentimens touchans, qui naiſſent de la repréſentation de quelque action

tion insigne, proportionnée à la capacité de l'homme, notre égal, & qui ne passe point la sphére ordinaire des passions de notre ame.

C'est pourquoi j'ai admiré le jugement de ce Poëte, qui, pour enfermer sa fiction dans les bornes de la vraisemblance, & des facultés humaines, a placé le transport de son Héros au Ciel & aux Enfers, dans un songe dans lequel ces sortes de visions peuvent paroître naturelles & croyables.

D'ailleurs, il faut avouer que sur la constitution de l'Univers, sur les Loix de la Nature, sur la Morale, & sur l'idée qu'il faut se former du Mal & du Bien, des Vertus & du Vice, le Poëte sur tout cela a parlé avec tant de force & de justesse, que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître en lui un génie supérieur, & une connoissance parfaite de tout ce que les Philosophes modernes ont de plus raisonnable dans leur Systême.

Il semble rapporter toute sa science à inspirer au monde entier une espèce d'amitié universelle, & une horreur générale pour la cruauté & pour le fanatisme.

Egalement ennemi de l'irreligion, le Poëte,

Poëte dans les diſputes que notre Raiſon ne ſauroit décider, qui dépendent de la Révélation, adjuge avec modeſtie & ſolidité la préférence à notre Doctrine Romaine, dont il éclaircit même pluſieurs obſcurités.

Pour juger de ſon ſtile, il ſeroit néceſſaire de connoître toute l'étendue & la force de la Langue: habileté à laquelle il eſt preſque impoſſible qu'un Etranger puiſſe atteindre, & ſans laquelle il n'eſt pas facile d'approfondir la pureté de la diction.

Tout ce que je puis dire là-deſſus, c'eſt qu'à l'oreille ſes Vers paroiſſent aiſés & harmonieux, & que dans tout le Poëme je n'ai trouvé rien de puéril, rien de languiſſant, ni aucune fauſſe penſée; défauts dont les plus excellens Poëtes ne ſont pas tout-à-fait exempts.

Dans Homére & Virgile on en voit quelques-uns, mais rares; on en trouve beaucoup dans les principaux, ou, pour mieux dire, dans tous les Poëtes de Langues modernes, & ſur-tout dans ceux de la ſeconde claſſe de l'Antiquité.

A l'égard du ſtile, je puis encore ajouter une expérience que j'ai faite, qui donne

ne beaucoup à préſumer en ſa faveur.

Ayant traduit ce Poëte couramment, en le liſant à différentes perſonnes, je me ſuis apperçu qu'elles en ont ſenti toute la grace & la majeſté : indice infaillible que le ſtile en eſt très-excellent. Auſſi l'Auteur ſe ſert-il d'une noble ſimplicité & briéveté pour exprimer des choſes difficiles & vaſtes, ſans néanmoins rien laiſſer à deſirer pour leur entiére intelligence ; talent bien rare, & qui fait l'eſſence du vrai ſublime.

Après avoir fait connoître en général le prix & le mérite de ce Poëme, il eſt inutile d'entrer dans un détail particulier de ſes beautés les plus éclatantes. Il y en a, je l'avoue, pluſieurs, dont je crois reconnoître les Originaux dans Homére, & ſur-tout dans l'Iliade, copiés depuis avec différens ſuccès par tous les Poëtes poſtérieurs ; mais on trouve auſſi dans ce Poëme une infinité de beautés qui ſemblent neuves & appartenir en propre à la Henriade.

Tel eſt, par exemple, la nobleſſe & l'allégorie de tout le quatrième ; l'endroit où le Poëte repréſente l'infâme meurtre de Henri III. & ſa juſte réflexion ſur ce

ce miſérable aſſaſſin, pag. 120. de cette Edition.

C'eſt encore quelque choſe de nouveau dans la Poëſie, que le Diſcours ingénieux qu'on lit au milieu de la 154 & ſuiv. ſur les châtimens à ſubir après la mort.

Il ne me ſouvient pas non plus d'avoir vu ailleurs ce beau trait qu'il met page. 187. dans le caractère de Mornay: *qu'il combat ſans vouloir tuer perſonne.*

La mort du jeune d'Ailly page 187, & 188, maſſacré par ſon pere ſans en être connu, m'a fait verſer des larmes, quoique j'euſſe lu une Avanture un peu ſemblable dans le Taſſe; mais celle de M. de Voltaire étant décrite avec plus de préciſion, m'a paru nouvelle & plus ſublime.

Les Vers des pages 189, & 190. ſur l'amitié, ſont d'une beauté inimitable, & rien ne les égale, ſi ce n'eſt la deſcription de la modeſtie de la belle d'Eſtrées, page 211.

Enfin dans ce Poëme ſont répandus mille graces, qui démontrent que l'Auteur, né avec un goût infini pour le beau, s'eſt perfectionné encore davantage par une application infatigable à toute ſorte de

de Science, afin de devoir ſa réputation moins à la Nature, qu'à lui-même.

Plus il y a réuſſi, plus il eſt obligeant à lui envers notre Italie, d'avoir dans un Diſcours à la ſuite de ſon Poëme, préféré notre Virgile & notre Taſſe à tout autre Poëte, quoique nous n'oſions nous-même les égaler à Homére, qui a été le premier fondateur de la belle Poëſie.

Une legére indiſpoſition, & de petites affaires m'ont empêché, Monſieur, d'obéir plutôt à l'ordre que vous m'avez donné de vous rendre compte de cet Ouvrage. J'eſpére que vous m'en pardonnerez le délai, en vous ſuppliant de me croire avec reſpect,

MONSIEUR,

Votre, &c.

HISTOIRE ABREGÉE

Des Evénemens sur lesquels est fondée la Fable du Poëme de la Henriade.

LE feu des Guerres Civiles, dont François II. vit les premiéres étincelles, avoit embrasé la France sous la minorité de Charles IX. La Religion en étoit le sujet parmi les Peuples, & le prétexte parmi les Grands. La Reine Mere, Catherine de Médicis, avoit plus d'une fois hazardé le salut du Royaume pour conserver son autorité, armant le Parti Catholique contre le Protestant, & les Guises contre les Bourbons, pour les accabler les uns par les autres.

La France avoit alors pour son malheur beaucoup de Seigneurs trop puissans, & par conséquent factieux : des Peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de Parti qu'inspire le faux zèle ; des Rois enfans, aux nom desquels on ravageoit l'Etat. Les Batailles de Dreux, de Saint Denis, de Jarnac, de Montcontour, avoient signalé le malheureux Régne de Charles IX. Les plus grandes Villes étoient prises, reprises, saccagées tour à tour

par les Partis oppoſés. On faiſoit mourir les Priſonniers de guerre par des ſupplices recherchés. Les Egliſes étoient miſes en cendres par les Réformés, les Temples par les Catholiques ; les empoiſonnemens & les aſſaſſinats n'étoient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la Journée de la Saint Barthelemi. Henri *le Grand*, alors Roi de Navarre, & dans une extrême jeuneſſe, Chef du Parti Réformé, dans le ſein duquel il étoit né, fut attiré à la Cour avec les plus puiſſans Seigneurs du Parti. On le maria à la Princeſſe Marguerite, Sœur de Charles IX. Ce fut au milieu des réjouïſſances de ces Nôces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les ſermens les plus ſolemnels, que Catherine de Médicis ordonna ces Maſſacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuſe & toute flétriſſante qu'elle eſt pour le Nom Français,) afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuſes querelles de Religion, voyent à quel excès l'eſprit de Parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une Cour qui ſe piquoit de politeſſe, une Femme célèbre par les agrémens de l'eſprit, & un jeune Roi de vingt-trois ans, ordonner de ſang froid la mort de plus d'un million de leurs Sujets. Cette même Nation qui ne penſe aujourd'hui à ce crime qu'en friſſonnant, le commit avec tranſport & avec zèle. Plus de cent mille hommes furent aſſaſſinés par leurs Compatriotes ; & ſans les ſa-

ſages précautions de quelques Perſonnages vertueux, comme le Préſident Jeanin, le Marquis de Saint Herem, &c. la moitié des Français égorgeoit l'autre.

Charles IX. ne vêcut pas long-tems après la Saint Barthelemi. Son frere Henri III. quitta le Trône de la *Pologne* pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par Henri IV. ſi juſtement ſurnommé *le Grand* par la Poſtérité, qui ſeule peut donner ce titre.

Henri III. en revenant en France y trouva deux Partis dominans. L'un étoit celui des Réformés, renaiſſant de ſa cendre, plus violent que jamais, & ayant à ſa tête le même Henri *le Grand*, alors Roi de Navarre. L'autre étoit celui de la Ligue, faction puiſſante, formée peu à peu par les Princes de Guiſe, encouragée par les Papes, fomentée par l'Eſpagne, s'accroiſſant tous les jours par l'artifice des Moines, conſacrée en apparence par le zèle de la Religion Catholique; mais ne tendant qu'à la rebellion. Son Chef étoit le Duc de Guiſe, ſurnommé *le Balafré*: Prince d'une réputation éclatante, & qui ayant plus de grandes qualités que de bonnes, ſembloit né pour changer la face de l'Etat dans ce tems de troubles.

Henri III. au lieu d'accabler ces deux Partis ſous le poids de l'autorité Royale, les fortifia par ſa foibleſſe. Il crut faire un grand coup de politique en ſe déclarant le Chef de la Ligue; mais il n'en fut que l'Eſclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les interêts du Duc de Gui-

ſe qui le vouloit détrôner, contre le Roi de Navarre ſon Beaufrere, ſon Héritier préſomptif, qui ne penſoit qu'à rétablir l'autorité Royale, d'autant plus qu'en agiſſant pour Henri III. à qui il devoit ſuccéder, il agiſſoit pour lui-même.

L'Armée que Henri III. envoya contre le Roi ſon Beaufrere, fut battue à Coutras, ſon favori Joyeuſe y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de ſa victoire que de ſe réconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il étoit, il demanda la paix, & le Roi vaincu n'oſa l'accepter, tant il craignoit le Duc de Guiſe & la Ligue. Guiſe dans ce tems-là même venoit de diſſiper une Armée d'Allemands. Ces ſuccès du *Balafré* humiliérent encore davantage le Roi de France, qui ſe crut à la fois vaincu par les Ligueurs & par les Réformés.

Le Duc de Guiſe enflé de ſa gloire, & fort de la foibleſſe de ſon Souverain, vint à Paris malgré ſes ordres. Alors arriva la fameuſe Journée des Barricades, où le Peuple chaſſa les Gardes du Roi, & où ce Monarque fut obligé de fuir de ſa Capitale.

Guiſe fit plus, il obligea le Roi de tenir les Etats-Généraux du Royaume à Blois; & il prit ſi bien ſes meſures, qu'il étoit prêt de partager l'autorité Royale, du conſentement de ceux qui repréſentoient la Nation, & ſous l'apparence des formalités les plus reſpectables. Henri III. réveillé par ce preſſant danger, fit aſſaſſiner au Château de Blois cet ennemi ſi dangereux, auſſi-bien que ſon frere le Cardinal,

plus

plus violent & plus ambitieux encore que le Duc de Guiſe.

Ce qui étoit arrivé au Parti Proteſtant, après la Saint Barthelemi, arriva alors la Ligue. La mort des Chefs ranima le Parti. Les Ligueurs levérent le maſque, Paris ferma ſes Portes. On ne ſongea qu'à la vengeance. On regarda Henri III. comme l'aſſaſſin des défenſeurs de la Religion, & non comme un Roi qui avoit puni des Sujets coupables.

Il fallut que Henri III. preſſé de tous côtés ſe réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris; & c'eſt-là que commence la HENRIADE.

Le Duc de Guiſe laiſſoit encore un frere: c'étoit le Duc de Mayenne, homme intrépide, mais plus habile qu'agiſſant; qui ſe vit tout d'un coup à la tête d'une Faction inſtruite de ſes forces, & animée par la vengeance, & par le Fanatiſme.

Preſque toute l'Europe entra dans cette Guerre. La célèbre Eliſabeth, Reine d'Angleterre, qui étoit pleine d'eſtime pour le Roi de Navarre, & qui eut toujours une extrême paſſion de le voir, le ſecourut pluſieurs fois d'hommes, d'argent, de Vaiſſeaux; & ce fut Dupleſſis-Mornay qui alla toujours en Angleterre ſolliciter ces ſecours.

D'un autre côté le Roi d'Eſpagne favoriſoit la Ligue dans l'eſpérance d'arracher quelques dépouilles d'un Royaume déchiré par la Guerre Civile. Les Papes combattoient le Roi de Navarre, non-ſeulement par des Excommuni-

cations ; mais par tous les artifices de ſa Politique, & par les petits ſecours d'hommes & d'argent que la Cour de Rome peut fournir.

Cependant Henri III. alloit ſe rendre maître de Paris, lorſqu'il fut aſſaſſiné à Saint Cloud par un Moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la ſeule idée qu'il obéïſſoit à Dieu, & qu'il couroit au Martyre ; & ce meurtre ne fut pas ſeulement le crime de ce Moine fanatique, ce fut le crime de tout le Parti. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs, étoit qu'il falloit tuer ſon Roi, s'il étoit mal avec la Cour de Rome. Les Prédicateurs le crioient dans leurs mauvais Sermons ; on l'imprimoit dans tous ces Livres pitoyables qui inondoient la France, & qu'on retrouve à peine aujourd'hui dans quelques Bibliothéques, comme des Monumens curieux d'un Siécle également barbare & pour les Lettres & pour les Mœurs.

Après la mort de Henri III. le Roi de Navarre, (Henri *le Grand*) reconnu Roi de France par l'Armée, eut à ſoutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Eſpagne, & ſon Royaume à conquérir. Il bloqua, il aſſiégea Paris à pluſieurs repriſes. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette Guerre, & dont on a fait quelqu'uſage dans ce Poëme, on compte les Maréchaux d'Aumont & de Biron, le Duc de Bouillon, &c. Du Pleſſis-Mornay fut dans ſa plus intime confidence juſqu'au changement de Religion de ce Prince ; il le ſervoit de ſa perſonne dans

les

les Armées, de ſa plume contre les Excommunications des Papes, & de ſon grand art de négocier, en lui cherchant des ſecours chez tous les Princes Proteſtans.

Le principal Chef de la Ligue étoit le Duc de Mayenne : celui qui avoit le plus de réputation après lui, étoit le Chevalier d'Aumale, jeune Prince, connu par cette fierté & ce courage brillant qui diſtinguoient particuliérement la Maiſon de Guiſe. Ils obtinrent pluſieurs ſecours de l'Eſpagne; mais il n'eſt queſtion ici que du fameux Comte d'Egmont, fils de l'Amoral, qui amena treize ou quatorze cens Lances au Duc de Mayenne.

On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus déciſif, & le plus glorieux pour Henri IV. fut la Bataille d'Ivry, où le Duc de Mayenne fut vaincu, & le Comte d'Egmont fut tué.

Pendant le cours de cette Guerre, le Roi étoit devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Eſtrées, mais ſon courage ne s'amollit point auprès d'elle: témoin la Lettre qu'on voit encore dans la Bibliothéque du Roi, dans laquelle il dit à ſa Maîtreſſe: „ Si je ſuis vaincu, „ vous me connoiſſez aſſez pour croire que je „ ne fuirai pas; mais ma derniére penſée ſera „ à Dieu, & l'avant derniére à vous."

Au reſte on obmet pluſieurs faits conſidérables, qui n'ayant pas de place dans le Poëme, n'en doivent point avoir ici. On ne parlera ni de l'Expédition du Duc de Parme en France, qui ne ſervit qu'à retarder la chûte de la

Ligue, ni de ce Cardinal de Bourbon qui fut quelque tems un Fantôme de Roi ſous le nom de Charles X.

Il ſuffit de dire qu'après tant de malheurs & de deſolations Henri IV. ſe fit Catholique, & que les Pariſiens qui haïſſoient ſa Religion, & révéroient ſa perſonne, le reconnurent alors pour leur Roi.

IDE'E

TAYLOR
OXFORD

J. de Bry pinx. Cl. Duflos fecit.

Disce puer virtutem ex me verumque Laborem.

IDE'E
DE LA
HENRIADE.

LE ſujet de LA HENRIADE eſt le Siége de Paris, commencé par Henri de Valois & Henri *le Grand*, achevé par ce dernier ſeul.

Le lieu de la Scéne ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où ſe donna cette fameuſe Bataille qui décida du ſort de la France & de la Maiſon Royale.

Le Poëme eſt fondé ſur une Hiſtoire connue, dont on a conſervé la vérité dans les Evénemens principaux. Les autres moins reſpectables ont été ou retranchés, ou arrangés ſuivant la vraiſemblance qu'exige un Poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de Lucain, qui ne fit qu'une Gazette empoulée; & on a pour garant ces Vers de M. Deſpréaux:

Loin ces Rimeurs craintifs dont l'eſprit flegmatique
Gardent dans leurs fureurs un ordre didactique:
. . . . . .
Pour prendre Lille, il faut que Dôle ſoit rendu:

Et

Et que leur Vers éxact, ainſi que Mézeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray.

On n'a fait même que ce qui ſe pratique dans toutes les Tragédies, où les Evénemens ſont pliés aux règles du Théâtre.

Au reſte ce Poëme n'eſt pas plus hiſtorique qu'aucun autre. Le Camoens, qui eſt le Virgile des Portuguais, a célébré un Evénement dont il avoit été témoin lui-même. Le Taſſe a chanté une Croizade connue de tout le monde, & n'en a obmis ni l'Hermite Pierre, ni les Proceſſions. Virgile n'a conſtruit la Fable de ſon Enéïde que des Fables reçues de ſon tems, & qui paſſoient pour l'Hiſtoire véritable de la deſcente d'Enée en Italie.

Homére, contemporain d'Héſiode, & qui par conſéquent vivoit environ cent ans après la priſe de Troye, pouvoit aiſément avoir vu dans ſa jeuneſſe des Vieillards qui avoient connu les Héros de cette Guerre. Ce qui doit même plaire d'avantage dans Homére, c'eſt que le fond de ſon Ouvrage n'eſt point un Roman, que les caractères ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étoient, avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, & que ſon Livre eſt le Monument des mœurs de ces tems reculés.

La Henriade eſt compoſée de deux parties; d'Evénemens réels dont on vient de rendre compte, & de Fictions. Ces Fictions ſont toutes puiſées dans le Syſtême merveilleux, telles

telles que la prédiction de la Converſion de Henri IV. la protection que lui donne Saint Louïs: ſon Apparition: le feu du Ciel détruiſant ces opérations magiques qui étoient alors ſi communes, &c.

Les autres ſont purement allégoriques. De ce nombre ſont le Voyage de la Diſcorde à Rome, la Politique, le Fanatiſme perſonifiés, le Temple de l'Amour; enfin les Paſſions & les Vices

Prenant un corps, une ame, un eſprit, un viſage.

Que ſi l'on a donné dans quelques endroits à ces Paſſions perſonifiées les mêmes attributs que leur donnoient les Payens, c'eſt que ces attributs allégoriques ſont trop connus pour être changés. L'Amour a des fléches, la Juſtice a une Balance dans nos Ouvrages les plus Chrétiens, dans nos Tableaux, dans nos Tapiſſeries, ſans que ces repréſentations ayent la moindre teinture de Paganiſme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre Poëſie ne ſignifie que la *Mer* & non l'*Epouſe* de Neptune. *Les Champs de Mars* ne veulent dire que la *Guerre*, &c.

S'il eſt quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand Maître M. Deſpréaux qui dit:

C'eſt d'un ſcrupule vain s'allarmer ſottement,
Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance:
Et le Tems qui s'enfuit un Horloge à la main,

De

De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain:
Et par-tout des diſcours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chaſſer l'Allégorie.

AYANT rendu compte de ce que contient cet Ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'eſprit dans lequel il a été compoſé.

On n'a voulu ni flater ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaiſes actions de leurs Ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les Ayeux y ſont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnoiſſance à l'Auteur, qui n'a eu en vûe que la vérité; & le ſeul uſage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'eſt d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle Edition retranché quelques Vers qui contenoient des vérités dures contre les Papes, qui ont autrefois deshonoré le Saint Siège par leurs crimes, ce n'eſt pas qu'on faſſe à la Cour de Rome l'affront de penſer qu'elle veuille rendre reſpectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français qui condamnent les méchancetés de Louïs XI. & de Catherine de Médicis, peuvent parler ſans doute avec horreur d'Alexandre VI. Mais l'Auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il étoit trop long, & qu'il y avoit des Vers dont il n'étoit pas content.

C'eſt dans cette ſeule vûe qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui ſe trouvent dans les premiéres Editions, ſelon qu'il les a trouvés plus convenables à ſon ſujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus ſonores.

La

La ſeule politique dans un Poëme doit être de faire de bons Vers.

On a retranché la mort d'un jeune Bouflers, qu'on ſuppoſoit tué par Henri IV. parce que dans cette circonſtance la mort de ce jeune homme ſembloit rendre Henri IV. un peu odieux, ſans le rendre plus grand.

On a fait paſſer Dupleſſis-Mornay en Angleterre auprès de la Reine Eliſabeth, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y reſſouvient encore de ſa Négociation.

On s'eſt ſervi de ce même Dupleſſis-Mornay dans le reſte du Poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier Chant, il eût été ridicule qu'un autre prît ſa place dans les Chants ſuivans: de même qu'il ſeroit impertinent dans une Tragédie, (dans Bérénice, par exemple,) que Titus ſe confiât à Paulin au premier Acte, & à un autre au cinquième. Si quelques perſonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'Auteur ne doit point s'en inquiéter. Il ſait que quiconque écrit eſt fait pour eſſuyer les traits de la malice.

Le point le plus important eſt la Religion, qui fait en grande partie le ſujet du Poëme, & qui en eſt le ſeul dénouement.

L'Auteur ſe flate de s'être expliqué en beaucoup d'endroits, avec une préciſion rigoureuſe qui ne peut donner aucune priſe à la Cenſure.

Tel eſt par exemple ce morceau:

La puiſſance, l'amour avec l'intelligence,

Unis

Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

. . . . . .

Il reconnoît l'Egliſe ici-bas combattue,
L'Egliſe toujours Une, & par-tout étendue,
Libre mais ſous un Chef; adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de ſon Dieu.
Le Chriſt, de nos péchés Victime renaiſſante,
De ſes Elus chéris nourriture vivante.
Deſcend ſur les Autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude Théologique, le Lecteur raiſonnable y doit ſuppléer.

Il y auroit une extrême injuſtice à examiner tout l'Ouvrage, comme une Thèſe de Théologie. Ce Poëme ne reſpire que l'amour de la Religion & des Loix. On y déteſte également la rebellion & la perſécution. Il ne faut pas juger ſur un mot, un Livre écrit dans un tel eſprit.

ERRATA

ERRATA.

Pour le TOME I.

Pag. 29. v. 58. Erance, *liſez* France. Ibid. not. 61. la Vidame, *liſez* le Vidame. p. 43. v. 270. Seigneurs, *liſez* Seigneur. p. 51. v. 31. permettoit, *liſez* promettoit. p. 56. v. 130. a ces mots, *liſez* à ces mots. p. 57. v. 145. fondre moi, *liſez* ſur moi. p. 62. v. 235. tutélaire, *liſez* tutelaire. p. 76. v. 5. le Seine, *liſez* la Seine. p. 87. v. 232. coufuſe, *liſez* confuſe. p. 91. v. 309. après bruit il faut une virgule. p. 96. v. pénult. 495. *liſez* 395. p. 100. v. 446. eſt mené, *ôtez* le point & la virgule. p. 103. v. 25. après Mémoire point de virgule. p. 107. v. 97. Tu n'a, *liſez* n'as. p. 116. v. 253. contra, *liſez* contre. p. 128. v. 70. Portier, *liſez* Potier. p. 152. *liſez* à la note 144. au lieu de 145. p. 165. à la marge, *liſez* 375. pour 275. Ibid. v. 376. Ft, *liſez* Et. p. 182. v. 111. Eſſez, *liſez* Eſſex. p. 194. v. 352. génoux, *liſez* genoux. p. 207. not. Henri III. *liſez* II. p. 212. v. 219. le Champs, *liſez* les Champs. p. 216. v. 293. leur doux, *liſez* leurs doux. p. 225. v. dernier, ce qu'a pu, *liſez* ce qu'ont pu. p. 251. lig. 4 prétendus *liſez* prétendues. Ibid. lign. 13. & 14 abſoment, *liſez* abſolument. p. 262. lign. 15. Alglais, *liſez* Anglais. p. 264. lign. 23. par, *liſez* pas. p. 281. lign. 19. faudroit, *liſez* vaudroit. p. 304. lign. 25. Guichote, *liſez* Quichote. Ibid. dernier mot, ait, *liſez* tia. p. 317. v. 28. populſaque, *liſez* propulſaque. Ibid. v. 30. Juventu, *liſez* juventus. p. 322. lign. 17. ſphre, *liſez* ſphére. p. 324. lig. 2 & 3. Africains, *liſez* Américains. p. 328. lig. 12. vieillaard, *liſez* vieillard. p. 330. lig. 19. s'émouvor, *liſez* s'émouvoir. p. 334. lig. 15. Ceux, *liſez* Cieux.

PRIVILEGIE.

DE STATEN VAN HOLLAND EN WESTVRIESLAND doen te weten, alzo Ons te kennen is gegeven by *Etienne Ledet en Compagnie*, en *Jaques Desbordes*, Burgers en Boekverkopers te Amſterdam, dat zy Suppliánten werkelyk bezig waren te herdrukken een Boek, genaamt: *Les Oeuvres de Voltaire*, in Octavo, beſtaande in de volgende ſtukken, te weten: *La Henriade*, *Eſſai ſur le Poëme Epique*, *Pièces Fugitives*, *Oedipe Tragédie*, *Herode & Mariamne Tragédie*, *Brutus Tragédie*, *Zaïre Tragédie*, *La Mort de Céſar Tragédie*, *L'Indiſcret Comédie*, *Epitre ſur la Calomnie*, *Lettres ſur les Anglois*, *Temple du Goût*, en eenige ſtukken die nog ſtonden te volgen, dienende tot een vervolg van de voorz. *Oeuvres de Voltaire*; en dewyl de Suppl. bedugt waren, dat eenige baatzoekende en de Suppl. benydende menſchen mogelyk zouden willen ondernemen de voorgemelde *Oeuvres de Voltaire*, en vervolg, na te drukken, tot merkelyk nadeel en grote ſchade van de Suppl., zo keerden zy Suppl. zig in alle ootmoedigheid tot Ons, ganſch eerbiediglyk verzoekende, dat het Onze goede geliefte mogte zyn, de Suppl. gracieuſelyk te begunſtigen met ſpeciaal Octroy, by 't welke zy Suppl., hare Erven of Actie verkrygende, alleen en met ſecluſie van allen anderen wierden vergunt, om het bovengem. Boek, en vervolg, gedurende den tyd van vyftien eerſtkomende jaren in deze Provintie te mogen drukken, doen drukken en verkopen, met verbod, dat niemant, wie het zy, het voorz. Boek en vervolg, in wat formaat zulks mogte wezen, in 't geheel of ten deele, zoude mogen nadrukken, of elders buiten deze Provintie gedrukt, alhier te Lande te brengen, verruilen, of verhandelen,

of

of verkopen, op zekere groote poene by de Contraventeurs te verbeuren, en daar van aan de Suppl. te verleenen Brieven van Octroy: Zo is 't dat wy de zaak en het verzoek voorz. overgemerkt hebbende, en genegen wezende ter bede van de Suppl., uit onze regte wetenschap, Souveraine magt en authoriteit, de zelve Suppl. geconsenteert, geaccordeert en geoctroyeert hebben, consenteeren, accordeeren en octroyeeren hen by deze, dat zy gedurende den tyd van vyftien eerst agtereen volgende jaren het voorz. Boek en vervolg, in dier voegen als zulks by de Suppl. is verzogt, en hier voren uitgedrukt staat, binnen den voorz. Onzen Lande alleen zullen mogen drukken, doen drukken, uitgeven en verkopen; verbiedende daaromme allen en eenen iegelyken, het zelve Boek en vervolg in 't geheel of ten deele te drukken, na te drukken, te doen nadrukken, te verhandelen of te verkopen, of elders nagedrukt binnen den zelven Onzen Lande te brengen, uit te geven of te verhandelen en verkopen, op verbeurte van alle de nagedrukte, ingebragte, verhandelde of verkogte exemplaren, en een boete van drie duizend gulden daar en boven te verbeuren; te appliceren een derde voor den Officier die de calange doen zal, een derde part voor den armen der plaatze daar het casus voorvallen zal; en het resteerende derde part voor de Supplianten, en dit t'elkens zo menigmaal als dezelve zullen worden agterhaalt; alles in dien verstande, dat Wy de Suppl. met dezen Onzen Octroye alleen willende gratificeeren tot verhoedinge van hare schade door het nadrukken van het voorz. Boek, daar door in geenigen deele verstaan den inhoude van dien te authoriseeren of te advoueeren, en veel min het zelve onder Onze protectie en bescherming eenig meerder credit, aanzien of reputatie te geven, nemaar de Suppl., in cas daar in iets onbehoorlyks zoude influeeren, alle het zelve tot haren

ren laste zullen gehouden wezen te verantwoorden; tot dien einde wel expresselyk begeerende, dat by aldien zy dezen Onzen Octroye voor het zelve Boek zouden willen stellen, daar van geene geabrevieerde of gecontraheerde mentie zullen mogen maken, nemaar gehouden wezen het zelve Octroy in 't geheel en zonder eenige omissie daar voor te drukken, of te doen drukken, en dat zy gehouden zullen zyn een Exemplaar van het voorz. Boek en vervolg, op groot papier, gebonden en wel geconditioneert, te brengen in de Bibliotheecq van Onze Universiteit tot Leyden, binnen den tyd van zes weken, na dat zy Suppl. het zelve Boek zullen hebben beginnen uit te geven, op een boete van zes hondert gulden na expiratie der voorz. zes weken, by de Suppl. te verbeuren ten behoeve van de Nederduitsche Armen van de plaats alwaar de Suppl. wonen, en voorts op pœne van met 'er daad versteken te zyn van het effect van dezen Octroye. Dat ook de Suppl., schoon by het ingaan van dit Octroy een Exemplaar gelevert hebbende aan de voorz. Onze Bibliotheecq, by zo verre zy gedurende den tyd van dit Octroy het zelve Boek en vervolg zouden willen herdrukken met eenige observatien, noten, vermeerderingen, veranderingen, correctien, of anders, hoe genaamt, of ook in een ander formaat, gehouden zullen zyn wederom een ander Exemplaar van het zelve Boek en vervolg, geconditioneert als voren, te brengen in de voorz. Bibliotheecq binnen de zelve tyd, en op de boete en pœnaliteit als voren. En ten einde de Suppl. dezen Onzen Consente en Octroye mogen genieten als na behoren, lasten Wy allen en eenen iegelyken dien het aangaan mag, dat zy de Suppl. van den inhoude van dezen, doen, laten en gedogen, rustelyk, vredelyk en volkomentlyk genieten en gebruiken, ceslleerende alle belet ter contrarie. Gegeven in den Hage, onder onzen grooten Zegele hier

aan doen hangen, op den dertigſten Maart, in 't Jaar Onzes Heeren en Zaligmakers, duizent zeven hondert zes en dertig.

J. G. V. BOETZELAER.

Ter Ordonnantie van de Staten.

WILEM BUYS.

Aan de Supplianten zyn nevens dit Octroy ter hand geſtelt by Extract authenticq, Haar Ed. Gr. Moog. Reſolutien van den 28 Juny 1715. en 30 April 1728., ten einde om zig daar na te reguleeren.

LA HENRIADE.

. . . Incedo per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.

De Troy filius inv. C. Duflos fecit.

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III. *réuni avec Henri de Bourbon Roi de Navarre, contre la Ligue, aïant déja commencé le Blocus de Paris, envoie ſecretement Henri de Bourbon demander du ſecours à Elizabeth Reine d'Angleterre. Le Héros eſſuïe une tempête : il relâche dans une Iſle où un Vieillard Catholique lui prédit ſon changement de Religion, & ſon Avénement au Trône. Deſcription de l'Angleterre & de ſon Gouvernement.*

JE chante ce Héros, qui régna ſur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance ;
Qui par le malheur même apprit à gouverner ;

Perſécuté long-tems, ſut vaincre & pardonner;
Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibére,
Et fut de ſes Sujets le Vainqueur & le Pére.

Je t'implore aujourd'hui ſévère Vérité:
Répans ſur mes Ecrits ta force & ta clarté.
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:
C'eſt à toi de montrer aux yeux des Nations,
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis comment la Diſcorde a troublé nos Provinces;
Dis les malheurs du Peuple, & les fautes des Princes;
Viens, parle; & s'il eſt vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altiére,
Si ſon ombre embellît les traits de ta lumiére;
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

VALOIS régnoit encor, & ſes mains incertaines,

De

21 *Valois régnoit encor, & ſes mains incertaines.*] HENRI III. Roi de France, l'un des principaux Perſonnages de ce Poëme, y eſt toujours nommé Valois, nom de la Branche-Royale dont il étoit.

De l'Etat ébranlé laiſſoient floter les rênes:
Ses eſprits languiſſoient par la crainte abattus:
Ou plutôt en effet Valois ne régnoit plus.
Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance inſtruit par la Victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès,
Et qui de ſa Patrie emporta les regrets;
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprêmes,
Les Peuples à ſes pieds mettoient les Diadêmes.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier,
Il devint lâche Roi, d'intrépide Guerrier;
Endormi ſur le Trône au ſein de la Molleſſe,
Le poids de ſa Couronne accabloit ſa foibleſſe.
Quelus, & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Epernon,
Jeunes voluptueux qui régnoient ſous ſon Nom,
D'un

26 *Aux combats dès l'enfance inſtruit par la Victoire.*] Henri III. (*Valois.*) étant Duc d'Anjou, avoit commandé les Armées de Charles IX. ſon Frere, contre les Proteſtans, & avoit gagné à dix-huit ans les Batailles de Jarnac & de Moncontour.

35 *Quelus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Epernon.*] C'étoient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnoit avec eux à des débauches mêlées de ſuperſtition. Quelus fut tué en duel, Saint-Maigrin fut aſſaſſiné près du Louvre. *Voyez* les Remarques ſur Joyeuſe au troiſième Chant.

D'un Maître efféminé, corrupteurs politiques,
Plongeoient dans les plaiſirs ſes langueurs létargiques.
Des Guiſes, cependant, le rapide bonheur,
Sur ſon abaiſſement élevoit leur grandeur;
Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale,
De ſa foible puiſſance orgueilleuſe Rivale.
Les Peuples aveuglés, vils eſclaves des Grands,
Perſécutoient leur Prince, & ſervoient des Tyrans.
Ses amis corrompus bien-tôt l'abandonnérent,
Du Louvre épouvanté ſes Peuples le chaſſérent.
Dans Paris révolté l'Etranger accourut,
Tout périſſoit enfin, lorſque Bourbon parut.
Le vertueux Bourbon plein d'une ardeur guerriére,
A ſon Prince aveuglé vint rendre la lumiére:
Il ranima ſa force; il conduiſit ſes pas,
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancérent.
Rome s'en allarma, les Eſpagnols tremblérent.
L'Europe intereſſée à ces fameux revers,

Sur

48 *Tout périſſoit enfin, lorſque Bourbon parut.*] Henri IV. le Héros de ce Poëme y eſt appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*. Il naquit à Pau en Bearn, le 13. Décembre 1553.

Sur ces murs malheureux avoit les yeux ouverts.

On voïoit dans Paris la Diſcorde inhumaine,
Excitant aux combats & la Ligue & Mayenne,
Et le Peuple & l'Egliſe; & du haut de ces Tours,
De la ſuperbe Eſpagne appellant les ſecours.
Ce Monſtre impétueux, ſanguinaire, infléxible,
De ſes propres Sujets eſt l'ennemi terrible:
Aux malheurs des Mortels il borne ſes deſſeins:
Le ſang de ſon Parti rougit ſouvent ſes mains:
Il habite en Tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.
Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine ſerpente en fuïant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les Arts, où ſe plaît la Nature,
Théâtre alors ſanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raſſembloit ſes Soldats.
Là, ſont mille Héros, fiers ſoutiens de la France,
Diviſés par leur Secte, unis par la vengeance.
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis:
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'Armée à ſon pouvoir ſoumiſe,

Ne connoiſſoit qu'un Chef, & n'avoit qu'une Egliſe.

Le Pere des Bourbons, du ſein des Immortels,
Louïs, fixoit ſur lui ſes regards paternels;
Il préſageoit en lui la ſplendeur de ſa Race;
Il plaignoit ſes erreurs, il aimoit ſon audace;
De ſa Couronne un jour il devoit l'honorer;
Il vouloit plus encor, il vouloit l'éclairer.
Mais Henri s'avançoit vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins cachés inconnus à lui-même:
Louïs du haut des Cieux lui prêtoit ſon appui;
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour lui,
De peur que ce Héros, trop ſûr de ſa victoire,
Avec moins de danger, n'eût acquis moins de gloire.

Déja les deux Partis aux pieds de ces remparts
Avoient plus d'une fois balancé les hazards;
Dans nos Champs déſolés le Démon du carnage
Déja juſqu'aux deux Mers avoit porté ſa rage;
Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompoient le cours:

Vous voyez à quel point le Deſtin m'humilie;
Mon

79 *Le Pere des Bourbons, du ſein des Immortels.*] S. Louïs, neuvième du nom, Roi de France, eſt la tige de la Branche des Bourbons.

Mon injure eſt la vôtre, & la Ligue ennemie,
Levant contre ſon Prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, & nous pourſuit tous deux;
Paris nous méconnoît, Paris ne veut pour Maître,
Ni moi qui ſuis ſon Roi, ni vous qui devez l'être;
Ils ſavent que les Loix, les nœuds ſacrés du ſang,
Que ſur-tout la Vertu vous appelle à mon rang;
Et redoutant déja votre grandeur future,
Du Trône où je chancelle, ils penſent vous exclure.
De la Religion, terrible en ſon courroux,
Le fatal anathême eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans Soldats porte en tous lieux la guerre,

Aux

107 *De la Religion, terrible en ſon courroux.*] Henri IV. Roi de Navarre, avoit été ſolemnellement excommunié par le Pape Sixte V. dès l'an 1585. trois ans avant l'événement dont il eſt ici queſtion. Le Pape dans ſa Bulle l'appelle *génération bâtarde & déteſtable de la Maiſon de Bourbon*, le prive, lui, & toute la Maiſon de Condé, à jamais de tous leurs Domaines & Fiefs, & les déclare ſur-tout incapables de ſuccéder à la Couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fuſſent en armes à la tête des Proteſtans, le Parlement toujours attentif à conſerver l'Honneur & les Libertez de l'Etat, fit contre cette Bulle les Remontrances les plus fortes, & Henri IV. fit afficher dans Rome à la Porte du Vatican que Sixte-Quint, ſoi-diſant Pape, en avoit menti, & que c'étoit lui-même qui étoit hérétique, &c.

Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre:
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes Campagnes deſertes.

Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'Etranger:
Des Anglais en ſecret gagnez l'illuſtre Reine.
Je ſai qu'entr'eux & nous une immortelle haine,
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout tems l'Emule de Paris;
Mais après les affronts dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de Sujets, je n'ai plus de Patrie;
Je hais, je veux punir des Peuples odieux,
Et quiconque me venge, eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel miniſtère
De mes ſecrets Agens la lenteur ordinaire:
Je n'implore que vous; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intereſſer les Rois.
Allez en Albion; que votre renommée
Y parle en ma défenſe, & m'y donne une Armée:
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;

Mais

Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit: & le Héros, qui, jaloux de ſa gloire,
Craignoit de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juſte douleur.
Il regrettoit ces tems ſi chers à ſon grand cœur,
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui ſeul avec Condé faiſoit trembler la Ligue.
Mais il falut d'un Maître accomplir les deſſeins:
Il ſuſpendit les coups qui partoient de ſes mains;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les Soldats étonnés ignorent ſon deſſein;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche. Cependant la Ville criminelle,

Le

138 *Lui ſeul avec Condé faiſoit trembler la Ligue.*] C'étoit Henri Prince de Condé, Fils de Louis, tué à Jarnac. Henri de Condé étoit l'eſpérance du Parti Proteſtant. Il mourut à S. Jean-d'Angely à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa Femme Charlotte de la Trimouille fut accuſée de ſa mort. Elle étoit groſſe de trois mois lorſque ſon Mari mourut, & accoucha ſix mois après de Henri de Condé, ſecond du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de ſon Pere.

Larrey a ſuivi cette tradition dans ſon Hiſtoire de Louis XIV. Hiſtoire où le ſtile, la vérité & le bon ſens ſont également négligés.

Le croit toujours préſent, prêt à fondre ſur elle,
Et ſon nom, qui du Trône eſt le plus ferme appui,
Semoit encor la crainte, & combattoit pour lui.

Déja des Neuſtriens il franchit la Campagne:
De tous ſes Favoris, Mornay ſeul l'accompagne,
Mornay ſon confident, mais jamais ſon flatteur,
Ce vertueux Soutien du Parti de l'Erreur,
Qui ſignalant toujours ſon zèle & ſa prudence,
Servit également ſon Egliſe & la France.
Cenſeur des Courtiſans, mais à la Cour aimé,
Fier

151 *Mornay ſon confident, mais jamais ſon flatteur.*] Du Pleſſis-Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du Parti Proteſtant, nâquit à Buy le 5. Novembre 1549. Il ſavoit le Latin, & le Grec parfaitement, & l'Hébreu autant qu'on le peut ſavoir, ce qui étoit un prodige alors dans un Gentilhomme. Il ſervit ſa Religion & ſon Maître de ſa plume & de ſon épée. Ce fut lui que Henri IV. étant Roi de Navarre, envoya à Elizabeth Reine d'Angleterre: il n'eut jamais d'autres inſtructions de ſon Maître qu'un blanc-ſigné; il réuſſit dans preſque toutes ſes négociations, parce qu'il étoit un vrai politique, & non un intriguant. Ses Lettres paſſent pour être écrites avec beaucoup de force & de ſageſſe.

Lorſque Henri IV. eut changé de Religion, du Pleſſis-Mornay lui fit de ſanglans reproches, & ſe retira de ſa Cour. On l'appelloit le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de ſon caractère dans le Poëme eſt conforme à l'Hiſtoire.

Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.

A travers deux Rochers, où la Mer mugiſſante,
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe aux yeux du Héros offre ſon heureux Port:
Les Matelots ardens s'empreſſent ſur le bord:
Les Vaiſſeaux ſous leurs mains fiers ſouverains des ondes,
Etoient prêts à voler ſur les plaines profondes;
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du Zéphire abandonnoit les Mers.
On lève l'Ancre, on part, on fuit loin de la Terre:
On découvroit déja les bords de l'Angleterre:
L'Aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit:
L'air ſiffle, le Ciel gronde, & l'onde au loin mugit:
Les Vents ſont déchaînés ſur les vagues émûes:
La foudre étincelante éclatte dans les nûes;
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montroient par-tout la mort aux pâles Matelots.
Le Héros qu'aſſiégeoit une Mer en furie,
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa Patrie,
Tourne ſes yeux vers elle, & dans ſes grands deſſeins,
Semble accuſer les Vents d'arrêter ſes deſtins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,

Lorſ-

Lorſque de l'Univers il diſputoit l'Empire,
Confiant ſur les flots aux Aquilons mutins,
Le deſtin de la Terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
Céſar à la tempête oppoſoit ſa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers,
Qui vole ſur les Vents, qui ſoulève les Mers,
Ce Dieu dont la Sageſſe ineffable & profonde,
Forme, élève, & détruit les Empires du Monde;
De ſon Trône enflâmé qui luit au haut des Cieux,
Sur le Héros Français daigna baiſſer les yeux.
Il le guidoit lui-même. Il ordonne aux orages,
De porter le Vaiſſeau vers ces prochains rivages,
Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots.
Là, conduit par le Ciel, aborda le Héros.

Non loin de ce rivage, un Bois ſombre & tranquile
Sous

182 *Céſar à la tempête oppoſoit ſa fortune.*] Jules-Céſar étant en Epire dans la Ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba ſecretement, & s'embarqua ſur la petite Riviere de Polina, qui s'appelloit alors l'Anius. Il ſe jetta ſeul pendant la nuit dans une Barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ſes Troupes qui étoient au Royaume de Naples. Il eſſuia une furieuſe tempête.
Voyez Plutarque.

Sous des ombrages frais, préſente un doux azile.
Un Rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une Grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la Nature.
Un Vieillard vénérable avoit loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux Humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt là que de lui-même il faiſoit ſon étude;
C'eſt là qu'il regrettoit ſes inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces Prez, au bord de ces Fontaines,
Il fouloit à ſes pieds les paſſions humaines:
Tranquille, il attendoit qu'au gré de ſes ſouhaits,
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit, prit ſoin de ſa vieilleſſe,
Il fit dans ſon Deſert deſcendre la Sageſſe:
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le Livre des Deſtins.

Ce Vieillard au Héros que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'une onde pure offre un feſtin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoûtumé:

Sou-

Souvent ſous l'humble toît du Laboureur charmé,
Fuïant le bruit des Cours, & ſe cherchant lui-même,
Il avoit dépoſé l'orgueil du Diadême.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien,
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans ſa Secte étoit inébranlable,
Prêtoit au Calviniſme un appui redoutable;
Henri doutoit encore, & demandoit aux Cieux,
Qu'un raïon de clarté vînt deſſiller ſes yeux.
De tout tems, diſoit-il, la Vérité ſacrée,
Chez les foibles Humains, fut d'erreurs entourée!
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui menent juſqu'à lui?
Hélas! un Dieu ſi bon, qui de l'Homme eſt le Maître,
En eût été ſervi, s'il avoit voulu l'être!

De Dieu, dit le Vieillard, adorons les deſſeins;
Et ne l'accuſons pas des fautes des Humains.
J'ai vu naître autrefois le Calviniſme en France;
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance;
Je l'ai vu ſans ſupport éxilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.

Enfin

Enfin mes yeux ont vu du ſein de la pouſſiére,
Ce Fantôme effraïant lever ſa tête altiére;
Se placer ſur le Trône, inſulter aux Mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer nos Autels.

Loin de la Cour alors en cette Grotte obſcure,
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque eſpoir au moins conſole mes vieux jours.
Un culte ſi nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'Homme il a tiré ſon être:
On le verra périr ainſi qu'on l'a vu naître,
Les œuvres des Humains ſont fragiles comme eux.
Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins orgueilleux.
Lui ſeul eſt toujours ſtable. En vain notre malice
De ſa ſainte Cité veut ſaper l'Edifice;
Lui-même en affermit les ſacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'Enfer & des tems.
C'eſt à vous, grand Bourbon, qu'il ſe fera connaître.
Vous ſerez éclairé, puiſque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choiſi. Sa main dans les combats,
Au Trône des Valois va conduire vos pas.
Déja ſa voix terrible ordonne à la Victoire,

De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais ſi ſa Vérité n'éclaire vos eſprits,
N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la foibleſſe.
Fuïez d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe,
Craignez vos paſſions, & ſachez quelque jour
Réſiſter aux plaiſirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez par un effort ſuprême,
Triomphé des Ligueurs, & ſur-tout de vous-même,
Lorſqu'en un Siège horrible, & célèbre à jamais,
Tout un Peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos Etats finiront les miſéres;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos Péres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en lui,
Allez, qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui.

Chaque mot qu'il diſoit étoit un trait de flâme,
Qui pénétroit Henri juſqu'au fond de ſon ame.
Il ſe crut tranſporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des Humains converſoit avec eux:
Où la ſimple Vertu prodiguant les miracles,
Commandoit à des Rois, & rendoit des oracles.
Il quitte avec regret ce Vieillard vertueux:

Des

Des pleurs en l'embraſſant coulérent de ſes yeux:
Et dès ce moment même il entrevit l'Aurore
De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore.
Mornay parut ſurpris, & ne fut point touché:
Dieu, Maître de ſes dons, de lui s'étoit caché.
Vainement ſur la Terre il eut le nom de Sage:
Au milieu des vertus l'Erreur fut ſon partage.

Tandis que le Vieillard inſtruit par le Seigneur,
Entretenoit le Prince, & parloit à ſon cœur,
Les Vents impétueux à ſa voix s'apaiſérent,
Le Soleil reparut; les Ondes ſe calmérent.
Bien-tôt juſqu'au Rivage il conduiſit Bourbon:
Le Héros part, & vole aux Plaines d'Albion.

En voïant l'Angleterre, en ſecret il admire
Le changement heureux de ce puiſſant Empire,
Où l'éternel abus de tant de ſages Loix,
Fit long-tems le malheur & du Peuple & des Rois.
Sur ce ſanglant Théâtre où cent Héros périrent,
Sur ce Trône gliſſant dont cent Rois deſcendirent,
Une Femme à ſes pieds enchaînant les Deſtins,
De l'éclat de ſon Régne étonnoit les Humains.
C'étoit Elizabeth; elle dont la prudence

De l'Europe à ſon choix fit pancher la Balance,
Et fit aimer ſon joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.
Ses Peuples ſous ſon Régne ont oublié leurs pertes:
De leurs Troupeaux féconds leurs Plaines ſont couvertes;
Les Guérets de leurs Bleds, les Mers de leurs Vaiſſeaux.
Ils ſont craints ſur la Terre, ils ſont Rois ſur les Eaux.
Leur Flote impérieuſe aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la Fortune.
Londres jadis barbare eſt le Centre des Arts,
Le Magazin du Monde, & le Temple de Mars.
Aux murs de Weſtminſter on voit paroître enſemble
Trois Pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les Députés du Peuple, & les Grands, & le Roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la Loi;
Tous trois Membres ſacrés de ce Corps invincible,

Dan-

313 *Aux murs de Weſtminſter on voit paroître enſemble.*] C'eſt à Weſtminſter que s'aſſemble le Parlement d'Angleterre ; il faut le concours de la Chambre des Communes, de celle des Pairs, & le conſentement du Roi, pour faire des Loix.

Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le Peuple inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte autant qu'il doit, le ſouverain Pouvoir!
Plus heureux, lorſqu'un Roi, doux, juſte & politique,
Reſpecte autant qu'il doit, la Liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la Gloire avec la Paix?
Quel exemple pour vous, Monarques de la Terre!
Une Femme a fermé les Portes de la Guerre;
Et renvoyant chez vous la Diſcorde & l'horreur,
D'un Peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette Ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du Vainqueur des Anglais il apperçoit la Tour.
Plus loin, d'Elizabeth eſt l'auguſte ſéjour.
Suivi de Mornay ſeul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine
Dont les Grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,
Mais

331 *Du Vainqueur des Anglais il apperçoit la Tour.*] La Tour de Londres eſt un vieux Château bâti près de la Tamiſe par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie.

Mais que le vrai Héros regarde avec mépris.
Il parle; ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence.
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France,
Et juſqu'à la priere humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi! vous ſervez Valois? dit la Reine ſurpriſe;
C'eſt lui qui vous envoïe au bord de la Tamiſe?
Quoi! de ſes Ennemis, devenu Protecteur,
Henri vient me prier pour ſon Perſécuteur?
Des Rives du Couchant, aux Portes de l'Aurore,
De vos longs différends l'Univers parle encore:
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois?

Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines,
Valois étoit eſclave, il briſe enfin ſes chaînes:
Plus heureux, ſi toujours aſſûré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que ſon courage & moi.
Mais il emploïa trop l'artifice & la feinte;
Il fut mon ennemi par foibleſſe & par crainte.
J'oublie enfin ſa faute, en voïant ſon danger:
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte Guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,

Cou-

Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois.

Elizabeth alors avec impatience,
Demande le recit des troubles de la France,
Veut ſavoir quels reſſorts, & quel enchaînement,
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
Déja, dit-elle au Roi, la prompte Renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée;
Mais ſa bouche indiſcrete en ſa legéreté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.
J'ai rejetté toujours ſes recits peu fidelles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois, le Vainqueur, ou l'Appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, & vos heureux Exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des Rois.

Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces tems la malheureuſe Hiſtoire!
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,

Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon Sang les fureurs & la honte?
Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir:
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéïr.
Sur-tout en écoutant ces triſtes avantures,
Pardonnez, grande Reine, à des vérités dures,
Qu'un autre auroit pu taire, ou ſauroit mieux voiler,
Mais que jamais Bourbon n'a pu diſſimuler.

LA HENRIADE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND *raconte à la Reine Elizabeth l'Hiſtoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des maſſacres de la Saint Barthelemy.*

REINE, l'excès des maux où la France eſt livrée,
Eſt d'autant plus affreux, que leur ſource eſt ſacrée.
C'eſt la Religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.

Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur Parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur;
Et ſi la Perfidie eſt Fille de l'Erreur,
Si dans les différends où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge;
L'un & l'autre Parti cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Pour moi qui de l'Etat embraſſant la défenſe,
Laiſſai toujours aux Cieux le ſoin de leur vengeance:
On ne m'a jamais vu ſurpaſſant mon pouvoir,
D'une indiſcrete main profaner l'encenſoir:
Et périſſe à jamais l'affreuſe politique,
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique,
Qui veut le fer en main convertir les Mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les Autels,
Et ſuivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût

5 *Je ne décide point entre Genève & Rome.*] Pluſieurs Hiſtoriens ont peint Henri IV. flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un Homme d'honneur, tel qu'il étoit, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité; ennemi de la perſécution, & déteſtant le crime par-tout où il ſe trouve.

Plût à ce Dieu puiſſant dont je cherche la Loi,
Que la Cour des Valois eût penſé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guiſe ont eu moins de ſcrupule.
Ces Chefs ambitieux d'un Peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piége un Peuple furieux,
Ont armé contre moi ſa pieté cruelle;
J'ai vu nos Citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flâme à la main courir dans les combats,
Pour

25 *Mais l'un & l'autre Guiſe ont eu moins de ſcrupule.*] François, Duc de Guiſe, appellé communément alors le grand Duc de Guiſe, étoit Pere du Balafré; ce fut lui, qui avec le Cardinal ſon Frere, jetta les fondemens de la Ligue. Il avoit de très-grandes qualités qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le Préſident de Thou, ce grand Hiſtorien, rapporte que François de Guiſe voulut faire aſſaſſiner Antoine de Navarre, Pere d'Henri IV. dans la Chambre de François II. Il avoit engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avoit le cœur hardi, quoique l'eſprit foible. Il fut informé du complot, & ne laiſſa pas d'entrer dans la Chambre où on devoit l'aſſaſſiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinſy, Gentilhomme à lui, prenez ma chemiſe toute ſanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon ſang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II. n'oſa pas, dit M. de Thou, ſe ſouiller de ce crime, & le Duc de Guiſe en ſortant de la Chambre, s'écria: [Le pauvre Roi que nous avons!]

Pour de vains Argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connoiſſez le Peuple, & ſavez ce qu'il oſe,
Quand du Ciel outragé penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en ſa naiſſance.
L'orage en vos Etats à peine étoit formé,
Vos ſoins l'avoient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous régnez, Londre eſt libre, & vos Loix floriſſantes.
Médicis a ſuivi des routes différentes.
Peut-être que ſenſible à ces triſtes recits,
Vous me demanderez quelle étoit Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue;
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la Cour de ſes Fils,
Qui

41 *Vous régnez, Londre eſt libre, & vos Loix floriſſantes.*] M. de Caſtelnau, Envoyé de France auprès de la Reine Elizabeth parle ainſi d'elle.

„ Cette Princeſſe avoit toutes les grandes qualités qui „ ſont requiſes pour régner heureuſement. On pourroit „ dire de ſon Régne ce qui advint au tems d'Auguſte, lorſ- „ que le Temple de Janus fut fermé, &c.

Qui vingt ans ſous ſes pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

Son Epoux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſoit un libre cours.
Chacun de ſes Enfans nourri ſous ſa tutelle,
Devint ſon ennemi dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du Trône avec confuſion,
Semoient la jalouſie, & la diviſion:
Oppoſant ſans relâche avec trop de prudence,
Les Guiſes aux Condés, & la France à la Erance;
Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux, & d'amis;
Eſclave des plaiſirs; mais moins qu'ambitieuſe:
In-

53 *Chacun de ſes Enfans nourri ſous ſa tutelle.*] Catherine de Médicis ſe brouilla avec ſon Fils Charles IX. ſur la fin de la vie de ce Prince; & enſuite avec Henri III. Elle avoit été ſi ouvertement mécontente du Gouvernement de François II. qu'on l'avoit ſoupçonnée, quoiqu'injuſtement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

58 *Les Guiſes aux Condés, & la France à la France.*] Dans les Mémoires de la Ligue on trouve une Lettre de Catherine de Médicis, au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la Cour.

61 *Eſclave des plaiſirs; mais moins qu'ambitieuſe.*] Elle fut accuſée d'avoir eu des intrigues avec la Vidame de Chartres mort à la Baſtille, & avec un Gentilhomme Breton nommé Moſcouet.

Infidelle à ſa Secte, & ſuperſtitieuſe:
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon Sexe, & peu de ſes vertus.
Ce mot m'eſt échapé, je parle avec franchiſe.
Dans ce Sexe, après tout, vous n'êtes point compriſe:
L'auguſte Elizabeth n'en a que les appas:
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands Hommes.
Déja François Second, par un ſort imprévu,
Avoit rejoint ſon Pere au tombeau deſcendu;
Foible Enfant, qui de Guiſe adoroit les caprices,
Et dont on ignoroit les vertus & les vices.

Charles plus jeune encor avoit le nom de Roi.
Médicis régnoit ſeule, on trembloit ſous ſa loi.
D'abord ſa politique aſſûrant ſa puiſſance,
Sembloit d'un Fils docile éterniſer l'Enfance;

Sa

62 *Infidelle à ſa Secte.*] Quand elle crut la Bataille de Dreux perdue & les Proteſtans vainqueurs; (Eh bien, dit-elle, nous prierons Dieu en Français)

Ibid. *Et ſuperſtitieuſe.*] Elle étoit aſſez foible pour croire à la Magie, témoin les Taliſmans qu'on trouva après ſa mort.

Sa main de la Diſcorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats ſon Empire nouveau:
Elle arma le courroux de deux Sectes rivales:
Dreux qui vit déployer leurs Enſeignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers Exploits:
Le vieux Montmorenci près du Tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerriére,
De cent ans de travaux termina la carriére.
Guiſe auprès d'Orléans mourut aſſaſſiné.

Mon

82 *Dreux qui vit déployer leurs Enſeignes fatales.*] La Bataille de Dreux fut la premiere Bataille rangée qui ſe donna entre le Parti Catholique & le Parti Proteſtant. Ce fut en 1562.

84 *Le vieux Montmorenci près du Tombeau des Rois.*] Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & infléxible, le plus malheureux Général de ſon tems, fait priſonnier à Pavie & à Dreux, battu à S. Quentin par Philippe II. fut enfin bleſſé à mort à la Bataille de S. Denis, par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avoit pris à la Bataille de Dreux.

87 *Guiſe auprès d'Orléans mourut aſſaſſiné.*] C'eſt-ce même François de Guiſe cité ci-deſſus, fameux par la défenſe de Metz contre Charles-Quint. Il aſſiégeoit les Proteſtans dans Orléans en 1563. lorſque Poltrot-de-Meré, Gentilhomme Angoumois, le tua par derriére d'un coup de piſtolet chargé de trois bales empoiſonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des Catholiques.

Mon Pere malheureux, à la Cour enchaîné,
Trop foible, & malgré lui ſervant toujours la Reine,
Traîna dans les affronts ſa fortune incertaine;
Et toujours de ſa main, préparant ſes malheurs,
Combattit & mourut pour ſes perſécuteurs.
Condé, qui vit en moi le ſeul Fils de ſon Frere,
M'adopta, me ſervit & de maître & de pere;
Son Camp fut mon berceau: là, parmi les Guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,

De

88 *Mon Pere malheureux, à la Cour enchaîné.*] Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, Pere d'Henri IV. etoit un eſprit foible & indécis. Il quitta la Religion Proteſtante où il étoit né, dans le tems que ſa Femme renonça à la Religion Catholique. Il ne ſut jamais bien de quel Parti ni de quelle Religion il étoit. Il fut tué au Siège de Rouen où il ſervoit le Parti des Guiſes qui l'opprimoient contre les Proteſtans qu'il aimoit. Il mourut en 1562. au même âge que François de Guiſe.

93 *Condé, qui vit en moi le ſeul Fils de ſon Frere.*] Le Prince de Condé dont il eſt ici queſtion, étoit Frere du Roi de Navarre, & Oncle d'Henri IV. il fut long-tems le Chef des Proteſtans, & le grand Ennemi des Guiſes. Il fut tué après la Bataille de Jarnac par Monteſquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, (depuis Henri III.) Le Comte de Soiſſons, Fils du mort, chercha par tout Monteſquiou & ſes Parens pour les ſacrifier à ſa vengeance.

Henri IV. étoit à la Journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la Bataille.

De la Cour avec lui dédaignant l'indolence;
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O Plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé déja mourant, tomba ſous ta furie!
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher ſa vie;
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon foible bras
Ne put ni prévenir, ni venger ſon trépas.

Le Ciel qui de mes ans protégeoit la foibleſſe,
Toujours à des Héros confia ma jeuneſſe.
Coligny, de Condé le digne Succeſſeur,
De moi, de mon Parti devint le défenſeur;
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue,
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, Ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſois ſous ſes yeux, & mon jeune courage

TAYLOR OXFORD

Fit

107 *Coligny, de Condé le digne Succeſſeur.*] Gaſpard de Coligny, Amiral de France, Fils de Gaſpard de Coligny, Maréchal de France, & de Louïſe de Montmorenci, Sœur du Connétable, né à Châtillon le 16. Février 1516.
Voyez les Remarques ſuivantes.

Fit long-tems de la Guerre un dur apprentiſſage,
Il m'inſtruiſoit d'exemple au grand art des Héros:
Je voyois ce Guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune;
Chéri dans ſon Parti, dans l'autre reſpecté;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites,
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites,
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.

Après dix ans entiers de ſuccès & de perte,
Médicis qui voyoit nos Campagnes couvertes
D'un Parti renaiſſant qu'elle avoit cru détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,
Voulut ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles:
La Cour de ſes faveurs nous offrit les attraits;
Et n'aïant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon Olive funeſte!

Ciel

Ciel, faut-il voir ainſi les Maîtres des Humains,
Du crime à leurs Sujets applanir les chemins!

Coligny dans ſon cœur à ſon Prince fidelle,
Aimoit toujours la France en combattant contre elle;
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion,
Qui ſembloit de l'Etat aſſûrer l'union.
Rarement un Héros connoît la défiance:
Parmi ſes Ennemis il vint plein d'aſſûrance;
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras,
Me prodigua long-tems des tendreſſes de mere,
Aſſûra Coligny d'une amitié ſincere;
Vouloit par ſes avis ſe régler deſormais,
L'ornoit de Dignités, le combloit de bienfaits,
Montroit à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance,
Des faveurs de ſon Fils la flateuſe apparence.
Hélas! nous eſpérions en jouïr plus long-tems.

Quelques-uns ſoupçonnoient ces perfides préſens;
Les dons d'un ennemi leur ſembloient trop à craindre,
Plus ils ſe défioient, plus le Roi ſavoit feindre.

Dans l'ombre du ſecret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avoit formé ſon Fils:
Façonnoit aux forfaits ce cœur jeune & facile:
Et le malheureux Prince à ſes leçons docile,
Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité,
Dans ſa coupable école avoit trop profité.

Enfin pour mieux cacher cet horrible myſtère,
Il me donna ſa Sœur, il m'appella ſon Frére.
O nom qui m'as trompé, vains ſermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fus le premier ſignal!
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colere,
Eclairoient à mes yeux le trépas de ma Mere.
Je ne ſuis point injuſte, & je ne prétends pas
A Médicis encor imputer ſon trépas:

J'écarte

162 *Il me donna ſa Sœur, il m'appella ſon Frere.*] Marguerite de Valois, *Sœur* de Charles IX. fut mariée à Henri IV en 1572. peu de jours avant les maſſacres.

167 *Je ne ſuis point injuſte, & je ne prétends pas.*] Jeanne d'Albret Mere d'Henri IV. attirée à Paris avec le reſte des Huguenots, mourut preſque ſubitement entre le mariage de ſon Fils & la Saint Barthelemi; mais Caillart ſon Médecin, & Deſnœuds ſon Chirurgien, Proteſtans paſſionnés, qui ouvrirent ſon corps, n'y trouvérent aucune marque de poiſon.

J'écarte des ſoupçons peut-être légitimes;
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma Mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs,
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'aprête, & l'heure eſt arrivée
Qu'au fatal dénoûment la Reine a réſervée.

Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit,
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale Courriére,
Sembloit cacher d'effroi ſa tremblante lumiére:
Coligny languiſſoit dans les bras du repos,
Et le Sommeil trompeur lui verſoit ſes pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouventable,
Vient arracher ſes ſens à ce calme agréable:
Il ſe leve, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des Aſſaſſins à pas précipités.
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,

Son

177 *De ce mois malheureux l'inégale Courriére.*] Ce fut la nuit du 23. au 24. Août Fête de Saint Barthelemi en 1572. que s'exécuta cette ſanglante Tragédie.

L'Amiral étoit logé dans la ruë Betizy, dans une Maiſon qui eſt à préſent une Auberge appellée l'Hôtel S. Pierre, où l'on voit encore ſa Chambre.

Beſme qui dans la Cour attendoit ſa Victime,
Monte, acourt indigné qu'on différe ſon crime:
Des Aſſaſſins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce Héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible,
Lui ſeul à la pitié toujours inacceſſible,
Auroit cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il ſe ſentoit ſurpris.
A travers les Soldats, il court d'un pas rapide:
Coligny l'attendoit d'un viſage intrépide:
Et bien-tôt dans le flanc ce Monſtre furieux
Lui plonge ſon épée, en détournant les yeux;
De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage
Ne fît trembler ſon bras, & glaçât ſon courage.

Du plus grand des Français, tel fut le triſte ſort.
On l'inſulte, on l'outrage encore après ſa mort.
Son

221 *Beſme qui dans la Cour attendoit ſa Victime.*] Beſme étoit un Allemand, domeſtique de la Maiſon de Guiſe. Ce miſérable étant depuis pris par les Proteſtans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur Place publique; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

236 *On l'inſulte, on l'outrage encore après ſa mort.*] On pendit l'Amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de

Son corps percé de coups, privé de ſépulture,
Des Oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta ſa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de ſon Fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paroître jouïr du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſir, Maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme accoutumée à de pareils préſens.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un foible eſſai de toutes leurs fureurs;
D'un Peuple d'aſſaſſins les troupes effrenées,
Par devoir & par zèle, au carnage acharnées,
Marchoient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur

de fer; au Gibet de Montfaucon. Charles IX. alla avec ſa Cour jouïr de ce ſpectacle horrible. Un des Courtiſans diſant que le corps de Coligny ſentoit mauvais, le Roi répondit comme Vitellius: (Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.)

Les Proteſtans prétendent que Catherine de Médicis envoïa au Pape la tête de l'Amiral; ce fait n'eſt point aſſûré; mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la Reine, avec un Coffré plein de papiers, parmi leſquels étoit l'Hiſtoire du tems écrite de la main de Coligny.

Sur les corps étendus de nos Freres ſanglans.
Guiſe étoit à leur tête & bouillant de colére,
Vengeoit ſur tous les miens les Mânes de ſon Pére.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Echauffoient les tranſports de leur zèle inhumain;
Et portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſoient au meurtre, & marquoient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le

253 *Guiſe étoit à leur tête & bouillant de colére.*] C'étoit Henri Duc de Guiſe, ſurnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois: il étoit Fils du Duc François, aſſaſſiné par Poltrot.

255 *Nevers*,] Fréderic de Gonzague, de la Maiſon de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des Auteurs de la Saint Barthelemi.

Ibid. *Gondi*,] Albert de Gondi, Maréchal de Retz, Favori de Catherine de Médicis.

Ibid. *Tavanne, un poignard à la main.*] Gaſpard de Tavanne, élevé Page chez François Premier. Il couroit dans les rues de Paris la nuit de la Saint Barthelemi, criant: (Saignez, ſaignez, la ſaignée eſt auſſi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.) Son Fils qui a écrit des Mémoires, rapporte que ſon Pere étant au lit de la mort, fit une confeſſion générale de ſa Vie, & que le Confeſſeur lui aïant dit d'un air étonné: (Quoi! vous ne me parlez point de la Saint Barthelemi? Je la regarde, répondit le Maréchal, comme une action méritoire qui doit effaçer mes autres péchés.)

Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le Fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon Pére,
Le Frere avec la Sœur, la Fille avec la Mére,
Les Epoux expirans ſous leurs toîts embraſés,
Les Enfans au berceau ſur la pierre écraſés:
Des fureurs des Humains c'eſt ce qu'on doit attendre,
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces Monſtres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres ſanguinaires,
Invoquoient le Seigneurs en égorgeant leurs Freres;
Et le bras tout ſouillé du ſang des innocens,
Oſoient offrir à Dieu cet exécrable encens.

O combien de Héros indignement périrent!
Renel & Pardaillan chez les Morts deſcendirent,
Et vous brave Guerchy, vous ſage Lavardin,
Di-

174 *Renel & Pardaillan chez les Morts deſcendirent.*] Antoine de Clermont-Renel, ſe ſauvant en chemiſe, fut maſſacré par le Fils du Baron des Adrets, & par ſon propre Couſin, Buſſy d'Amboiſe.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

375 *Et vous brave Guerchy, vous ſage Lavardin.*] Guerchy ſe

Digne de plus de vie, & d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marſillac & Soubiſe au trépas condamnés,
Défendent quelque-tems leurs jours infortunés:
Sanglans, percés de coups, & reſpirant à peine,
Juſqu'aux portes du Louvre, on les pouſſe, on les traîne;
Ils teignent de leur ſang ce Palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce Palais excitant la tempête,

Mé-

ſe défendit long-tems dans la rue, & tua quelques Meurtriers avant d'être accablé ſous le nombre; mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

279 *Marſillac*,] Marſillac, Comte de la Rochefoucault, étoit Favori de Charles IX. & avoit paſſé une partie de la nuit avec le Roi: ce Prince avoit eu quelque envie de le ſauver, & lui avoit même dit de coucher dans le Louvre; mais enfin il le laiſſa aller, en diſant: (Je vois bien que Dieu veut qu'il périſſe.)

Ibid. & *Soubiſe au trépas condamnés.*] Soubiſe portoit ce nom, parce qu'il avoit épouſé l'Héritiere de la Maiſon de Soubiſe. Il s'appelloit Dupont-Quellenec. Il ſe défendit très-long-tems, & tomba percé de coups ſous les fenêtres de la Reine: les Dames de la Cour allérent voir ſon corps nud & tout ſanglant, par une curioſité barbare, digne de cette Cour abominable.

Médicis à loiſir contemploit cette fête;
Ses cruels Favoris d'un regard curieux,
Voïoient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux;
Et de Paris en feu les ruïnes fatales
Etoient de ces Héros les pompes triomphales.

Que dis-je, ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le Roi, le Roi lui-même au milieu des Bourreaux,
Pourſuivant des Proſcrits les troupes égarées,
Du ſang de ſes Sujets ſouilloit ſes mains ſacrées:
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare Frére,
A ce honteux carnage excitoit ſa colére.
Non qu'après tout, Valois ait un cœur inhumain:
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main;
Mais l'exemple du crime aſſiégeoit ſa jeuneſſe,

Et

292 *Le Roi, le Roi lui-même au milieu des Bourreaux.*] J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Teſſé qu'il avoit connu dans ſa jeuneſſe un Vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avoit été Page de Charles IX. & lui avoit dit pluſieurs fois qu'il avoit chargé lui-même la Carabine avec laquelle le Roi avoit tiré ſur ſes Sujets Proteſtans la nuit de la Saint Barthelemi.

Et ſa cruauté même étoit une foibleſſe.

Quelques-uns, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des Aſſaſſins trompérent les efforts.

De Caumont jeune enfant l'étonnante avanture,
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux Pere accablé ſous le fardeau des ans,
Se livroit au ſommeil entre ſes deux enfans,
Un lit ſeul enfermoit & les Fils & le Pére:
Les Meurtriers ardens qu'aveugloit la colére,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard;
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées,
Il ſait quand il lui plaît veiller ſur nos années;
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé;

Un

305 *De Caumont jeune enfant l'étonnante avanture.*] Le Caumont qui échappa à la Saint Barthelemi, eſt le fameux Maréchal de la Force qui vêcut juſqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laiſſé des Mémoires qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la Maiſon de la Force. Il dit dans ces Mémoires que ſon Pere & ſon Frere furent maſſacrés dans la Rue des Petits-Champs; mais ces circonſtances ne ſont point du tout eſſentielles.

Un invisible bras, armé pour sa défense,
Aux mains des Meurtriers déroboit son enfance;
Son Pere à son côté sous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de son corps expirant,
Et du Peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faisois-je en ces affreux momens!
Hélas! trop assûré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du Louvre & loin du bruit des armes,
Mes Sens d'un doux repos goûtoient encor les charmes,
O nuit! nuit effroïable! ô funeste sommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil:
On avoit massacré mes plus chers Domestiques,
Le sang de tous côtés inondoit mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venoit d'égorger.
Les Assassins sanglans vers mon lit s'avancérent,
Leurs parricides mains devant moi se levérent,
Je touchois au moment, qui terminoit mon sort,
Je présentai ma tête, & j'attendis la mort.

Mais

Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs Maîtres,
Parlât encore pour moi dans le cœur de ces Traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux;
Soit qu'enfin s'aſſûrant d'un Port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bien-tôt de ſa part on m'apporta des fers.

Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en ſuccombant ne perdit que la vie;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit....
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit;
Tant d'horreur vous ſurprend; mais de leur barbarie,
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de ſon Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné ſe ſignal;
Tout imita Paris; la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéï:
Par cent mille Aſſaſſins ſon courroux fut ſervi,
Et des Fleuves Français les eaux enſanglantées,
Ne portoient que des morts aux Mers épouvantées.

LA

LA HENRIADE.

CHANT TROISIEME.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'Hiſtoire des Guerres Civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Régne de Henri III. Son caractère : Celui du fameux Duc de Guiſe, connu ſous le nom du Balafré : *Bataille de Coutras : Meurtre du Duc de Guiſe : Extrémités où Henri III. eſt réduit : Mayenne eſt le Chef de la Ligue : D'Aumale en eſt le Héros : Réconciliation de Henri III. & de Henri, Roi de Navarre : Secours que promet la Reine Elizabeth : Sa réponſe à Henri de Bourbon.*

QUAND l'Arrêt des Deſtins eut durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours;
Et que des Aſſaſſins fatigués de leurs crimes;

Les glaives émouſſés manquérent de victimes,
Le Peuple dont la Reine avoit armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccéde à ſa furie.
Il entendit gémir la voix de ſa Patrie.
Bien-tôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur,
Le remords dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du Roi la funeſte culture,
N'avoit que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avoit point étouffé cette voix,
Qui juſques ſur le Trône épouvante les Rois.
Par ſa Mere élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours:
Dieu déploïant ſur lui ſa vengeance ſévère,
Marqua ce Roi mourant du ſceau de ſa colére;
Et par ſon châtiment voulut épouvanter,
Quiconque à l'avenir oſeroit l'imiter.
Je le vis expirant. Cette image effraïante,
A mes

23 *Je le vis expirant. Cette image effraïante.*] Il fut toujours malade depuis la Saint Barthelemi, & mourut environ

A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.
Son ſang à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeoit le Sang Français par ſes ordres verſé;
Il ſe ſentoit frappé d'une main inviſible;
Et le Peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi ſi jeune & ſi-tôt moiſſonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné;
Et dont le repentir permettoit à la France,
D'un Empire plus doux quelque foible eſpérance.

Soudain du fond du Nord au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint ſaiſir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un Frere infortuné le ſanglant héritage.

La Pologne en ce tems avoit d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;

Soit

ron deux ans après, le 30. Mai 1574. tout baigné dans ſon ſang qui lui ſortoit par les pores.

37 *La Pologne en ce tems avoit d'un commun choix.*] La réputation qu'il avoit acquiſe à Jarnac & à Moncontour, ſoutenue de l'argent de la France, l'avoit fait élire Roi de Pologne en 1573. Il ſuccéda à Sigismond II. dernier Prince de la Race des Jagellons.

Son nom plus redouté que les plus puiſſans Princes,
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop-tôt fameux:
Valois ne ſoutint pas ce fardeau dangereux.
Reine, je parle ici ſans détour & ſans feinte,
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte;
Et mon cœur qui jamais n'a ſu ſe déguiſer,
Prêt à ſervir Valois ne ſauroit l'excuſer.

Sa gloire avoit paſſé comme une ombre legére.
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.
On a vu plus d'un Roi; par un triſte retour,
Vainqueur dans les Combats, eſclave dans ſa Cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
Il eſt vaillant, mais foible; & moins Roi que Soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux Favoris flattant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernoient l'inconſtance;
Au fond de ſon Palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des Peuples opprimés,
Ils dictoient par ſa voix leurs volontés funeſtes,

Des

Des Tréſors de la France ils diſſipoient les reſtes,
Et le Peuple accablé pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſoit de leur luxe & païoit leurs plaiſirs.

Tandis que ſous le joug de ſes Maîtres avides,
Valois preſſoit l'Etat du fardeau des Subſides,
On vit paroître Guiſe, & le Peuple inconſtant
Tourna bien-tôt ſes yeux vers cet Aſtre éclatant:
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon Pere,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiroient tous les Vœux par leurs charmes vainqueurs.

Nul ne ſût mieux que lui le grand Art de ſéduire,
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,

Des-

65 On vit paroître Guiſe, & le Peuple inconſtant.] Henri de Guiſe, le *Balafré*, né en 1550. de François de Guiſe, & d'Anne d'Eſt. Il exécuta le grand projet de la Ligue formé par le Cardinal de Lorraine ſon Oncle au Concile de Trente, & entamé par François ſon Pere.

Des Peuples en public il plaignoit la miſére,
Déteſtoit des Impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux;
Il ſavoit prévenir la timide indigence,
Ses bienfaits dans Paris annonçoient ſa préſence.
Il ſe faiſoit aimer des Grands qu'il haïſſoit;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſoit;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
Connoiſſant les périls, & ne redoutant rien;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoïen.

Quand il eut quelque tems eſſaïé ſa puiſſance,
Et du Peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement
Du Trône de ſon Roi briſer le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeſte,
Qui bien-tôt de la France infecta tout le reſte;
Monſtre affreux, qu'ont nourri les Peuples & les Grands,
Engraiſſé de carnage & fertile en Tyrans.
La France dans ſon ſein vit alors deux Monarques.

L'un

L'un n'en poſſedoit plus que les frivoles marques;
L'autre portant par-tout l'eſpérance & l'effroi,
A peine avoit beſoin du vain tître de Roi.

Valois ſe réveilla du ſein de ſon yvreſſe.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe,
Ouvrirent un moment ſes yeux appeſantis;
Mais du jour importun ſes regards éblouïs,
Ne diſtinguérent point au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondoient ſur ſa tête;
Et bien-tôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejettant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes Favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Je lui reſtois encore; & tout prêt de périr,
Il n'avoit plus que moi qui pût le ſecourir;
Héritier après lui du Trône de la France,
Mon bras ſans balancer s'armoit pour ſa défenſe;
J'offrois à ſa foibleſſe un néceſſaire appui;
Je courois le ſauver, ou me perdre avec lui.

Mais Guiſe trop habile, & trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeoit à nous détruire:
Que dis-je, il obligea Valois à ſe priver

De l'unique ſoutien qui le pouvoit ſauver.
De la Religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux miſtère.
Par ſa feinte vertu le Peuple échauffé
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentoit le culte de leurs Péres ;
Les derniers attentats des Sectes étrangéres ;
Me peignoit ennemi de l'Egliſe & de Dieu ;
„ Il porte, diſoit-il, ſes erreurs en tout lieu ;
„ Il ſuit d'Elizabeth les dangereux exemples :
„ Sur vos Temples détruits il va fonder ſes Temples ;
„ Vous verrez dans Paris ſes Prêches criminels.

Tout le Peuple a ces mots trembla pour ſes Autels.
Juſqu'au Palais du Roi l'allarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignoit d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le Roi trop foible obéït ſans murmure ;
Et lorſque je volois pour venger ſon injure,
J'apprens que mon Beau-Frere, à la Ligue ſoumis,
S'uniſſoit pour me perdre, avec ſes ennemis ;

De

De Soldats malgré lui couvroit déja la Terre,
Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plaignis ſa foibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les Villes allarmées,
Contre moi dans la France enfantoient des Armées;
Joyeuſe, avec ardeur, venoit fondre moi,
Miniſtre impétueux des foibleſſes du Roi.
Guiſe dont la prudence égaloit le courage,
Diſperſoit mes amis, leur fermoit le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.

Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe,
Vous ſavez ſa défaite, & ſa fin malheureuſe.
Je dois vous épargner des récits ſuperflus.

Non, je ne reçois point vos modeſtes refus:
Non, ne me privez point, dit l'auguſte Princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe, & ſon trépas.

L'Auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre.
Elle dit: le Héros à ce diſcours flateur,
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur;
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale Hiſtoire:

De tous les Favoris qu'idolâtroit Valois,
Qui flattoient ſa molleſſe, & lui donnoient des Loix,
Joyeuſe né d'un ſang chez les Français inſigne,
D'une faveur ſi haute étoit le moins indigne:
Il avoit des vertus; & ſi de ſes beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abregé le cours,
Sans

165 *De tous les Favoris qu'idolâtroit Valois.*] Anne, Duc de Joyeuſe, avoit épouſé la Sœur de la Femme de Henri III. Dans ſon Ambaſſade à Rome il fut traité comme Frere du Roi. Il avoit un cœur digne de ſa grande fortune. Un jour aïant fait attendre trop long-tems les deux Secrétaires d'Etat dans l'Antichambre du Roi, il leur en fit ſes excuſes en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venoit de lui faire. Il donna la Bataille de Coutras contre Henri IV. alors Roi de Navarre, le 20. Octobre 1587. On comparoit ſon Armée à celle de Darius, & l'Armée de Henri IV. à celle d'Alexandre. Joyeuſe fut tué dans la Bataille par deux Capitaines d'Infanterie nommés Bordaux & Deſcentiers.

Sans doute aux grands exploits ſon ame accoutumée
Auroit de Guiſe un jour atteint la renommée.
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le ſein des Plaiſirs, dans les bras de l'Amour,
Il n'eut à m'oppoſer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les Courtiſans en foule attachés à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançoient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes,
Traçoient ſur leurs habits les noms de leurs Maîtreſſes;
Leurs armes éclatoient du feu des Diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens;
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portoient au combat leur ſuperbe imprudence;
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un Camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon Camp frappoit leur vûe.

Mon Armée en ſilence à leurs yeux étendue,
N'offroit de tous côtés que farouches Soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au ſang & couverts de bleſſures,

Leur

Leur fer & leurs mouſquets compoſoient leurs parures.
Comme eux vêtu ſans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduiſois aux coups leurs Eſcadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos Ennemis vaincus & renverſés,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés:
A regret dans leur ſein j'enfonçois cette épée,
Qui du ſang Eſpagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer; parmi ces Courtiſans,
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé, que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poſte & tous inébranlables,
Ils voïoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.
Des Courtiſans Français tel eſt le caractère;
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards;
Vils flatteurs à la Cour, Héros aux Champs de Mars.

Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuſe,
J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuſe;

Je

Je l'apperçus bien-tôt porté par des Soldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baiſers du Zéphire & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou ſous l'effort des Vents.

Mais pourquoi rappeller cette triſte Victoire?
Que ne puis-je plutôt ravir à la Mémoire
Les cruels Monumens de ces affreux ſuccès!
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des Français;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes;
Et mes lauriers ſanglans ſont baignés de mes larmes.

Ce malheureux Combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois vouloit en vain ſortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace;
Paris fut moins ſoumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guiſe aigriſſant ſes douleurs
Ainſi que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.
Guiſe dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Ven-

231 *Guiſe dans Vimori, d'une main plus heureuſe.*] Dans le même-tems que l'Armée du Roi étoit battue à Coutras, le

Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes Alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.
Ce Vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire:
Valois vit triompher ſon ſuperbe Adverſaire,
Qui toujours inſultant à ce Prince abattu,
Sembloit l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus foible courage.
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage;
Il voulut d'un Sujet réprimant la fierté,
Eſſaïer dans Paris ſa foible autorité.
Il n'en étoit plus tems; la tendreſſe & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte:
Son Peuple audacieux prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un Tyran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les allarmes;
Tout Bourgeois eſt Soldat, tout Paris eſt en armes;
Mille remparts naiſſans, qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les Gardes enfermés.

Guiſe

le Duc de Guiſe faiſoit des actions d'un très-habile Général, contre une Armée nombreuſe de Reitres venus au ſecours d'Henri IV. & après les avoir harcelés & fatigués long-tems, il les défit au village d'Auneau.

Guiſe tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitoit du Peuple ou retenoit la rage,
De la ſédition gouvernoit les reſſorts,
Et faiſoit à ſon gré mouvoir ce vaſte Corps.
Tout le Peuple au Palais couroit avec furie,
Si Guiſe eût dit un mot, Valois étoit ſans vie:
Mais lorſque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler:
Et des Mutins lui-même arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa par pitié le pouvoir de la fuite;
Enfin Guiſe attenta, quel que fut ſon projet,
Trop peu pour un Tyran, mais trop pour un Sujet.
Quiconque a pu forcer ſon Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfraindre.
Guiſe en ſes grands deſſeins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenſer à demi;
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montoit au Trône, il marchoit au ſupplice.
Enfin Maître abſolu d'un Peuple révolté,

Le

251 *Guiſe tranquille & fier au milieu de l'orage.*] Le Duc de Guiſe à cette journée des Barricades, ſe contenta de renvoïer à Henri III. ſes Gardes, après les avoir deſarmés.

Le cœur plein d'eſpérance & de témérité,
Appuïé des Romains, ſecouru des Ibéres,
Adoré des Français, ſecondé de ſes Freres,
Ce Sujet orgueilleux crut ramener ces tems,
Où de nos premiers Rois les lâches Deſcendans,
Déchûs preſque en naiſſant de leur pouvoir ſuprême,

Sous

273 *Ce Sujet orgueilleux crut ramener ces tems.*] Le Cardinal de Guiſe, Frere du Duc, avoit dit ſouvent qu'il eſpéroit tenir bien-tôt la tête d'Henri III. entre ſes jambes pour lui faire une Couronne de Moine. Ce deſſein étoit ſi public, qu'on afficha ces deux vers Latins aux portes du Louvre:

QUI DEDIT ANTE DUAS, UNAM ABSTULIT, ALTERA NUTAT.
TERTIA TONSORIS EST FACIENDA MANU.

On a trouvé dans la Bibliothéque de feu M. le Premier-Préſident de Mesme, cette traduction de ce diſtique:

Valois qui les Dames n'aime,
Deux Couronnes poſſeda.
Bien-tôt ſa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Graces à ſes heureux travaux:
Une paire de ciſeaux
Lui baillera la troiſiéme.

Sous un froc odieux cachoient leur Diadême,
Et dans l'ombre d'un Cloître en secret gémissans,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs Tyrans.

Valois, qui cependant différoit sa vengeance,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats:
On proposa des Loix qu'on n'exécuta pas;
De mille Députés l'éloquence stérile,
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des Etats Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du Trône, & sûr de ses projets,
Crut dans ces Députés voir autant de Sujets.
Déja leur troupe indigne, à son Tyran vendue,
Alloit mettre en ses mains la Puissance absolue;
Lorsque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son Rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſoit sa colére;
Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,

Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté.
Son deſtin l'aveugloit, ſon heure étoit venue.
Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vûe;
De cent coups de poignard indignement percé,
Son orgueil en mourant ne fut point abbaiſſé;
Et ce front, que Valois craignoit encor peut-être,
Tout pâle & tout ſanglant ſembloit braver ſon Maître.
C'eſt ainſi que mourut ce Sujet tout-puiſſant,
De vices, de vertus, aſſemblage éclatant;
Le Roi dont il ravit l'autorité ſuprême,
Le ſouffrit lâchement, & s'en vengea de même.

Bien-tôt ce bruit affreux ſe répand dans Paris,
Le Peuple épouvanté remplit l'air de ſes cris,
Les Vieillards déſolés, les Femmes éperdues,
Vont du malheureux Guiſe embraſſer les Statues.

Tout

301 *De cent coups de poignard indignement percé.*] Il fut aſſaſſiné dans l'Antichambre du Roi au Château de Blois, un Vendredi 23. Décembre 1588. par Laugnac, Gentilhomme Gaſcon, & par quelques-uns des Gardes de Henri III. qu'on nommoit les Quarante-cinq. Le Roi leur avoit diſtribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les Aſſaſſins étoient la Baſtide, Montſivry, Saint-Malin, Saint-Gaudin, Saint-Capautel, avec Lognac Capitaine des Quarante-cinq.

Tout Paris croit avoir en ce preſſant danger,
L'Egliſe à ſoutenir, & ſon Pere à venger;
De Guiſe au milieu d'eux le redoutable Frere,
Mayenne à la vengeance anime leur colere,
Et plus par intérêt, que par reſſentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embraſement.

Mayenne dès long-tems nourri dans les allarmes,
Sous le ſuperbe Guiſe avoit porté les armes;
Il ſuccede à ſa gloire ainſi qu'à ſes deſſeins,
Le Sceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chere,
Le conſole aiſément de la perte d'un Frere;
Il ſervoit à regret; & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il ſait, par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits différens,
Ennemis de leur Maître, eſclaves des Tyrans.
Il connoît leurs talens, il ſait en faire uſage;

Sou-

319 *Mayenne dès long-tems nourri dans les allarmes.*] Le Duc de Mayenne, Frere puîné du *Balafré*, tué à Blois, avoit été long-tems jaloux de la réputation de ſon aîné. Il avoit toutes les grandes qualités de ſon Frere, à l'activité près.

Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouïſſoit les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance.
Autant la Ligue altiére eſpére en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale au cœur préſomptueux
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du Parti le Bouclier terrible,
Il a juſqu'aujourd'hui le titre d'Invincible.
Mayenne, qui le guide au milieu des Combats,
Eſt l'ame de la Ligue, & l'autre en eſt le bras.

Cependant des Flamans l'Oppreſſeur politique,
Ce Voiſin dangereux, ce TYRAN CATHOLIQUE;
Ce Roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce Roi votre Ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe, de Mayenne embraſſant la querelle,
Sou-

337 *Autant le jeune Aumale au cœur préſomptueux.*] *Voyez* la Remarque au quatriéme Chant.

347 *Philippe, de Mayenne embraſſant la querelle.*] Philippe II. Roi d'Eſpagne, Fils de Charles-Quint. On l'appelloit le Démon du Midi, DÆMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troubloit toute l'Europe, au Midi de laquelle l'Eſpagne eſt ſituée. Il envoïa de puiſſans ſecours à la Ligue

Soûtient de nos Rivaux la cauſe criminelle;
Et Rome, qui devoit étouffer tant de maux,
Rome de la Diſcorde allume les flambeaux;
Celui qui des Chrétiens ſe dit encor le Pere,
Met aux mains de ſes Fils un glaive ſanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin Roi ſans Sujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance.
Il m'a cru généreux, & ne s'eſt point trompé.
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colére;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un Beau-Frere;
Mon devoir l'ordonnoit, j'en ai ſubi la loi,
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.

Je

gue dans le deſſein de faire tomber la Couronne de France à l'Infante Claire Eugénie, ou à quelque Prince de ſa Famille.

349 *Et Rome, qui devoit étouffer tant de maux.*] La Cour de Rome gagnée par les Guiſes, & ſoumiſe alors à l'Eſpagne, fit ce qu'elle put pour ruïner la France; Grégoire XIII. ſecourut la Ligue d'hommes & d'argent; & Sixte-Quint commença ſon Pontificat par les excès les plus grands, & heureuſement les plus inutiles contre la Maiſon Roïale, comme on peut voir aux Remarques ſur le premier Chant.

Je ſuis venu vers lui ſans Traité, ſans ôtage:
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits:
Je ne me flatte point d'avoir pu dans ſon ame,
Verſer par mon exemple une ſi belle flâme;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu,
Il gémit du repos qui l'avoit abattu;
Valois avoit beſoin d'un deſtin ſi contraire,
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt néceſſaire.

Tels étoient de Henri les ſincéres diſcours.
Des Anglais cependant il preſſe le ſecours:
Déja du haut des murs de la Ville rebelle,
La voix de la Victoire en ſon Camp le rappelle.
Mille jeunes Anglais vont bien-tôt ſur ſes pas
Fendre le ſein des Mers, & chercher les Combats.

Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance

A

363 *Je ſuis venu vers lui ſans Traité, ſans ôtage.*] Henri IV. alors Roi de Navarre, eut la généroſité d'aller à Tours voir Henri III. ſuivi d'un Page ſeulement, malgré les défiances & les prieres de ſes vieux Officiers qui craignoient pour lui une ſeconde Saint Barthelemi.

379 *Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance.*] Robert de

A des fiers Caſtillans confondu la prudence,
Et qui ne croïoit pas qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avoit cueillis ſa main.

Henri ne l'attend point : ce Chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à ſon départ s'apprête.
Allez, lui dit la Reine, allez digne Héros,
Mes Guerriers ſur vos pas traverſeront les flots;
Non, ce n'eſt point Valois, c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre.
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des Combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir :
Formés par votre exemple au grand Art de la guerre,
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bien-tôt la Ligue expirer ſous vos coups!
L'Eſpagne ſert Mayenne, & Rome eſt contre vous;
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez qu'un grand homme

Ne

de Dreux, Comte d'Eſſex, fameux par la priſe de Cadix ſur les Eſpagnols, par la tendreſſe d'Elizabeth pour lui, & par ſa mort tragique arrivée en 1601. Il avoit pris Cadix ſur les Eſpagnols, & les avoit battus plus d'une fois ſur Mer. La Reine Elizabeth l'envoïa effectivement en France en 1590, au ſecours de Henri IV. à la tête de cinq mille hommes.

Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des Nations venger la Liberté;
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.

Philippe de ſon Pere héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Diviſant ſes Voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon Palais croit dompter l'Univers.

Sixte au Trône élevé du ſein de la pouſſiére,
Avec moins de puiſſance a l'ame encor plus fiére;
Le Paſtre de Montalte eſt le Rival des Rois,
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des Loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple Diadême,

Il

403 *Sixte au Trône élevé du ſein de la pouſſiére.*] Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancône, d'un pauvre Vigneron nommé Peretty,) homme dont la turbulence égala la diſſimulation. Etant Cordelier il aſſomma de coups le Neveu de ſon Provincial, & ſe brouilla avec tout l'Ordre. Inquiſiteur à Veniſe il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal il compoſa en Latin la Bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V. contre la Reine Elizabeth; cependant il eſtimoit cette Reine, & l'appelloit UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des Puiſſans, des Foibles oppreſſeur,
Dans Londres, dans ma Cour, il a formé des brigues,
Et l'Univers, qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.

Voilà les Ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oſérent s'élever:
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'Océan ſa fuite & ſes naufrages,
Du ſang de ſes Guerriers ce bord eſt encor teint;
L'autre ſe tait dans Rome, & m'eſtime, & me craint.

Suivez

416 *Fit voir à l'Océan ſa fuite & ſes naufrages.*] Cet événement étoit tout récent, car Henri IV. eſt ſuppoſé voir ſecrétement Elizabeth en 1589. & c'étoit l'année précédente que la grande Flote de Philippe II. deſtinée pour la Conquête de l'Angleterre, fut battue par l'Amiral Drake, & diſperſée par la tempête.

On a fait dans un Journal de Trevoux une Critique ſpécieuſe de cet endroit. Ce n'eſt pas, dit-on, à la Reine Elizabeth de croire que Rome eſt complaiſante pour les Puiſſances, puiſque Rome avoit oſé excommunier ſon Pere.

Mais le Critique ne ſongeoit pas que le Pape n'avoit excommunié le Roi Henri IV. que parce qu'il craignoit davantage l'Empereur Charles-Quint.

Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entrepriſe.
Si Mayenne eſt vaincu, Rome ſera ſoumiſe;
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs;
Inflexible aux Vaincus, complaiſante aux Vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer, ou d'éteindre ſa foudre.

N. Vaughuls pinx. C. Douglas Sculp.

LA HENRIADE.

CHANT QUATRIE'ME.

ARGUMENT.

D'AUMALE *étoit prêt de ſe rendre maître du Camp de Henri III. lorſque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.*

La Diſcorde conſole Mayenne & vole à Rome pour y chercher du ſecours. Deſcription de Rome où régnoit alors Sixte Quint. La Diſcorde y trouve la Politique : Elle revient avec elle à Paris : Souleve la Sorbonne : Anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines : On livre à la main du Bourreau des Magiſtrats qui tenoient pour le Parti des Rois : Troubles & confuſion horrible dans Paris.

TANDIS que pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant à loiſir de ſi grands intérêts,
Ils épuiſoient tous deux la ſcience profonde,

De

De combattre, de vaincre, & de régir le Monde,
Le Seine avec effroi voit ſur ſes bords ſanglans,
Les Drapeaux de la Ligue abandonnés aux Vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du deſtin des Combats craignoit l'incertitude.
A ſes deſſeins flottans il falloit un appui:
Il attendoit Bourbon, ſûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent;
Des Portes de Paris leurs Légions ſortirent.
Le ſuperbe d'Aumale, & Nemours, & Briſſac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable Parti défenſeurs intrépides,
Epouvantoient Valois de leurs ſuccès rapides;
Et ce Roi trop ſouvent ſujet au repentir
Regrettoit le Héros qu'il avoit fait partir.

Parmi ces Combattans, ennemis de leur Maître,
Un Frere de Joyeuſe oſa long-tems paroître.

Ce

20 *Un Frere de Joyeuſe oſa long-tems paroître.*] Henri, Comte de Bouchage, Frere-puîné du Duc de Joyeuſe, tué à Coutras.

Un jour qu'il paſſoit à Paris à quatre heures du matin, près du Convent des Capucins, après avoir paſſé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantoient les Ma-

Ce fut lui que Paris vit paſſer tour à tour
Du Siècle au fond d'un Cloître, & du Cloître à la Cour;
Vicieux, Pénitent, Courtiſan, Solitaire,
Il prit, quitta, reprit la Cuiraſſe & la Haire.
Du pied des ſaints Autels arroſés de ſes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs;
Et plongea dans le ſang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avoit conſacrée.
Mais de tant de Guerriers, celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale;
Vous

Matines dans le Convent: frappé de cette idée, il ſe fit Capucin ſous le nom de Frere Ange. Depuis il quitta ſon froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair, & Maréchal de France. Enfin il fit ſon accommodement avec le Roi, mais un jour ce Prince étant avec lui ſur un Balcon, au-deſſous duquel beaucoup de Peuple étoit aſſemblé: (Mon Couſin, lui dit Henri IV. ces gens-ci me paroiſſent fort aiſes de voir enſemble un Apoſtat & un Renégat.) Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuſe dans ſon Convent où il mourut.

32. *Ce fut vous, jeune Prince impétueux d'Aumale.*] Le Chevalier d'Aumale, Frere du Duc d'Aumale, de la Maiſon de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avoit des qua-

Vous né du Sang Lorrain, ſi fécond en Héros ;
Vous ennemi des Rois, des Loix & du repos.
La fleur de la Jeuneſſe en tout tems l'accompagne,
Avec eux, ſans relâche, il fond dans la Campagne :
Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des Cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris portant par-tout la Guerre,
Du ſang des Aſſiégeans ſon bras couvroit la Terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'Air, la Terre, & les Flots ;
Les Aigles, les Vautours aux aîles étendues
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les Champs de l'air enlever les Oiſeaux,
Dans les Bois, ſur les Prez déchirent les Troupeaux ;
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes,
Remportent à grands cris les dépoüilles vivantes.

Dans un de ces Combats de ſa gloire enivré
Aux Tentes de Valois il avoit pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentoient les allarmes,

Tout

qualités brillantes, qui étoit toujours à la tête des ſorties pendant le Siège de Paris, & inſpiroit aux Habitans ſa valeur & ſa confiance.

Tout plioit, tout tremblоit, tout cédoit à ſes armes.
Cet orageux torrent prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux alloit tout inonder.
L'Etoile du matin commençoit à paroître,
Mornay qui précédoit le retour de ſon Maître,
Voïoit déja les Tours du ſuperbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris.
Il court, il apperçoit dans un deſordre extrême,
Les Soldats de Valois, & ceux de Bourbon même:
„ Juſte Ciel! eſt-ce ainſi que vous nous attendiez!
„ Henri va vous défendre, il vient, & vous fuïez.
„ Vous fuïez Compagnons! Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le Fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ſes Romains,
Au ſeul nom de Henri les Français ſe rallient.
La honte les enflâme, ils marchent, ils s'écrient;
Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons ſous ſes yeux.
Henri dans le moment paroît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête,
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête,
Il combat, on le ſuit, il change les deſtins,

La

La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empreſſent;
La Victoire revient, les Ligueurs diſparoiſſent,
Comme aux raïons du Jour qui s'avance & qui luit,
S'eſt diſſipé l'éclat des Aſtres de la nuit.
C'eſt en vain que d'Aumale arrête ſur ces rives,
Des ſiens épouvantés les Troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas:
De ſon front menaçant la terreur les renverſe,
Leur Chef les réunit, la crainte les diſperſe.
D'Aumale eſt avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un Mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un Rocher qui menaçoit les nues.
Mais que dis-je? il s'arrête, il montre aux Aſſiégeans,
Il montre encor ce front redouté ſi long-tems,
Des ſiens qui l'entraînoient fougueux il ſe dégage,
Honteux de vivre encor il revole au carnage.
Il arrête un moment ſon Vainqueur étonné,
Mais d'ennemis bien-tôt il eſt environné.
La mort alloit punir ſon audace fatale:

La Diſcorde le vit, & trembla pour d'Aumale:
La barbare qu'elle eſt a beſoin de ſes jours:
Elle s'éleve en l'air, & vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe, au nombre qui l'accable,
Son Bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vûe inſpire ou la rage ou la peur.
O Fille de l'Enfer, Diſcorde inéxorable,
Pour la premiere fois tu parus ſecourable.
Tu ſauvas un Héros, tu prolongeas ſon ſort,
De cette même main Miniſtre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais juſques-là n'épargna ſes Victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux Portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avoit point ſentis.
Elle applique à ſes maux une main ſalutaire.
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire.
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un Tyran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle,

A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.

Henri ſait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage,
Des momens dans la Guerre il connoît tout le prix,
Il preſſe au même inſtant ſes Ennemis ſurpris:
Il veut que les Aſſauts ſuccédent aux Batailles,
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'eſpérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux Soldats l'exemple, & le reçoit de lui;
Il ſoutient les travaux, il brave les allarmes;
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes.
Tous les Chefs ſont unis, tout ſuccede à leurs vœux,
Et bien-tôt la terreur qui marche devant eux,
Des Aſſiégés tremblans diſſipant les Cohortes,
A leurs yeux éperdus alloit briſer leurs Portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant?
Mayenne a pour Soldats un Peuple gémiſſant:
Ici la Fille en pleurs lui redemande un Pere,
Là le Frere effraïé pleure au tombeau d'un Frere,
Chacun plaint le preſent, & craint pour l'avenir,
Ce grand Corps allarmé ne peut ſe réunir:

On

On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir, ou ſe rendre,
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre.
Tant le foible Vulgaire avec légéreté,
Fait ſuccéder la peur à la témérité!

Mayenne en frémiſſant voir leur troupe éperdue:
Cent deſſeins partageoient ſon ame irréſolue:
Quand ſoudain la Diſcorde aborde ce Héros,
Fait ſifler ſes Serpens, & lui parle en ces mots:

Digne Héritier d'un Nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi nourri ſous mes yeux, & formé ſous mes Loix,
Entens ta Protectrice, & reconnois ma voix.
Ne crains rien de ce Peuple imbécille & volage,
Dont un foible malheur a glacé le courage;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains,
Tu les verras bien-tôt ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proïe,
Combattre avec audace, & mourir avec joïe.

La Diſcorde auſſi-tôt plus prompte qu'un éclair,

Fend d'un vol assûré les Campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les allarmes,
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes.
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté,
Les épics renverſés ſur la terre languiſſent,
Le Ciel s'en obſcurcit, les Aſtres en pâliſſent,
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux Peuples effraïés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.

Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels,
Rome jadis ſon Temple & l'effroi des Mortels,
Rome dont le deſtin dans la Paix, dans la Guerre,
Eſt d'être en tous les tems Maîtreſſe de la Terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs Trônes ſanglans enchaîner tous les Rois.
L'Univers fléchiſſoit ſous ſon Aigle terrible.
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible:
Elle a ſu ſous ſon joug aſſervir ſes Vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs;
Ses avis ſont ſes Loix, ſes Decrets ſont ſes armes.

Près

Près de ce Capitole où régnoient tant d'allarmes;
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife eſt aſſis au Trône des Céſars;
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les Tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le Trône eſt ſur l'Autel, & l'abſolu Pouvoir
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'Encenſoir.

Là, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante:
Là, ſon premier Apôtre avec la Vérité
Conduiſit la Candeur & la Simplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque tems l'imitérent,
D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſſérent.
Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu,
La pauvreté ſoutint leur auſtère vertu;
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrétien deſire,
Du fond de leur Chaumiére ils voloient au Martire.
Le tems, qui corrompt tout, changea bien-tôt leurs mœurs;
Le Ciel pour nous punir leur donna des Grandeurs.
Rome depuis ce tems puiſſante & profanée,
Aux conſeils des Méchans ſe vit abandonnée,
La trahiſon, le meurtre, & l'empoiſonnement

De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les Succeſſeurs du Chriſt au fond du Sanctuaire,
Placérent ſans rougir l'Inceſte & l'Adultére,
Et Rome qu'opprimoit leur Empire odieux,
Sous ces Tyrans ſacrez regretta ſes faux Dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes,
On ſut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes,
De l'Egliſe & du Peuple on régla mieux les droits,
Rome devint l'Arbitre, & non l'effroi des Rois;
Sous l'orgueil impoſant du triple Diadême
La modeſte Vertu reparut elle-même;
Mais l'art de ménager le reſte des Humains,
Eſt ſur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte alors étoit Roi de l'Egliſe & de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand Homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtère, & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte ſera compté.

Il

209 *De l'Egliſe & du Peuple on régla mieux les droits.*] *Voyez* l'Hiſtoire des Papes.

215 *Sixte alors étoit Roi de l'Egliſe & de Rome.*] Sixte-Quint étant Cardinal de Montalte contrefit ſi bien l'imbécille durant près de quinze années, qu'on l'appelloit communément l'Aſne d'Ancône. On ſait avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il régna.

Il devoit ſa grandeur à quinze ans d'artifices,
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il brûloit d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique
Au fond du Vatican régnoit la Politique ;
Fille de l'Intérêt & de l'Ambition,
Dont nâquirent la Fraude & la Séduction.
Ce Monſtre ingénieux en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis paroît ſimple & tranquile ;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots;
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouïs de l'Europe coufuſe;
Toujours l'autorité lui prête un prompt ſecours,
Le Menſonge ſubtil régne en tous ſes diſcours,
Et pour mieux déguiſer ſon artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la Vérité même.

A peine la Diſcorde avoit frappé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air miſtérieux;
Avec un ris malin la flatte, la careſſe,
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de triſteſſe,

Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les Peuples ſéduits me préſentoient leurs vœux,
Où la crédule Europe à mon pouvoir ſoumiſe,
Confondoit dans mes Loix, les Loix de ſon Egliſe.
Je parlois, & ſoudain les Rois humiliés,
Du Trône en frémiſſant deſcendoient à mes pieds;
Sur la Terre à mon gré ma voix ſoufflоit les Guerres,
Du haut du Vatican je lançois les tonnerres,
Je tenois dans mes mains la vie & le trépas;
Je donnois, j'enlevois, je rendois les Etats.
Cet heureux tems n'eſt plus. Le Sénat de la France
Eteint

251 *Cet heureux tems n'eſt plus. Le Sénat de la France.*] On ſait que pendant les Guerres du treizième Siècle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Grégoire IX. eut la hardieſſe non ſeulement d'excommunier l'Empereur Fréderic II. mais encore d'offrir la Couronne Impériale à Robert, Frere de Saint Louïs : le Parlement de France aſſemblé répondit au nom du Roi, que ce n'étoit pas au Pape à dépoſſeder un Souverain, ni au Frere d'un Roi de France de recevoir de la main d'un Pape, une Couronne, ſur laquelle ni lui ni le Saint Pere n'avoient aucun droit. En 1570. le Parlement ſédentaire donna un fameux Arrêt contre la Bulle IN COENA DOMINI.

On connoît ſes Remontrances célèbres ſous Louïs XI. au ſujet de la Pragmatique Sanction : Celles qu'il fit à Henri III. contre la Bulle ſcandaleuſe de Sixte-Quint qui appelloit la Maiſon Régnante, génération bâtarde, &c.; & ſa fer-

Eteint preſque en mes mains, les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Egliſe & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'Erreur;
C'eſt lui qui le premier démaſquant mon viſage,
Vengea la Vérité dont j'empruntois l'image;
Que ne puis-je, ô Diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
Commençons par la France à ravager la Terre;
Que ſes ſuperbes Rois retombent dans nos fers.
Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs.

Loin du faſte de Rome, & des pompes mondaines,
Des Temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'Univers,
L'humble Religion ſe cache en des Deſerts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que ſon nom, profané dans le Monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des Tyrans,
Le bandeau du Vulgaire, & le mépris des Grands.
Souffrir

fermeté conſtante à ſoutenir nos Libertés, contre les prétentions de la Cour de Rome.

Souffrir eſt ſon deſtin, benir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hipocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ſes Autels adorer la Fortune.

Son ame pour Henri brûloit d'un ſaint amour:
Cette Fille des Cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes Autels le culte légitime,
Adopter pour ſon Fils ce Héros magnanime:
Elle l'en croïoit digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtoient cet heureux tems, trop lent pour ſes deſirs.
Soudain la Politique & la Diſcorde impie
Surprennent en ſecret leur auguſte Ennemie.
Elle leve à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces Monſtres dont toujours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des Humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.

D'un air inſinuant l'adroite Politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbonne antique,
C'eſt-là

C'eſt-là que s'aſſembloient ces Sages révérés,
Des Vérités du Ciel Interprêtes ſacrés,
Qui des Peuples Chrétiens, Arbitres & Modelles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidelles,
Conſervoient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fléches de l'Erreur.
Qu'il eſt peu de vertu qui réſiſte ſans ceſſe!
Du Monſtre déguiſé la voix enchantereſſe,
Ebranle leurs eſprits par ſes diſcours flateurs.
Aux plus Ambitieux elle offre des grandeurs,
Par l'éclat d'une Mitre elle éblouït leur vûe,
De l'Avare en ſecret la voix lui fut vendue;
Par un éloge adroit le Savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la Vérité:
Menacé par ſa voix le foible s'intimide,
On s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la diſpute & le bruit.
De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous, un des Vieillards s'écrie:
„ L'Egliſe fait les Rois, les abſout, les châtie,
„ En nous eſt cette Egliſe, en nous ſeuls eſt ſa Loi.
„ Nous réprouvons Valois, il n'eſt plus notre Roi.

„ Ser-

„ Sermens jadis ſacrés, nous briſons votre chaîne.

A peine a t il parlé, la Diſcorde inhumaine
Trace en lettres de ſang ce Decret odieux.
Chacun jure par elle, & ſigne ſous ſes yeux.

Soudain elle s'envole, & d'Egliſe en Egliſe
Annonce aux Factieux cette grande entrepriſe;
Sous l'habit d'AUGUSTIN, ſous le froc de FRANÇOIS,
Dans les Cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix;
Elle appelle à grands cris tous ces Spectres auſtères,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.
De la Religion reconnoiſſez les traits,
Dit-elle; & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui viens à vous, c'eſt moi qui vous appelle,

Ce

„ *Sermens jadis ſacrés, nous briſons votre chaîne.*] Le 17. Janvier de l'an 1589. la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux Decret, par lequel il fut déclaré que les Sujets étoient déliés de leur Serment-de-Fidélité, & pouvoient légitimement faire la Guerre au Roi: le Fevre Doyen, & quelques-uns des plus ſages refuſerent de ſigner. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce Decret que la tyrannie de la Ligue avoit arraché de quelques-uns de ſon Corps. Tous les Ordres Religieux, qui comme la Sorbonne s'étoient déclarés contre la Maiſon Roïale, ſe rétracterent depuis comme elle; mais ſi la Maiſon de Lorraine avoit eu le deſſus, ſe ſeroit-on rétracté?

Ce Fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce Glaive redoutable à nos fiers Ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis.
Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos Temples,
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples,
Apprenez aux Français, incertains de leur Foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu, que d'immoler leur Roi.
Songez que de Levi la Famille ſacrée,
Du Miniſtère ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
Des mains teintes du ſang des Enfans d'Iſraël.
Que dis-je ? où ſont ces tems, où ſont ces jours proſperes,
Où j'ai vu les Français maſſacrés par leurs Freres?
C'étoit vous, Prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras.
Coligny par vous ſeuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le ſang; que le ſang coule encore.
Montrez-vous, inſpirez ce Peuple qui m'adore.
Le Monſtre au même inſtant donne à tous le ſignal;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle;
L'Etendart de la Croix flottoit au milieu d'elle;
Ils

348 *L'Etendart de la Croix flottoit au milieu d'elle.*] Dès que

Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux,
Semblent à leur révolte aſſocier les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux Prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles Soldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde Cuiraſſe a couvert leur Cilice.
Dans les murs de Paris cette infâme Milice,
Suit au milieu des flots d'un Peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, & tout haut l'autoriſe;
Il ſait combien le Peuple avec ſoumiſſion,
Confond le Fanatiſme & la Religion;
Il connoît ce grand Art, aux Princes néceſſaire,
De nourrir la foibleſſe & l'erreur du Vulgaire.

A ce

que Henri III. & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plûpart des Moines endoſſerent la Cuiraſſe, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du Poëme déſigne la Proceſſion de la Ligue, où douze cens Moines armés firent la revue dans Paris, aïant Guillaume Roſe, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne ſoit arrivé qu'après la mort de Henri III.

A ce pieux ſcandale, enfin, il applaudit:
Le Sage s'en indigne, & le Soldat en rit:
Mais le Peuple excité, juſques aux Cieux envoie
Des cris d'emportement, d'eſpérance & de joie:
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur;
Ainſi l'Ange des Mers ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.

La Diſcorde a choiſi Seize Séditieux,
Signalés par le crime entre les Factieux.
Miniſtres inſolens de leur Reine nouvelle,
Sur ſon Char tout ſanglant ils montent avec elle;
L'Orgueil, la Trahiſon, la Fureur, le Trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.

Nés

373 *La Diſcorde a choiſi Seize Séditieux*] Ainſi nommés à cauſe des ſeize Quartiers de Paris qu'ils gouvernoient par leurs intelligences, & à la tête deſquels ils avoient mis d'abord Seize des plus factieux de leur Corps : les principaux étoient Buſſy-le-Clerc, Gouverneur de la Baſtille, ci-devant Maître en fait d'Armes; la Bruiere, Lieutenant Particulier; le Commiſſaire Louchard ; Emmonot & Morin, Procureurs ; Oudinet, Paſſart, & Senaut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui développa le premier cette Queſtion obſcure & dangereuſe du pouvoir qu'une Nation peut avoir ſur ſon Roi.

Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe,
Et juſques ſous le Dais par le Peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés;
Des jeux de la Diſcorde ordinaires caprices;
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
Ainſi lorſque les Vents fougueux Tyrans des Eaux,
De la Seine ou du Rhône, ont ſoulevé les Flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'éleve en bouillonnant ſur la face des Ondes;
Ainſi dans les fureurs de ces embraſemens
Qui changent les Cités en de funeſtes Champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amoliſſent,
Se mêlent dans la flâme à l'or qu'ils obſcurciſſent.

Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Thémis réſiſtoit ſeule à la contagion;
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avoit dans ſes mains fait pancher ſa balance;

Son

384 *Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.*] Les Seize furent long-tems indépendans du Duc de Mayenne. L'un nommé Normand, dit un jour dans la Chambre du Duc: (Ceux qui l'ont fait pourroient bien le défaire.)

Son Temple étoit ſans tache, & la ſimple Equité,
Auprès d'elle en fuïant, cherchoit ſa ſûreté.

Il eſt dans ce Saint Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'Innocence, au Crime redoutable;
Qui des Loix de ſon Prince & l'organe & l'appui;
Marche d'un pas égal entre ſon Peuple & lui;
Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France.
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition;
Il hait la Tyrannie & la Rebellion;
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage;
Et pour nos Libertés toujours prompt à s'armer,
Connoît Rome, l'honore, & la ſait réprimer.

Des Tyrans de la Ligue une infâme Cohorte,
Du Temple de Thémis environne la porte:
Buſſy les conduiſoit; ce vil Gladiateur,
Monté

413 *Buſſy les conduiſoit; ce vil Gladiateur.*] Le 16. Janvier 1589. Buſſy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de Tireur d'Armes étoit devenu Gouverneur de la Baſtille, & le Chef

Monté par ſon audace à ce coupable honneur,
Se préſente au milieu de l'Auguſte Aſſemblée,
Par qui des Citoïens la fortune eſt réglée.

Magiſtrats, leur dit-il, qui tenez au Sénat,
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat:
Le Peuple aſſez long-tems opprimé par vous-mêmes,
Vous inſtruit par ma voix de ſes Ordres ſuprêmes,
Las du joug des Capets, qui l'ont tyranniſé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abuſé;
Imitez la Sorbonne, & délivrez la France.

Le Sénat répondit par un noble ſilence.
Tels dans les Murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs courbés ſous le fardeau des ans,
Attendoient fiérement, ſur leur Siège immobiles,

Les

de cette Faction; entra dans la Grand' Chambre du Parlement, ſuivi de cinquante Satellites: il préſenta au Parlement une Requête, ou plutôt un Ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnoître la Maiſon Roïale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Baſtille tous ceux qui étoient oppoſés à ſon Parti; il les y fit jeûner au pain & à l'eau pour les obliger à ſe racheter plutôt de ſes mains. Voilà pourquoi on l'appelloit le grand Pénitencier du Parlement.

Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles.
Buſſy plein de fureur, & non pas ſans effroi,
Obéïſſez, dit-il, Tyrans, ou ſuivez-moi...
Alors Harlay ſe leve, Harlay ce noble Guide,
Ce Chef du Parlement, juſte autant qu'intrépide,
Il ſe préſente aux Seize, & demande des fers,
Du front dont il auroit condamné ces Pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Juſtice,
Brûlans de partager l'honneur de ſon ſupplice,
Victimes de la Foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tyrans leurs généreuſes mains.

Muſe, redites-moi ces noms chers à la France,
Conſacrez ces Héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul,
Potier, cet homme juſte, & vous jeune Longueil,
Vous en qui pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu devançoient les années.

Tous

441 *Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul.*] De Thou eſt, Auguſtin de Thou, Préſident, Oncle de ce célèbre Hiſtorien. Scaron étoit le Biſayeul de Scaron connu par ſes Poëſies, & par l'enjouement de ſon eſprit.

Nicolas Potier de Novion, ſurnommé de Blanc-Ménil, parce qu'il poſſedoit la Terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Baſtille avec les autres, mais empriſonné au Louvre & prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.

Tout le Sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil Peuple en triomphe eſt mené;
Dans cet affreux * Château, Palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.
Ainſi ces Factieux ont changé tout l'Etat:
La Sorbonne eſt tombée, il n'eſt plus de Sénat;
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?
Pourquoi ces Inſtrumens de la mort des coupables?
Qui ſont ces Magiſtrats, que la main d'un Bourreau
Par l'ordre des Tyrans précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes.
Briſſon, Larchet, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas:
Mânes trop généreux vous n'en rougiſſez pas;

Vos

* La Baſtille.

456 *Briſſon, Larchet, Tardif, honorables victimes.*] En 1591. un Vendredi 15. Novembre, Barnabé Briſſon homme très-ſavant, & qui faiſoit les fonctions de Premier-Préſident en l'abſence d'Achilles de Harlay, Claude Larchet, Conſeiller aux Enquêtes, & Jean Tardif, Conſeiller au Châtelet, furent pendus à une poutre dans le Petit Châtelet par l'ordre des Seize. Il eſt à remarquer que Hamilton, Curé de Saint Côme, furieux Ligueur, étoit venu lui même prendre Tardif dans ſa Maiſon, aïant avec lui des Prêtres qui ſervoient d'Archers.

Vos noms toujours fameux, vivront dans la Mémoire;
Et qui meurt pour ſon Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Diſcorde au milieu des Mutins,
S'applaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins;
D'un air fier & content ſa cruauté tranquille,
Contemple les effets de la Guerre Civile,
Dans ces murs tout ſanglans des Peuples malheureux,
Unis contre leur Prince, & diviſés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs inteſtines,
De leur triſte Patrie avançant les ruïnes,
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, & les morts.

LA HENRIADE.

CHANT CINQUIE'ME.

ARGUMENT.

Les Assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme qui conduit ce Parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henri III. est Assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.

CEPENDANT s'avançoient ces machines mortelles,
Qui portoient dans leur sein la perte des Rebelles:
Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroïoient leurs remparts.

Les

Les Seize & leur courroux, Mayenne & ſa prudence,
D'un Peuple mutiné la farouche inſolence,
Des Docteurs de la Loi les ſcandaleux diſcours,
Contre le grand Henri n'étoient qu'un vain ſecours;
La Victoire à grand pas s'approchoit ſur ſes traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclatoient en menaces;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers;
Ses foudres impuiſſans ſe perdoient dans les airs;
Et du vieux Caſtillan la lenteur ordinaire
Privoit les Aſſiégés d'un ſecours néceſſaire.
Ses Soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans ſecourir Paris, déſoloient nos Cités.
Le perfide attendoit que la Ligue épuiſée,
Pût offrir à ſon bras une conquête aiſée:
Et l'appui dangereux de ſa fauſſe amitié,
Leur préparoit un Maître au lieu d'un Allié;
Lorſque d'un furieux la main déterminée,
Sembla pour quelque-tems changer la deſtinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles Habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, ſi ma main retrace à la Mémoire,

De vos Ayeux ſéduits la criminelle Hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous,
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.

L'Egliſe a de tout tems produit des Solitaires,
Qui raſſemblés entr'eux ſous des Règles auſtères,
Et diſtingués en tout du reſte des Mortels,
Se conſacroient à Dieu par des Vœux ſolemnels.
Les uns ſont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inacceſſible aux vains attraits du Monde,
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les Humains qu'ils auroient pu ſervir.
Les autres à l'Etat rendus plus néceſſaires,
Ont éclairé l'Egliſe, ont monté dans les Chaires;
Mais ſouvent enivrés de ces talens flateurs,
Répandus dans le Siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un Païs s'eſt plaint de leurs intrigues.
Ainſi chez les Humains par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.

Ceux qui de Dominique ont embraſſé la Vie,
Ont vu long-tems leur gloire en Eſpagne établie;
Et de l'obſcurité des plus humbles Emplois,

Ont

Ont passé tout à coup dans les Palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance,
Cet Ordre respecté fleurissoit dans la France,
Protégé par les Rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément dans la retraite avoit, dès son jeune âge,
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
Esprit foible, & crédule en sa dévotion,
Il suivoit le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune Insensé la Discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux pieds des saints Autels,
Il fatiguoit les Cieux de ses Vœux criminels.
On dit que tout souillé de cendre & de poussiére,
Un jour il prononça cette horrible Priére:

Dieu qui venges l'Eglise & punis les Tyrans,
Te verra-t-on sans cesse accabler tes Enfans?

Et

53 *Clément dans la retraite avoit, dès son jeune âge.*] JACQUES CLE'MENT, de l'Ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, Village près de Sens, étoit âgé de vingt-quatre ans & demi, & venoit de recevoir l'Ordre de Prêtrise lorsqu'il commit ce Parricide.

Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriſer le meurtre, & bénir les parjures?
Grand Dieu! par tes fleaux c'eſt trop nous éprouver;
Contre tes Ennemis daigne enfin t'élever.
Détourne loin de nous la mort & la miſére;
Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colére.
Viens, des Cieux enflâmés abbaiſſe la hauteur,
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur,
Viens, arme-toi, deſcends, que la foudre enflammée,
Frappe, écraſe à nos yeux leur ſacrilege Armée,
Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la feuille, éparſe au gré des Vents;
Et que ſauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques
Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs Cantiques.

La Diſcorde attentive en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux & les porte aux Enfers.
Elle amene à l'inſtant de ces Roïaumes ſombres,
Le plus cruel Tyran de l'Empire des Ombres.
Il vient, le FANATISME eſt ſon horrible nom;
Enfant dénaturé de la Religion,

Armé

Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans ſon ſein, l'embraſſe & le déchire.

C'eſt lui qui dans Raba, ſur les bords de l'Arnon
Guidoit les Deſcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des Meres gémiſſantes
Offroient de leurs Enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le Serment inhumain:
Dans le cœur de ſa Fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes Forêts il habita long-tems.
A l'affreux Teutâtes il offrit ton encens.
Tu n'a pas oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux préſentoient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il crioit aux Païens,
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.

Mais

87 *C'eſt lui qui dans Raba, ſur les bords de l'Arnon.*] Païs des Ammonites qui jettoient leurs Enfans dans les flâmes, au ſon des tambours & des trompettes, en l'honneur de la Divinité qu'ils adoroient ſous le nom de Moloc.

96 *A l'affreux Teutâtes il offrit ton encens.*] Teutâtes étoit un des Dieux des Gaulois : il n'eſt pas ſûr que ce fût le même que Mercure, mais il eſt conſtant qu'on lui ſacrifioit des Hommes.

Mais lors qu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise;
Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fureurs,
De Martyrs qu'ils étoient, les fit Persécuteurs.
Dans Londre il a formé la Secte turbulente,
Qui sur un Roi trop foible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces Buchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoïés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la Foi de leurs Ancêtres.

Toujours il revêtoit dans ses déguisemens
Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens;
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle,
L'Audace & l'Artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise & la taille & les traits,
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paroître
Le Tyran de l'Etat, & le Roi de son Maître,
Et qui toujours puissant, même après son trépas,
Traf-

105 *Dans Londre il a formé la Secte turbulente.*] Les Entousiastes qui étoient appellés INDEPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles Premier, Roi d'Angleterre.

Traînoit encor la France à l'horreur des Combats.
D'un Caſque redoutable il a chargé ſa tête :
Un Glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête ;
Son flanc même eſt percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut maſſacré dans Blois ;
Et la voix de ſon ſang qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois, & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le Sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de ſa Retraite.
La Superſtition, la Cabale inquiéte,
Le faux Zèle enflâmé d'un courroux éclatant,
Veilloient tous à ſa porte, & l'ouvrent à l'inſtant.
Il entre, & d'une voix majeſtueuſe & fiére,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes Vœux & ta Priére ;
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une

133 *Il entre, & d'une voix majeſtueuſe & fiére.*] On imprima à Paris, & on debita publiquement en 1589. une Relation du Martyre de Frere Jacques Clément, dans laquelle on aſſûroit qu'un Ange lui avoit apparu, lui avoit montré une épée nue, & lui avoit ordonné de tuer le Tyran.

Cet Ecrit ſe trouve dans la Satire MANIPPE'E.

Qu'une plainte éternelle, & des Vœux impuiſſans?
Au Dieu que ſert la Ligue, il faut d'autres Offrandes,
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith autrefois pour ſauver ſon Païs,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris;
Si craignant pour les ſiens, elle eût craint pour ſa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les ſaints Exploits que tu dois imiter,
Voilà l'Offrande, enfin, que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déja de l'avoir différée . . .
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée,
Délivrant les Français de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers, & moi.
Par un Aſſaſſinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie;
Mais du nom d'Aſſaſſin ne prens aucun effroi:
Ce qui fut crime en lui, ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Egliſe:

Le

139 *Si Judith autrefois pour ſauver ſon Païs.*] Frere Jacques Clément étant déja à Saint-Clou, quelques perſonnes qui ſe défioient de lui, l'épiérent pendant la nuit: ils le trouverent dormant d'un profond ſommeil, ſon Breviaire auprès de lui, ouvert à l'Article de Judith.

Le meurtre eſt juſte alors, & le Ciel l'autoriſe.
Que dis-je ? il le commande ; il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois.
Heureux ſi tu pouvois, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au Tyran de la France,
Et ſi de ces deux Rois tes Citoïens ſauvés,
Te pouvoient... mais les tems ne ſont pas arrivés.
Henri doit vivre encor, & Dieu qu'il perſécute,
Reſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands deſſeins,
Et reçois ce Preſent qu'il te fait par mes mains.

Le Fantôme, à ces mots, fait briller une Epée,
Qu'aux infernales Eaux la Haine avoit trempée ;
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.

Trop aiſément trompé le jeune Solitaire
Des intérêts des Cieux ſe crut Dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte Preſent,
Il implore à genoux le bras du Tout-Puiſſant ;
Et plein du Monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.

Com-

Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur!
Clément goûtoit alors un paiſible bonheur.
Il étoit animé de cette confiance
Que dans le cœur des Saints affermit l'innocence:
Sa tranquille fureur marche les yeux baiſſés;
Ses ſacrileges Vœux au Ciel ſont adreſſés;
Son front de la Vertu porte l'empreinte auſtère,
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa Haire.
Il marche; ſes amis inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,
Remplis d'un ſaint reſpect aux portes le conduiſent,
Beniſſent ſon deſſein, l'encouragent, l'inſtruiſent,
Placent déja ſon nom parmi les Noms ſacrés,
Dans les Faſtes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le Vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la Foi de leurs Peres,

Au

180 *Ses ſacrileges Vœux au Ciel ſont adreſſés.*] Il jeûna, ſe confeſſa, & communia avant de partir pour aller aſſaſſiner le Roi.

Au Martyre autrefois accompagnoient leurs Freres;
Envioient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſoient en pleurant les traces de leurs pas.
Le Fanatique aveugle, & le Chrétien ſincère,
Ont porté trop ſouvent le même caractère;
Ils ont même courage, ils ont mêmes deſirs;
Le Crime a ſes Héros, l'Erreur a ſes Martyrs;
Du vrai zèle & du faux, vains Juges que nous ſommes,
Souvent des Scélérats reſſemblent aux grands Hommes.

Mayenne dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer;
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit ſans en être complice;
Il laiſſe avec adreſſe aux plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux Portes de Paris conduiſoit le perfide;
Des Seize en même-tems le ſacrilege effort,
Sur cet événement interrogeoit le ſort.
Jadis de Médicis l'audace curieuſe
Cherchoit

213 *Jadis de Médicis l'audace curieuſe.*] Catherine de Médicis

Chercha de ces Secrets la ſcience odieuſe,
Approfondit long-tems cet Art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique, & toujours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, & le Peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur ſervile,
Epris du merveilleux, Amant des nouveautés,
S'abandonnoit en foule à ces impietés.

Dans l'ombre de la nuit ſous une voute obſcure,
Le ſilence a conduit leur Aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'éleve un vil Autel dreſſé ſur un tombeau;
C'eſt-là que des deux Rois on plaça les Images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacrileges mains ont mêlé ſur l'Autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent Lances ſont rangées,

Dans

dicis avoit mis la Magie ſi fort à la mode en France, qu'un Prêtre nommé Sechelles qui fut brûlé en Gréve ſous Henri III. pour *Sorcellerie*, accuſa douze cens perſonnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la ſtupidité étoient pouſſées ſi loin dans ces tems-là, qu'on n'entendoit parler que d'Exorciſmes & de condamnations au feu. On trouvoit par-tout des hommes aſſez ſots pour ſe croire Magiciens, & des Juges ſuperſtitieux qui les puniſſoient de bonne-foi comme tels.

Dans des Vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées ;
Appareil menaçant de leur Miſtère affreux.
Le Prêtre de ce Temple, eſt un de ces Hébreux,
Qui proſcrits ſur la Terre, & Citoïens du Monde,
Portent de Mers en Mers leur miſére profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie
Commencent à grands cris ce Sacrifice impie.
Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang;
De Valois ſur l'Autel ils vont percer le flanc.
Avec plus de terreur, & plus encor de rage
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'Image ;
Et penſent que la mort, fidelle à leur courroux,
Va tranſmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu joint cependant la Priére au Blaſphême :

243 *Et penſent que la mort, fidelle à leur courroux.*] Pluſieurs Prêtres Ligueurs avoient fait faire de petites Images de cire qui repréſentoient Henri III. & le Roi de Navarre : ils les mettoient ſur l'Autel, les perçoient pendant la Meſſe quarante jours conſécutifs, & le quarantième jour les perçoient au cœur.

245 *L'Hébreu joint cependant la Priére au Blaſphême.*] C'é-

Il invoque l'Abîme, & les Cieux, & Dieu-même;
Tous ces impurs Esprits qui troublent l'Univers,
Et le feu de la Foudre, & celui des Enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret Sacrifice
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,
Le Simulacre affreux du Prêtre Samuel.
Ainsi contra Juda, du haut de Samarie,
Des Prophêtes menteurs tonnoit la bouche impie;
Ou tel chez les Romains l'infléxible Atéïus,
Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.

Aux Magiques accens que sa bouche prononce,
Les Seize osent du Ciel attendre la réponse,
A dé-

toit pour l'ordinaire des Juifs que l'on se servoit pour faire des Opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des Secrets de la Cabale dont les Juifs se disoient seuls Dépositaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres emploïerent des Juifs à ces prétendus Sortilèges.

255 *Ou tel chez les Romains l'infléxible Atéïus.*] Atéïus, Tribun du Peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brazier ardent à la Porte de la Ville par où Crassus sortoit, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Crassus en invoquant des Divinités infernales.

A dévoiler leur ſort, ils penſent le forcer:
Ce Ciel pour les punir voulut les éxaucer.
Il interrompt pour eux les Loix de la Nature.
De ces Antres muets ſort un triſte murmure.
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparoît à leurs yeux ſur un Char de victoire;
Des lauriers couronnoient ſon front noble & ſerain,
Et le Sceptre des Rois éclatoit dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre,
L'Autel couvert de feux tombe, & fuit ſous la Terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces Tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçoient à Valois ſa perte inévitable.
Dieu du haut de ſon Trône avoit compté ſes jours,
Il avoit loin de lui retiré ſon ſecours;
La Mort impatiente attendoit ſa Victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.
Clément au Camp Roïal a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon Roi;

Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du Diadême,
Et révéler au Roi des secrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-tems;
On craint sous cet Habit un funeste mistère.
Il subit sans allarme un éxamen sevère;
Il satisfait à tout avec simplicité;
Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
La Garde aux yeux du Roi le fait enfin paroître.

L'aspect du Souverain n'étonna point ce Traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux:
Il observe à loisir la place de ses coups;
Et le Mensonge adroit qui conduisoit sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix,
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois;
Permettez avant tout, que mon cœur le benisse
Des biens que va sur vous répandre sa Justice.
Le vertueux Potier, le prudent Villeroi,
Par-

299 *Le vertueux Potier, le prudent Villeroi.*] Potier, Président du Parlement, dont il est parlé ci-devant.

Vil-

Parmi vos Ennemis vous ont garde leur Foi ;
Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce Peuple infidèle,
Du fond de ſa Priſon réunit tous les cœurs,
Raſſemble vos Sujets, & confond les Ligueurs.
Dieu qui bravant toujours les Puiſſans & les Sages,
Par la main la plus foible accomplit ſes Ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de ſa lumiere, & par ſa bouche inſtruit,
J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette Lettre,
Qu'à mes fidelles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la Lettre avec empreſſement.
Il beniſſoit les Cieux d'un ſi prompt changement :
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma Juſtice,
Récompenſer ton zèle & payer ton ſervice ?

En

Villeroi qui avoit été Secrétaire d'Etat ſous Henri III. & qui avoit pris le parti de la Ligue pour avoir été inſulté en préſence du Roi par le Duc d'Epernon.

301 *Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle.*] Achilles de Harlay, qui étoit alors gardé à la Baſtille par Buſſy-le-Clerc.

Jacques Clément préſenta au Roi une Lettre de la part de ce Magiſtrat. On n'a point ſu ſi la Lettre étoit contrefaite ou non.

En lui disant ces mots, il lui tendoit les bras.
Le Monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie,
Mille bras sont levés pour punir l'Assassin:
Lui sans baisser les yeux les voit avec dédain:
Fier de son Parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense;
De la France & de Rome il croit être l'appui,
Il pense voir les Cieux qui s'entrouvrent pour lui,
Et demandant à Dieu la Palme du Martire,
Il benit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuse illusion!
Digne à la fois d'horreur & de compassion;
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être,
Que ces lâches Docteurs ennemis de leur Maître,
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un foible Solitaire égara la Raison.

Déja Valois touchoit à son heure derniére.
Ses yeux ne voïoient plus qu'un reste de lumiére;
Ses Courtisans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secret partagés,

D'une

D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimoient des douleurs, ou ſincères, ou feintes.
Quelques-uns, que flattoit l'eſpoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeoient foiblement;
Les autres, qu'occupoit leur crainte intereſſée,
Pleuroient au lieu du Roi leur fortune paſſée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre Ennemi; mais les cœurs nés ſenſibles
Sont aiſément émus, dans ces momens horribles
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié.
En vain ſon intérêt combattoit ſa pitié:
Ce Héros vertueux ſe cachoit à lui-même,
Que la mort de ſon Roi lui donne un Diadême.

Valois tourna ſur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appeſantis qu'alloit fermer la mort;
Et touchant de ſa main ſes mains victorieuſes,
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes;
L'Univers indigné doit plaindre votre Roi;
Vous Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi.
Je meurs, & je vous laiſſe au milieu des orages,

Assis sur un écueil couvert de mes naufrages ;
Mon Trône vous attend, mon Trône vous est dû,
Jouissez de ce bien par vos mains défendu ;
Mais songez que la foudre en tout tems l'environne,
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un Dogme criminel,
Rétablir de vos mains son Culte & son Autel.
Adieu, régnez heureux. Qu'un plus puissant Génie,
Du fer des Assassins défende votre vie.
Vous connoissez la Ligue, & vous voïez ses coups ;
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Juste Ciel ! Epargnez une vertu si rare !
Permettez !... à ces mots, l'impitoïable Mort
Vient fondre sur sa tête & termine son sort.

Au bruit de son trépas Paris se livre en proïe,
Aux

372 *Vient fondre sur sa tête & termine son sort.*] Henri III. mourut de sa blessure le troisième d'Août à deux heures du matin, à Saint-Cloud, mais non point dans la même Maison où il avoit pris avec son Frere la résolution de la Journée de la Saint-Barthelemi, comme l'ont écrit plusieurs Historiens, car cette Maison n'étoit point encore bâtie du tems de la Saint-Barthelemi.

Aux tranſports odieux de ſa coupable joie.
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs ;
Les travaux ſont ceſſés, les Temples ſont ouverts ;
De Couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes,
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles Fêtes.
Inſenſés qu'ils étoient ! Ils ne découvroient pas
Les abîmes profonds qu'ils creuſoient ſous leurs pas ;
Ils devoient bien plutôt, prévoïant leurs miſéres,
Changer ce vain triomphe en des larmes améres ;
Ce Vainqueur, ce Héros qu'ils oſoient défier,
Henri du haut du Trône alloit les foudroïer.
Le Sceptre dans ſa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces Mutins leur perte inévitable ;
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux,
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous ;
Et certains deſormais du deſtin de la guerre,
Ils jurent de le ſuivre aux deux bouts de la Terre.

LA HENRIADE.

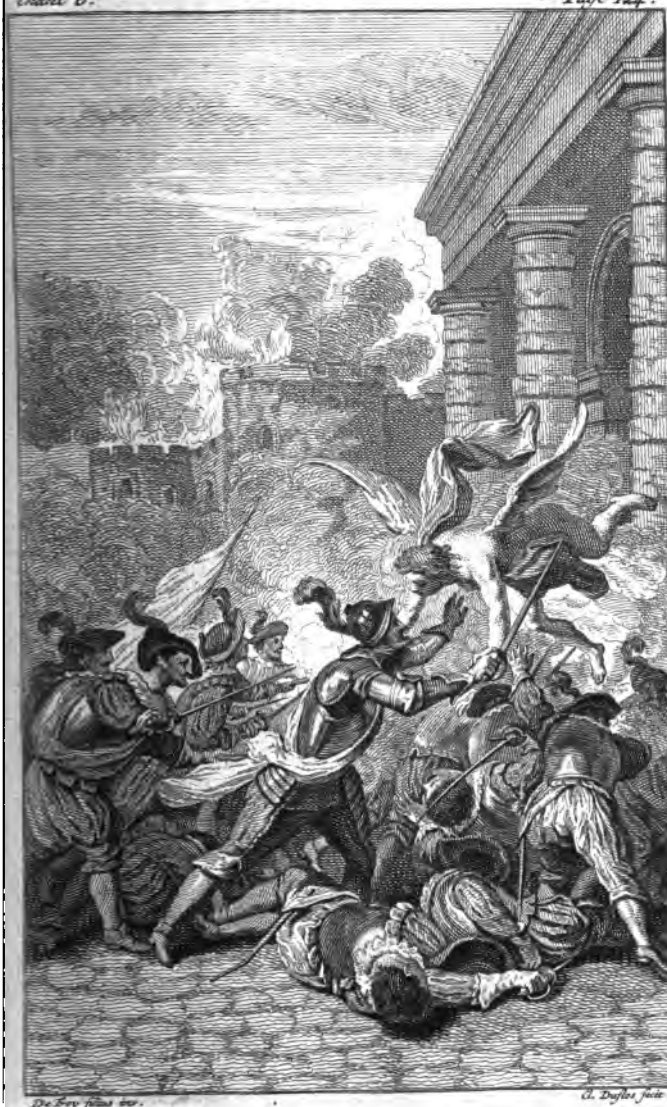
CHANT SIXIEME.

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III. les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV. livre un assaut à la Ville; l'Assemblée des Etats se sépare: Ceux qui la composoient vont combattre sur les remparts: Description de ce combat. Apparition de Saint Louïs à Henri IV.

C'EST un usage antique, & sacré parmi nous,
Quand la Mort sur le Trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des Rois si chers à la Patrie,

Dans



De Bry fecit &c. C. Duflos fecit.

Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie;
Le Peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits;
Il peut choiſir un Maître, il peut changer ſes Loix;
Les Etats aſſemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent ſa Puiſſance;
Ainſi de nos Aïeux les auguſtes Decrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuſe, inquiéte, aveuglée,
Oſe de ces Etats ordonner l'Aſſemblée;
Et croit avoir acquis par un aſſaſſinat,
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.
Ils penſoient à l'abri d'un Trône imaginaire,
Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le Vulgaire.
Ils croïoient qu'un Monarque uniroit leurs deſſeins:
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeroient plus ſaints;
Qu'injuſtement élu, c'étoit beaucoup de l'être;
Et

12 *Oſe de ces Etats ordonner l'Aſſemblée.*] Comme on a plus d'égard dans un Poëme Epique à l'Ordonnance du deſſein, qu'à la Chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III. les Etats de Paris qui ne ſe tinrent effectivement que quatre ans après.

Et qu'enfin, tel qu'il ſoit, le Français veut un Maître.

Bien-tôt à ce Conſeil accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obſtinés qu'un fol orgueil conduit:
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambaſſadeur de Rome, & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils alloient inſulter aux Mânes de nos Rois.
Le luxe toujours né des miſéres publiques
Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs auguſtes Succeſſeurs;
Qui près des Rois aſſis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encore l'apparence.
Là de nos Parlemens les ſages Députés
Ne défendirent point nos foibles Libertés.
On n'y vit point des Lis l'appareil ordinaire.
Le Louvre eſt étonné de ſa pompe étrangére.
Là le Légat de Rome eſt d'un ſiège honoré:
Près de lui pour Mayenne un Dais eſt préparé.
Sous ce Dais on liſoit ces mots épouvantables:
„ Rois qui jugez la Terre, & dont les mains coupables
„ Oſent

„ Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
„ Que la mort de Valois vous apprenne à régner.

On s'aſſemble ; & déja les Partis, les Cabales
Font retentir ces Lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'Erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au Légat ſeul, & devant lui déclare,
Qu'il eſt tems que les Lis rampent ſous la Thiare ;
Qu'on érige à Paris ce ſanglant Tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir Monacal,
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les Autels, & qui les deshonore,
Qui tout couvert de ſang, de flâmes entouré,
Egorge les Mortels avec un fer ſacré ;
Comme ſi nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la Terre adoroit des Dieux impitoïables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantoient d'appaiſer par le ſang des Humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,

50 *Ce monument affreux du pouvoir Monacal.*] L'INQUISITION que les Ducs de Guiſe voulurent établir en France.

A l'Eſpagnol, qu'il hait, veut vendre ſa Patrie.

Mais un Parti puiſſant d'une commune voix,
Plaçoit déja Mayenne au Trône de nos Rois.
Ce Rang manquoit encore à ſa vaſte Puiſſance;
Et de ſes Vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance
Dévoroit en ſecret dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.

Soudain Potier ſe leve, & demande Audience;
Chacun à ſon aſpect garde un profond ſilence.
Dans ce tems malheureux par le crime infecté,
Portier fut toujours juſte, & pourtant reſpecté.
Souvent on l'avoit vu par ſa mâle éloquence,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille Autorité,
Leur montrer la Juſtice avec impunité.

„ Vous deſtinez, dit-il, Mayenne au Rang ſuprême.
„ Je

67 *Soudain Potier ſe leve, & demande Audience.*] Potier de Blanc-Ménÿ, Préſident du Parlement, dont il eſt queſtion dans le quatrième & cinquième Chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permiſſion de ſe retirer vers Henri IV. (Je vous regarderai toute ma vie comme mon Bienfaiteur, lui dit-il, mais je ne puis vous regarder comme mon Maître.)

„ Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.
„ Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir:
„ Et je le choiſirois, ſi je pouvois choiſir.
„ Mais nous avons nos Loix: & ce Héros inſigne,
„ S'il prétend à l'Empire, en eſt dès-lors indigne.
„ Comme il diſoit ces mots, Mayenne entre ſoudain
Avec tout l'appareil qui ſuit un Souverain.
Potier le voit entrer, ſans changer de viſage:
„ Oui, Prince, pourſuit-il d'un ton plein de courage,
„ Je vous eſtime aſſez pour oſer contre vous,
„ Vous adreſſer ma voix pour la France, & pour nous.
„ En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître:
„ La France a des Bourbons; & Dieu vous a fait naître;
„ Près de l'auguſte Rang qu'ils doivent occuper,
„ Pour ſoûtenir leur Trône, & non pour l'uſurper.
„ Guiſe du ſein des Morts n'a plus rien à prétendre:
„ Le ſang d'un Souverain doit ſuffire à ſa cendre.
„ S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
„ Changez avec l'Etat que le Ciel a changé.
„ Périſſe avec Valois votre juſte colere;

„ Bourbon n'a point verſé le ſang de votre Frere.
„ Le Ciel, ce juſte Ciel, qui vous chérit tous deux,
„ Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
„ Mais j'entends le murmure, & la clameur publique.
„ J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique:
„ Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés,
„ Qui le fer à la main... Malheureux, arrêtez:
„ Quelle Loi, quel Exemple, ou plutôt quelle rage
„ Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage?
„ Le Fils de Saint Louïs parjure à ſes Sermens
„ Vient-il de nos Autels briſer les fondemens?
„ Aux pieds de ces Autels il demande à s'inſtruire,
„ Il aime, il ſuit les Loix dont vous bravez l'Empire.
„ Il ſait dans toute Secte honorer les vertus,
„ Reſpecter votre culte, & même vos abus.
„ Il laiſſe au Dieu vivant, qui voit ce que nous ſommes,
„ Le ſoin que vous prenez de condamner les Hommes.
„ Comme un Roi, comme un Pere, il vient vous gouverner:
„ Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner.

„ Tout

„ Tout eſt libre avec lui. Lui ſeul ne peut-il l'être ?
„ Quel droit vous a rendus Juges de votre Maître ?
„ Infidelles Paſteurs, indignes Citoïens !
„ Que vous reſſemblez mal à ces premiers Chrétiens,
„ Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
„ Marchoient ſans murmurer ſous un Maître idolâtre,
„ Expiroient ſans ſe plaindre, & ſur les échafauts
„ Sanglans, percés de coups, beniſſoient leurs Bourreaux !
„ Eux ſeuls étoient Chrétiens ; je n'en connois point d'autres.
„ Ils mouroient pour leurs Rois ; vous maſſacrez les vôtres.
„ Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
„ S'il aime à ſe venger, Barbares, c'eſt de vous.

A ce hardi diſcours aucun n'oſoit répondre.
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentoient confondre.
Ils repouſſoient en vain de leur cœur irrité,
Cet effroi, qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitoient leurs penſées ;
Quand ſoudain mille voix juſqu'au Ciel élancées,
Font par-tout retentir avec un bruit confus,
Aux armes, Citoïens, ou nous ſommes perdus.

Des nuages épais que formoit la pouſſiére,
Du Soleil dans les Champs déroboit la lumiére.
Des Tambours, des Clairons le ſon rempli d'horreur,
De la Mort qui les ſuit, étoit l'avant-coureur.
Tels des Antres du Nord échappés ſur la Terre,
Précédés par les Vents, & ſuivis du Tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les Orages fougueux parcourent l'Univers.

C'étoit du grand Henri la redoutable Armée,
Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſoit entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſoit la Campagne, & marchoit vers Paris.

Bourbon n'emploïoit point ces momens ſalutaires,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon Tombeau de ces titres brillans,
Que reçoivent les Morts de l'orgueil des Vivans.
Ses mains ne chargeoient point ces Rives déſolées,
De l'appareil pompeux de ces vains Mauſolées,
Par qui, malgré l'injure & des tems & du ſort,
La vanité des Grands triomphe de la Mort.
Il vouloit à Valois dans la demeure ſombre,

En

Envoïer des Tributs plus dignes de ſon ombre,
Punir ſes Aſſaſſins, vaincre ſes Ennemis,
Et rendre heureux ſon Peuple, après l'avoir ſoumis.

Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des Etats conſternés le Conſeil ſe ſépare.
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts,
Le Soldat raſſemblé vole à ſes Etendarts.
Il inſulte à grand cris le Héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, & tout pour la défenſe.

Paris n'étoit point tel en ces tems orageux,
Qu'il paroît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent Forts qu'avoient bâtis la Fureur & la Crainte
Dans un moins vaſte eſpace enfermoient ſon enceinte.
Ces Fauxbourgs aujourd'hui ſi pompeux & ſi grands,
Que la main de la Paix tient ouverts en tout tems,
D'une immenſe Cité ſuperbes avenues,
Où ces Palais dorés ſe perdent dans les nues,
Étoient de longs Hameaux d'un rempart entourés,
Par un foſſé profond de Paris ſéparés.
Du côté du Levant bien-tôt Bourbon s'avance.

Le voilà qui s'approche, & la Mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des Aſſiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs Tours, & leurs Ouvrages,
S'écroulent ſous les traits de ces brûlans orages.
On voit les Bataillons rompus & renverſés,
Et loin d'eux dans les Champs leurs membres diſperſés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des Partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des Combats,
Les malheureux Mortels avançoient leur trépas;
Avec moins d'appareil, ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains ſuffiſoit à leur rage.
De leurs cruels Enfans l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendoit gronder ces Bombes effroïables
Des troubles de la Flandre Enfans abominables.
Le ſalpêtre enfoncé dans ces Globes d'airain,
Part,

191 *On entendoit gronder ces Bombes effroïables.*] C'eſt dans les Guerres de Flandres, ſous Philippe Second, qu'un Ingénieur Italien fit uſage des Bombes pour la premiere fois. Preſque tous nos Arts ſont dus aux Italiens.

Part, s'échauffe, s'embraſe, & s'écarte ſoudain:
La mort en mille éclats en ſort avec furie.

Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des Antres profonds on a ſu renfermer
Des foudres ſouterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le Soldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de ſouffre épandus dans les airs;
Des Bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Dans les airs emportés, engloutis ſous la Terre.
Ce ſont-là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'eſt par-là qu'à ſon Trône il brûle de courir.
Ses Guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes:
L'Enfer eſt ſous leurs pas, la Foudre eſt ſur leurs têtes:
Mais la Gloire à leurs yeux vole à côté du Roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent ſans effroi.

Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide.
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,

D'un œil ferme & ſtoïque il ne voit dans la Guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la Terre.
Il marche en Philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les Combats, plaint ſon Maître, & le ſuit.

Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendoit inacceſſible.
C'eſt-là que le danger ranime leurs efforts;
Ils comblent les foſſez de faſcines, de morts.
Sur ces morts entaſſés ils marchent, ils s'avancent,
D'un cours précipité ſur la brêche ils s'élancent:
Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte: il a déja de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes Lis les Enſeignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi:
Ils ſembloient reſpecter leur Vainqueur, & leur Roi.
Ils cédoient, mais Mayenne à l'inſtant les ranime:
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
Leurs Bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce Roi, dont ils n'oſoient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Diſcorde cruelle,

Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le Soldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la Guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la Terre,
Un farouche ſilence, enfant de la Fureur,
A ces bruïans éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la Victoire incertaine
Tient encor prés des Lis l'Etendart de Lorraine.
Les Aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, & cent fois terraſſés:
Pareils à l'Océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, & qui fuit ſes rivages.

Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre Rival,
N'avoient été ſi grands, qu'en cet aſſaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du ſang & du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même-tems,

Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchoit ſous nos Drapeaux pour la premiere fois;
Et ſembloit s'étonner de ſervir ſous nos Rois.
Ils viennent ſoutenir l'honneur de leur Patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs Aïeux.
Eſſex monte à la brêche où combattoit d'Aumale:
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale;
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
Leurs amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux,
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur aſſemble,
Avançoient, combattoient, frappoient, mouroient enſemble.

Ange, qui conduiſiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces Combats,
De quel Héros enfin prîtes vous la querelle?
Pour qui pancha des Cieux la balance éternelle?
Long-tems Bourbon, Mayenne, Eſſex, & ſon Rival,
Aſſié-

Aſſiégeans, Aſſiégés, font un carnage égal.
Le Parti le plus juſte eut enfin l'avantage.
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage.
Les Ligueurs fatigués ne lui réſiſtent plus:
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un Torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des Vallons les Nymphes conſternées;
Les Digues qu'on oppoſe à ſes flots orageux,
Soutiennent quelque-tems ſon choc impétueux;
Mais bien-tôt renverſant ſa barriére impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante;
Déracine en paſſant ces Chênes orgueilleux,
Qui bravoient les Hyvers, & qui touchoient les Cieux;
Détache les Rochers du penchant des Montagnes,
Et pourſuit les Troupeaux fuïant dans les Campagnes.
Tel Bourbon deſcendoit à pas précipités
Du haut des murs fumans, qu'il avoit emportés:
Tel d'un bras foudroïant fondant ſur les Rebelles,
Il moiſſonne en courant leurs Troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuïoient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, diſperſés par la peur.
Mayenne ordonne enfin, que l'on ouvre les Portes:

Il

Il rentre dans Paris ſuivi de ſes Cohortes.
Les Vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les Fauxbourgs ſanglans ſe répandent ſoudain.
Du Soldat effrené la valeur tourne en rage:
Il livre tout au fer, aux flâmes, au pillage.
Henri ne les voit point; ſon vol impétueux
Pourſuivoit l'Ennemi fuïant devant ſes yeux.
Sa victoire l'enflâme, & ſa valeur l'emporte,
Il franchit les Fauxbourgs, il s'avance à la Porte.
Compagnons apportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux.

Comme il parloit ainſi, du profond d'une nue
Un Fantôme éclatant ſe préſente à ſa vûe.
Son corps majeſtueux Maître des Elémens,
Deſcendoit vers Bourbon ſur les aîles des Vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etaloient ſur ſon front des beautés immortelles:
Ses yeux ſembloient remplis de tendreſſe & d'horreur.
Arrête, cria-t-il, trop malheureux Vainqueur:
Tu vas abandonner aux flâmes, au pillage,
De cent Rois tes Ayeux l'immortel héritage;
Ravager ton Païs, mes Temples, tes Tréſors,

Egorger

Égorger tes Sujets, & régner sur des Morts.
Arrête.... A ces accens plus forts que le Tonnerre,
Le Soldat s'épouvante; il embrasse la terre;
Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur,
Que le combat encor enflâmoit dans son cœur;
Semblable à l'Océan qui s'appaise, & qui gronde;
O fatal Habitant de l'invisible Monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur;
Je suis cet heureux Roi que la France révére,
Le Pere des Bourbons, ton Protecteur, ton Pere;
Ce Louïs qui jadis combattit comme toi;
Ce Louïs dont ton cœur a négligé la Foi;
Ce Louïs qui te plaint, qui t'admire, & qui t'aime.
Dieu sur ton Trône un jour te conduira lui-même.
Dans Paris, ô mon Fils, tu rentreras Vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit, & c'est Dieu qui m'envoie.
Le Héros à ces mots verse des pleurs de joie.
La Paix a dans son cœur étouffé son courroux:
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée.

Trois

Trois fois il tend les bras à cette Ombre ſacrée;
Trois fois ſon Pere échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un leger nuage écarté par les Vents.

Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un Peuple innombrable,
Etrangers & Français, Chefs, Citoïens, Soldats,
Font pleuvoir ſur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger,
Le Pere des Bourbons venoit le dégager.
Il contemploit Paris d'un œil triſte & tranquille,
Français, s'écria-t-il, & toi fatale Ville,
Citoïens malheureux, Peuple foible & ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi?
Alors, ainſi que l'Aſtre, auteur de la lumiére,
Après avoir rempli ſa brûlante carriére,
Au bord de l'Horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paroît fuir loin de nous;
Loin des murs de Paris le Héros ſe retire,
Le cœur plein du Saint Roi, plein du Dieu qui l'inſpire.

Il

Il marche vers Vincenne, où Louïs autrefois
Au pied d'un Chêne aſſis dicta ſes juſtes Loix.
Que vous êtes changé! Séjour jadis aimable!
Vincennes tu n'ès plus qu'un Donjon déteſtable,
Qu'une Priſon d'Etat, qu'un Lieu de deſeſpoir,
Où tombent ſi ſouvent du faîte du pouvoir
Ces Miniſtres, ces Grands, qui tonnent ſur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
Oppreſſeurs, opprimez, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur du Peuple, & tantôt leur amour.
Bien-tôt de l'Occident où ſe forment les ombres,
La Nuit vint ſur Paris porter ſes voiles ſombres;
Et cacher aux Mortels en ce ſanglant ſéjour,
Ces Morts & ces Combats qu'avoit vu l'œil du Jour.

LA HENRIADE.

CHANT SEPTIEME.

ARGUMENT.

SAINT LOUÏS *tranſporte Henri IV. en eſprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir dans le Palais des Deſtins, ſa Poſtérité, & les grands Hommes que la France doit produire.*

DIEU qui nous créa la Clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux Etres bienfaiſans,
De la Terre à jamais aimables Habitans.

J. de Troy fils invt. et pinx. F.M. Lafave Sculp.

Soutiens dans les travaux, tréſors dans l'indigence;
L'un eſt le doux Sommeil, & l'autre eſt l'Eſpérance.
L'un, quand l'homme accablé ſent de ſon foible corps
Les organes vaincus, ſans force & ſans reſſorts,
Vient par un calme heureux ſecourir la Nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflâme nos deſirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaiſirs.
Mais aux Mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidelle joie;
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui,
Elle eſt inébranlable, & pure comme lui.

Louïs près de Henri tous les deux les appelle.
Approchez vers mon Fils, venez, couple fidelle.
Le Sommeil l'entendit de ſes Antres ſecrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les Vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence;
Les Songes fortunés, Enfans de l'Eſpérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louïs en ce moment prenant ſon Diadême,

Sur le front du Vainqueur il le poſa lui-même.
Régne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon Fils:
Tout l'eſpoir de ma Race en toi ſeul eſt remis.
Mais le Trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire:
Des preſens de Louïs le moindre eſt ſon Empire.
C'eſt peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi;
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile;
Des humaines Vertus récompenſe fragile,
Un dangereux éclat qui paſſe & qui s'enfuit;
Que le trouble accompagne, & que la Mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenſer, bien moins que pour t'inſtruire:
Viens; obéï, ſui-moi par de nouveaux chemins;
Vole au ſein de Dieu même, & rempli tes deſtins.

L'un & l'autre à ces mots dans un Char de lumiére
Des Cieux en un moment traverſent la carriére.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un Pole à l'autre, & diviſer les airs:
Et telle s'éleva cette nue embraſée,

Qui

Qui dérobant aux yeux le Maître d'Elisée
Dans un céleste Char de flâme environné
L'emporta loin des bords de ce Globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces Orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances,
Luit cet Astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflâmé.
De lui partent sans fin des torrens de lumiére,
Il donne en se montrant la vie à la Matiére;
Et dispense les Jours, les Saisons & les Ans
A des Mondes divers autour de lui flottans.
Ces Astres asservis à la Loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, & s'évitent sans cesse;
Et servant l'un à l'autre & de règle & d'appui
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin dans cet espace,
Où la Matiére nage, & que Dieu seul embrasse,

Sont

58 *S'attirent dans leur course, & s'évitent sans cesse.*] Que l'on admette, ou non, l'attraction de Monsieur Newton; toujours demeure-t-il certain que les Globes célestes s'approchant & s'éloignant tour à-tour, paroissent s'attirer, & s'éviter.

Sont des Soleils ſans nombre, & des Mondes ſans fin;
Dans cet abîme immenſe il leur ouvre un chemin.
Par de-là tous ces Cieux le Dieu des Cieux réſide.

C'eſt-là que le Héros ſuit ſon céleſte Guide,
C'eſt-là que ſont formés tous ces Eſprits divers,
Qui rempliſſent les Corps, & peuplent l'Univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées;
De leur priſon groſſiére à jamais dégagées.

Un Juge incorruptible y raſſemble à ſes pieds
Ces immortels Eſprits que ſon ſouffle a créés.
C'eſt cet Eſtre infini qu'on ſert & qu'on ignore.
Sous des noms différens le Monde entier l'adore.
Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs;
Ces Portraits inſenſés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de ſa Sageſſe immenſe.

La Mort auprès de lui, Fille affreuſe du Tems,
De ce triſte Univers conduit les Habitans.
Elle amene à la fois les Bonzes, les Brachmanes,
Du grand Confucius les Diſciples profanes,
Des antiques Perſans les ſecrets Succeſſeurs,

De

De Zoroaſtre encor aveugles Sectateurs;
Les pâles Habitans de ces froides Contrées
Qu'aſſiégent de Glaçons les Mers Hyperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les Forêts,
De l'Erreur invincible innombrables Sujets.
Le Dervis étonné d'une vûe inquiéte,
A la droite de Dieu cherche en vain ſon Prophête.
Le Bonze avec des yeux ſombres & pénitens
Y vient vanter en vain ſes Vœux, & ſes tourmens.

Eclairez à l'inſtant, ces morts dans le ſilence
Attendent en tremblant l'éternelle Sentence.
Dieu qui voit à la fois, entend, & connoît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les abſout.
Henri n'approcha point vers le Trône inviſible,
D'où part à chaque inſtant ce Jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ſes Arrêts éternels,
Qu'oſent prévoir en vain tant d'orgueilleux Mortels.

„ Quelle

[1] 84 *De Zoroaſtre encor aveugles Sectateurs.*] En Perſe les Guébres ont une Religion à part qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroaſtre, & qui paroît moins folle que les autres Superſtitions humaines, puiſqu'ils rendent un culte ſecret au Soleil, comme à une Image du Créateur.

„ Quelle eſt, diſoit Henri, s'interrogeant lui-mê-
„ me,
„ Quelle eſt de Dieu ſur eux la Juſtice ſuprême?
„ Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
„ Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux?
„ Pourroit-il les juger tel qu'un injuſte Maître,
„ Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avoient pu con-
„ noître?
„ Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut ſauver
„ tous.
„ Par-tout il nous inſtruit, par-tout il parle à nous.
„ Il grave en tous les cœurs la Loi de la Nature,
„ Seule à jamais la même, & ſeule toujours pure.
„ Sur cette Loi, ſans doute, il juge les Païens,
„ Et ſi leur cœur fut juſte, ils ont été Chrétiens.

Tandis que du Héros la Raiſon confondue
Portoit ſur ce Miſtère une indiſcrette vûe,
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit.
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit;
Ses accens reſſembloient à ceux de ce Tonnerre,
Quand du Mont Sinaï Dieu parloit à la Terre.
Le Chœur des Immortels ſe tut pour l'écouter;
Et chaque Aſtre en ſon cours alla le répéter,

A ta foible Raiſon garde-toi de te rendre.
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
Inviſible à tes yeux, qu'il régne dans ton cœur,
Il confond l'injuſtice, il pardonne à l'erreur:
Mais il punit auſſi toute erreur volontaire;
Mortel, ouvre les yeux quand ſon Soleil t'éclaire.

Henri dans ce moment d'un vol précipité
Eſt par un Tourbillon dans l'Eſpace emporté,
Vers un ſéjour informe, aride, affreux, ſauvage,
De l'antique Chaos abominable Image.
Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaiſans.
Sur cette Terre horrible & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la Vie.
La Mort, l'affreuſe Mort, & la Confuſion,
Y ſemblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
Quels torrens de fumée, & quels feux effroïables!
Quels Monſtres, dit Bourbon, volent dans ces Climats?
Quels Gouffres enflâmés s'entrouvrent ſous mes pas?

O mon Fils, vous voïez les portes de l'Abîme,
Creuſé par la Juſtice, habité par le Crime.
Suivez-moi, les chemins en ſont toujours ouverts.
Ils marchent auſſi-tôt aux portes des Enfers.

Là gît la ſombre Envie, à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche.
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelans,
Triſte Amante des Morts, elle hait les Vivans.
Elle apperçoit Henri, ſe détourne, & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'Orgueil qui ſe plaît, & s'admire.
La Foibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui céde au Crime, & détruit les Vertus.
L'Ambition ſanglante, inquiéte, égarée,
De Trônes, de Tombeaux, d'Eſclaves entourée;
La tendre Hypocriſie aux yeux pleins de douceur,
(Le Ciel eſt dans ſes yeux, l'Enfer eſt dans ſon cœur.)
Le faux Zèle étalant ſes barbares Maximes,

Et

145 *Ils marchent auſſi-tôt aux portes des Enfers.*] Les Théologiens n'ont pas décidé comme un Article de Foi que l'Enfer fût au centre de la Terre, ainſi qu'il étoit dans la Théologie Païenne; quelques-uns l'ont placé dans le Soleil; on l'a mis ici dans un Globe deſtiné uniquement à cet uſage.

Et l'Intérêt enfin Pere de tous les Crimes,

Des Mortels corrompus ces Tyrans effrenés,
A l'aſpect de Henri paroiſſent conſternés.
Ils ne l'ont jamais vu; jamais leur Troupe impie
N'approcha de ſon ame à la vertu nourrie.
Quel Mortel, diſoient-ils, par ce Juſte conduit,
Vient nous perſécuter dans l'éternelle nuit?

Le Héros au milieu de ces Eſprits immondes
S'avançoit à pas lents ſous ces voutes profondes.
Louïs guidoit ſes pas: Ciel! qu'eſt-ce que je voi?
L'Aſſaſſin de Valois! Ce monſtre devant moi;
Mon Pere! il tient encor ce couteau parricide,
Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide.
Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels
Oſent de ſon Portrait ſouiller les ſaints Autels,
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue;

Ici

173 *Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue.*] Le Parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la Chaire où l'on auroit du prononcer l'Oraiſon funèbre de Henri III. On mit ſon Portrait à Paris ſur les Autels avec l'Euchariſtie. Le Cardinal de Retz rapporte que le jour des Barricades, ſous la Minorité de Louïs XIV, il vit un Bourgeois portant

Ici dans les tourmens l'Enfer les desavoue.

Mon Fils, reprit Louïs, de plus sevères Loix
Poursuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie :
Plus ils étoient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La Mort leur a ravi leurs Grandeurs passagéres,
Ce Faste, ces Plaisirs, ces Flateurs mercenaires,
De qui la complaisance avec dextérité,
A leurs yeux éblouïs cachoit la Vérité.
La Vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voïez, comme à sa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du Peuple, aux yeux de Dieu Tyrans.
Fleaux du Monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portoient, à leur tour les écrase ;
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans,

Sur

tant un Hausse-Col sur lequel étoit gravé ce Moine, avec ces mots : SAINT JACQUES CLÉMENT.

Sur un Trône avili Fantômes impuiſſans.
Henri voit près des Rois leurs inſolens Miniſtres:
Il remarque ſur-tout ces Conſeillers ſiniſtres,
Qui des Mœurs & des Loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes encheres,
L'ineſtimable prix des vertus de nos Peres.

Il eſt, il eſt auſſi dans ce Lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs.
Des foules de Mortels noïés dans la molleſſe,
Qu'entraîna le plaiſir, qu'endormit la pareſſe.
Le généreux Henri ne put cacher ſes pleurs.
Ah! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs,
La Race des Humains ſoit en foule engloutie,
Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie,
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux s'ils expiroient dans le ſein de leur Mere:
Ou ſi ce Dieu du moins, ce grand Dieu ſi ſévere,
A l'Homme, hélas trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui deſobéïr!

Ne crois point, dit Louïs, que ces triſtes Victimes
Souf-

Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes;
Ni que ce juſte Dieu, Créateur des Humains,
Se plaiſe à déchirer l'Ouvrage de ſes mains.
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes:
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la Terre on le peint l'exemple des Tyrans:
Mais ici c'eſt un Pere; il punit ſes Enfans.
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe;
Il ne ſait point punir des momens de foibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Il dit, & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les Lieux fortunés qu'habite l'Innocence.
Ce n'eſt plus des Enfers l'affreuſe obſcurité;
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux Lieux, & ſoudain à leur vûe,
Sent couler dans ſon ame une joie inconnue;
Les Soins, les Paſſions n'y troublent point les cœurs,
La Volupté tranquille y répand ſes douceurs.
Amour, en ces Climats tout reſſent ton Empire:
Ce n'eſt point cet Amour que la molleſſe inſpire;
C'eſt ce Flambeau Divin, ce feu ſaint & ſacré,

Ce

Ce pur Enfant des Cieux ſur la Terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent,
Ils deſirent ſans ceſſe ; & ſans ceſſe ils jouïſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Là régnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges,
Là ſont les vrais Héros, là vivent les vrais Sages,
Là ſur un Trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veiſſent du haut des Cieux ſur l'Empire des Lis.
Les plus grands Ennemis, les plus fiers Adverſaires,
Réunis dans ces Lieux, n'y ſont plus que des Freres.
Le ſage Louïs douze, au milieu de ces Rois,
S'éleve comme un Cédre, & leur donne des Loix.
Ce Roi qu'à nos Aïeux donna le Ciel propice,
Sur ſon Trône avec lui fit aſſeoir la Juſtice ;
Il pardonna ſouvent, il régna ſur les cœurs,
Et des yeux de ſon Peuple il eſſuïa les pleurs.
D'Amboiſe eſt à ſes pieds ; ce Miniſtre fidelle,
Qui

247 *Le ſage Louïs douze, au milieu de ces Rois,*] Louïs XII. eſt le ſeul Roi qui ait eu le ſurnom de Pere du Peuple.

253 *D'Amboiſe eſt à ſes pieds ; ce Miniſtre fidelle.*] Sur ces entrefaites mourut Georges d'Amboise, qui fut juſte-

Qui ſeul aima la France, & fut ſeul aimé d'elle;
Tendre ami de ſon Maître, & qui dans ce haut Rang,
Ne ſouilla point ſes mains de rapine & de ſang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le Peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire:
De ſes aimables Loix chacun goûtoit les fruits;
Revenez heureux tems ſous un autre Louïs.

Plus loin ſont ces Guerriers prodigues de leur vie;
Qu'enflâma leur devoir, & non pas leur furie,
La Trimouille, Cliſſon, Montmorency, de Foix;
Gueſclin, le Deſtructeur & le Vengeur des Rois;

tement aimé de la France & de ſon Maître, parce qu'il les aimoit tous deux également. (MEZERAY, grande Hiſtoire.)

263 *La Trimoüille, Cliſſon, Montmerency, de Foix.*] Parmi pluſieurs grands Hommes de ce nom, on a eu ici en vûe GUY DE LA TRIMOÜILLE, ſurnommé le VAILLANT, qui portoit l'Oriflâme, & qui refuſa l'Epée de Connétable ſous Charles VI.

Ibid. *Cliſſon,*] CLISSON, (le Connétable de) ſous Charles VI.

Ibid. *Montmorency,*] MONTMORENCY, il faudroit un Volume pour ſpécifier les ſervices rendus à l'Etat par cette Maiſon.

Ibid. *de Foix.*] GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, Neveu de Louïs XII. fut tué de quatorze coups à la célèbre Bataille de Ravenne, qu'il avoit gagnée.

264 *Gueſclin, le Deſtructeur & le Vengeur des Rois.*] GUESCLIN,

Le vertueux Bayard, & vous brave Amazone,
La honte des Anglais, & le soutien du Trône.

Ces Héros, dit Louïs, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi de la Terre ont ébloui les yeux.
La Vertu, comme à toi, mon Fils, leur étoit chere.
Mais Enfans de l'Eglise ils ont chéri leur Mere:
Leur cœur simple & docile aimoit la Vérité:
Leur culte étoit le mien; pourquoi l'as-tu quitté?

Comme il disoit ces mots d'une voix gémissante,

Le

CLIN, (le Connétable du). Il sauva la France sous Charles V. conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le Trône de Pierre-le-Cruel, & fut Connétable de France & de Castille.

265 *Le vertueux Bayard.*] BAYARD, (Pierre du Terrail, surnommé le Chevalier sans peur & sans reproche.) Il arma *François Premier*, Chevalier, à la Bataille de Marignan; il fut tué en 1523. à la Retraite de Rebec en Italie.

Ibid. *Et vous brave Amazone.*] JEANNE D'ARC, (connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans) Servante d'Hôtellerie, née au Village de Dontremy sur Meuse, qui se trouvant une force de corps, & une hardiesse au-dessus de son Sexe, fut emploïée par le Comte de Dunois pour rétablir les Affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiègne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme Sorciére par un Tribunal Ecclésiastique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auroient du honorer son courage.

Le Palais des Deſtins devant lui ſe préſente:
Il fait marcher ſon Fils vers ces ſacrés remparts;
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.

Le Tems, d'une aîle prompte, & d'un vol inſenſible,
Fuit, & revient ſans ceſſe à ce Palais terrible:
Et de-là ſur la Terre il verſe à pleines mains
Et les biens & les maux, deſtinés aux Humains.
Sur un Autel de fer un Livre inexplicable
Contient de l'avenir l'Hiſtoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos deſirs,
Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaiſirs.
On voit la Liberté, cette eſclave ſi fiére,
Par d'inviſibles nœuds en ces lieux priſonniére.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir ſans la tyranniſer;
A ſes ſuprêmes Loix d'autant mieux attachée
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée;
Qu'en obéïſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux Deſtins penſe donner des Loix.

Mon cher Fils, dit Louïs, c'eſt de-là que la Grace
Fait ſentir aux Humains ſa faveur efficace:

C'eſt

C'eſt de ces Lieux ſacrés, qu'un jour ſon trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraſer ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connoître
Ces momens précieux dont Dieu ſeul eſt le Maître.
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ſes Enfans!
Que tu dois éprouver de foibleſſes honteuſes!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vaſtes Lieux quelle foule s'empreſſe?
Elle entre à tout moment & s'écoule ſans ceſſe.
Vous voïez, dit Louïs, dans ce ſacré Séjour,
Les Portraits des Humains qui doivent naître un jour.
Des Siècles à venir ces vivantes Images,
Raſſemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des Humains comptés avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais ſont préſens.
Le Deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,

Les divers changemens attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort.

Approchons-nous; le Ciel te permet de connoître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroît c'eſt ton auguſte Fils,
Il ſoutiendra long-tems la gloire de nos Lis,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibére,
Mais il n'égalera ni ſon Fils ni ſon Pere.

Henri dans ce moment voit ſur des Fleurs-de-Lis,
Deux Mortels orgueilleux auprès du Trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un Peuple à la chaîne,
Tous deux ſont revêtus de la Pourpre Romaine,
Tous deux ſont entourés de Gardes, de Soldats;
Il les prend pour des Rois.... Vous ne vous trompez pas,
Ils le ſont, dit Louïs, ſans en avoir le titre;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'Arbitre,
Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfans de la Fortune & de la Politique,
Marcheront à grands pas au Pouvoir deſpotique;

Ri-

Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi,
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami;
L'un fuïant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage,
Des Princes de mon Sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du Peuple, & tous deux admirés;
Enfin par leurs efforts, ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.
O toi, moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins,
Toi dans le ſecond rang le premier des Humains,
Colbert, c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe Abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France:
Bienfaicteur de ce Peuple, ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu ſauras t'en venger;
Semblable à ce Héros confident de Dieu mêmes,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leurs blaſphêmes.

Ciel! quel pompeux amas d'Eſclaves à genoux,
Eſt

337 *L'un fuïant avec art, & cédant à l'orage.*] Le Cardinal Mazarin fut obligé de ſortir du Roïaume en 1651. malgré la Reine Régente qu'il gouvernoit; mais le Cardinal de Richelieu ſe maintint toujours malgré ſes ennemis, & même malgré le Roi qui étoit dégoûté de lui.

Eſt aux pieds de ce Roi * qui les fait trembler tous?
Quels honneurs! quels reſpects! jamais Roi dans la France,
N'accoutuma ſon Peuple à tant d'obéïſſance!
Je le vois comme vous par la gloire animé;
Mieux obéï, plus craint, peut-être moins aimé;
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes;
De vingt Peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort.
Siècle heureux de Louïs, Siècle que la Nature
De ſes plus beaux preſens doit combler ſans meſure,
C'eſt toi qui dans la France amenes les beaux Arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards;
Les Muſes à jamais y fixent leur Empire,
La Toile eſt animée, & le Marbre reſpire.
Quels Sages raſſemblés dans ces auguſtes Lieux,
Meſurent l'Univers, & liſent dans les Cieux?
Et dans la nuit obſcure apportant la lumiére,
Son-

* Louïs XIV.

367 *Quels Sages raſſemblés dans ces auguſtes Lieux?*] L'ACADE'MIE DES SCIENCES, dont les Mémoires ſont eſtimés dans toute l'Europe.

Sondent les profondeurs de la Nature entiére?
L'Erreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,
Et vers la Vérité le Doute les conduit.
Et toi Fille du Ciel, toi puiſſante Harmonie,
Art charmant qui polis la Gréce & l'Italie,
J'entends de tous côtez ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.
Français vous ſavez vaincre, & chanter vos Conquêtes:
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un Peuple de Héros va naître en ces Climats;
Je vois tous les Bourbons voler dans les Combats.
A travers mille feux je vois Condé paroître,
Tour à tour la terreur & l'appui de ſon Maître;
Turenne de Condé le généreux Rival,

Moins

381 *A travers mille feux je vois Condé paroître.*] Louis de Bourbon, appellé communément le Grand Condé, & Henri, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur tems: tous deux ont gagné de grandes Victoires, & ont acquis de la gloire même dans leurs Défaites. Le génie du Prince de Condé ſembloit, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de Bataille, & celui de M. de Turenne pour toute une Campagne: Au moins eſt-il certain que M. de Turenne remporta des avantages ſur le Grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la Bataille des Dunes; cependant on n'oſe point décider quel étoit le plus grand Homme.

Moins brillant, mais plus ſage, & du moins ſon égal.

Catinat réunit, par un rare aſſemblage,
Les talens du Guerrier & les vertus du Sage;
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'eſt Vauban, c'eſt l'Ami des Vertus & des Arts;
Malheureux à la Cour, invincible à la Guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angleterre.

Re-

385 *Catinat réunit, par un rare aſſemblage.*] Le Maréchal de CATINAT, né en 1637. Il gagna les Batailles de Staffarde & de la Marſaille, & obéït enſuite ſans murmurer au Maréchal de Villeroi, qui lui envoïoit des Ordres ſans le conſulter. Il quitta le Commandement ſans peine, ne ſe plaignit jamais de perſonne, ne demanda rien au Roi, & mourut en Philoſophe dans une petite Maiſon de Campagne à Saint Gratien, n'aïant ni augmenté ni diminué ſon Bien, & n'aïant jamais démenti un moment ſon caractère de modération.

388 *C'eſt Vauban, c'eſt l'Ami des Vertus & des Arts.*] Le Maréchal de VAUBAN, né en 1633. le plus grand Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier ſelon ſa nouvelle maniere, trois cens Places anciennes, & en a bâti trente-trois. Il a conduit cinquante-trois Siéges, & s'eſt trouvé à cent-quarante Actions. Il a laiſſé douze Volumes manuſcrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il étoit de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que perſonne, en faiſant ſervir les Mathématiques à l'avantage de ſa Patrie.

390 *Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angleterre.*] FRAN-

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Diſputant le Tonnerre à l'Aigle des Céſars,

Ar-

FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la Bataille de Caſſel, ſous les Ordres de MONSIEUR, Frere de Louis XIV. & remporta en Chef les fameuſes Victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde, conquit des Provinces au Roi, fut mis à la Baſtille, & reçut mille dégoûts des Miniſtres.

391 *Regardez dans Denain l'audacieux Villars.*] On s'étoit propoſé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant; on ne s'eſt écarté de cette règle qu'en faveur du Maréchal Duc de VILLARS, qui a ſauvé la France.

Il a gagné la Bataille de Fredelingue, & celle du premier Hocſtet. Il eſt à remarquer qu'il occupa dans cette Bataille le même terrain où ſe poſta depuis le Duc de Malboroug, lorſqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande Victoire du ſecond Hocſtet ſi fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars ayant repris le Commandement des Armées, donna la fameuſe Bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt-mille hommes aux Ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut bleſſé.

Enfin, en 1712. lorſque les Ennemis menaçoient de venir à Paris, & qu'on déliberoit ſi le Roi Louis XIV. quitteroit Verſailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugène à *Denain*, s'empara du Dépôt de l'Armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le Siège de *Landrecy*, prit *Douay*, *Queſnoy*, *Bouchain*, &c. à diſcrétion, & fit enſuite la Paix à Radſtad, au nom du Roi, avec le même Prince Eugène, Plénipotentiaire de l'Empereur.

Arbitre de la Paix que la Victoire amene,
Digne Appui de ſon Roi, digne Rival d'Eugene.
Quel eſt ce jeune Prince *, en qui la Majeſté,
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le Trône.
Ciel ! quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne !
La Mort autour de lui vole ſans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du Trône, étant prêt d'y monter.
O mon Fils ! des Français vous voïez le plus juſte.
Les Cieux le formeront de votre Sang auguſte.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux Humains
Cette fleur paſſagére, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuſe ?
La France ſous ſon Régne eût été trop heureuſe ;
Il eût entretenu l'Abondance & la Paix ;
Mon Fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits,
Il eût aimé ſon Peuple. O jours remplis d'allarmes !
O combien les Français vont répandre de larmes !
Quand ſous la même Tombe ils verront réunis
Et l'Epoux & la Femme, & la Mere & le Fils.

Un

* Feu Monſieur le Duc de Bourgogne.

Un foible Rejetton * ſort entre les ruïnes,
De cet Arbre fécond coupé dans ſes racines.
Les Enfans de Louïs deſcendus au Tombeau,
Ont laiſſé dans la France un Monarque au Berceau;
De l'Etat ébranlé douce & frêle eſpérance.
O toi prudent Fleury, veille ſur ſon Enfance,
Conduis ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon Sang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il eſt, inſtruis-le à ſe connoître.
Qu'il ſache qu'il eſt Homme, en voïant qu'il eſt Maître.
Qu'aimé de ſes Sujets, ils ſoient chers à ſes yeux:
Apprends-lui qu'il n'eſt Roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
France, reprends ſous lui ta Majeſté premiére,
Perce la triſte nuit qui couvroit ta lumiére;
Que les Arts, qui déja vouloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande en ſes Grottes profondes,
Où ſont tes Pavillons qui flottoient ſur ſes Ondes?
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes Ports,
Le Commerce t'appelle, & t'ouvre ſes tréſors.
Main-

* Ce Poëme fut compoſé dans l'Enfance de Louïs XV.

Maintiens l'ordre & la Paix, ſans chercher la Victoire.
Sois l'Arbitre des Rois: c'eſt aſſez pour ta gloire;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec ſplendeur
Un Héros que de loin pourſuit la Calomnie;
Plus facile que foible, ardent, plein de génie;
Mais ami des plaiſirs, ami des nouveautés,
Gouvernant l'Univers du ſein des voluptés,
Par des reſſorts nouveaux ſa Politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée, & tranquille.
Les Arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les Emplois, il a tous les talens
D'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoïen, d'un Maître,
Et pas Roi, mon Fils, mais il enſeigne à l'être.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'Etendart de la France apparut dans les airs,
Devant lui, d'Eſpagnols une Troupe guerriére
De l'Aigle des Germains briſoit la tête altiére.
O mon pere! Quel eſt ce Spectacle nouveau?
Tout change, dit Louïs, & tout a ſon Tombeau:
Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée,
Du puiſſant Charles-Quint la Race eſt retranchée.

L'Eſpa-

L'Eſpagne à nos genoux vient demander des Rois;
C'eſt un de nos Neveux qui leur donne des Loix.
Philippe... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.
Modérez, dit Louïs, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du ſein de Paris, Madrid reçoit un Maître!
Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut-être.
O Rois nés de mon Sang! ô Philippe, ô mes Fils!
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis!
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux Politiques,
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques?

Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus,
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus:
Du Temple des Deſtins les portes ſe fermérent,
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipſérent.

L'Aurore cependant au viſage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient le Palais du Soleil:
La Nuit en d'autres lieux portoit ſes voiles ſombres,
Les

465 *Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux Politiques.*] Dans le tems que cela fut écrit, la Branche de France & la Branche d'Eſpagne ſembloient deſunies.

Les Songes voltigeans fuïoient avec les ombres.
Le Prince en s'éveillant ſent au fond de ſon cœur,
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inſpiroient le reſpect & la crainte,
Dieu rempliſſoit ſon front de ſa Majeſté ſainte.
Ainſi quand le Vengeur des Peuples d'Iſraël,
Eut ſur le Mont Sina conſulté l'Eternel ;
Les Hébreux à ſes pieds couchés dans la pouſſiére,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumiére.

LA HENRIADE.

CHANT HUITIEME.

ARGUMENT.

Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Eſpagne au ſecours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne eſt défait, & d'Egmont tué. Valeur & Clémence de Henri le Grand.

DES Etats dans Paris la confuſe Aſſemblée,
Avoit perdu l'orgueil dont elle étoit enflée.
Au ſeul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un Roi.

Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine :
Et n'oſant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avoient confirmé par leurs Decrets honteux,
Le Pouvoir & le Rang qu'il ne tenoit pas d'eux.

Ce Lieutenant ſans Chef, ce Roi ſans Diadême,
Toujours dans ſon Parti garde un Pouvoir ſuprême.
Un Peuple obéïſſant, dont il ſe dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel eſpoir, au Conſeil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, Vengeurs de ſa querelle;
Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et

9 *Ce Lieutenant ſans Chef, ce Roi ſans Diadême.*] Il ſe fit déclarer par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat & Royaume de France.

15 *Les Lorrains*,] LES LORRAINS, Le Chevalier d'Aumale dont il eſt ſi ſouvent parlé, & ſon Frere le Duc, étoient de la Maiſon de Lorraine.

Ibid. *Les Nemours*,] CHARLES-EMANUEL, DUC DE NEMOURS, Frere uterin du Duc de Mayenne.

Ibid. *La Châtre*,] LA CHATRE, étoit un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appelloit des Bâtards, qui ſe feroient un jour légitimer aux dépens de leur Pere. En effet la Châtre fit ſa paix depuis, & Henri lui confirma la Dignité de Maréchal de France.

Et l'inconſtant Joyeuſe, & Saint Paul, & Briſſac:
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le deſeſpoir, l'orgueil, ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns en tremblant ſembloient porter leurs pas,
Affoiblis par leur ſang verſé dans les combats:
Mais ces mêmes combats, leur ſang, & leurs bleſſures,
Les excitoient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger.
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux Champs de Theſſalie,
Des Enfans de la Terre on peint la Troupe impie,
Entaſſant des Rochers, & menaçant les Cieux,
Yvres du fol eſpoir de détrôner les Dieux.

La

16 *Et l'inconſtant Joyeuſe,*] JOYEUSE eſt le même dont il eſt parlé dans la Rem. ſur le 20. Vers du quatrième Chant.

Ibid. *Et Saint-Paul,*] SAINT PAUL, Soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guiſe, Fils du Balafré.

Ibid. *Et Briſſac.*] BRISSAC s'étoit jetté dans le Parti de la Ligue par indignation contre Henri III. qui avoit dit qu'il n'étoit bon ni ſur Terre ni ſur Mer. Il négocia depuis ſecrétement avec Henri IV. & lui ouvrit les Portes de Paris moïennant le Bâton de Maréchal de France.

La Diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue
Sur un Char lumineux ſe préſente à leur vûe:
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir;
C'eſt maintenant Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier ſe leve à ces paroles,
Il court, il voit de loin les Lances Eſpagnoles:
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi long-tems; & différé toujours.
Amis, enfin l'Eſpagne a ſecouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les Portes s'avance.
Le ſecours paroiſſoit vers ces Lieux révérés,
Qu'aux Tombes de nos Rois la mort a conſacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défioient dans les Champs les raïons du Soleil.
Tout le Peuple au-devant court en foule avec joie:
Ils beniſſent le Chef que Madrid leur envoie.
C'étoit le jeune Egmont, ce Guerrier obſtiné,

Ce

47 *C'étoit le jeune Egmont, ce Guerrier obſtiné.*] Le Comte D'Egmont, Fils de l'Amoral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.

Le

Ce Fils ambitieux d'un Pere infortuné ;
Dans les murs du Bruxelle il a reçu la vie,
Son Pere qu'aveugla l'amour de la Patrie ;
Mourut sur l'échafaut, pour soutenir les droits
Des malheureux Flamans opprimés par leurs Rois.
Le Fils Courtisan lâche, & Guerrier téméraire ;
Baisa long-tems la main qui fit périr son Pere,
Servit par politique aux maux de son Païs,
Persécuta Bruxelle, & secourut Paris :
Philippe l'envoïoit sur les bords de la Seine ;
Comme un Dieu Tutelaire au secours de Mayenne ;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi,
Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnoit leur trace.
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voïois cette audace !
Et que tes vœux hâtoient le moment d'un Combat,

Où

Le Fils étant resté dans le Parti de Philippe II. Roi d'Espagne, fut envoïé au secours du Duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cens Lances. A son entrée dans Paris il reçut les complimens de la Ville : celui qui le haranguoit aïant mêlé dans son Discours les louanges de l'Amoral d'Egmont son Pere : (Ne parlez pas de lui, dit le Comte, il méritoit la mort, c'étoit un Rebelle.) Paroles d'autant plus condamnables, que c'étoit à des Rebelles qu'il parloit, & dont il venoit défendre la cause.

Où sembloient attachés les destins de l'Etat!

Près des bords de l'Iton, & des rives de l'Eure,
Est un Champ fortuné, l'amour de la Nature:
La Guerre avoit long-tems respecté les trésors
Dont Flore & les Zéphirs embellissent ces bords.
Les Bergers de ces lieux couloient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des discordes civiles:
Protégés par le Ciel, & par leur pauvreté,
Ils sembloient des Soldats braver l'avidité;
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des allarmes,
N'entendoient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux Camps ennemis arrivent en ces lieux;
La désolation par-tout marche avant eux;
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmérent,
Les Bergers pleins d'effroi dans les Bois se cachérent,
Et leurs tristes Moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs Enfans, gémissans dans leurs bras.

Ha-

65 *Près des bords de l'Iton, & des rives de l'Eure.*] Ce fut dans une Plaine entre l'Iton & l'Eure que se donna la Bataille d'Ivry, le 14. Mars 1590.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes:
S'il cherche les Combats, c'eſt pour donner la Paix:
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits:
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un Courſier fougueux, plus leger que les Vents;
Qui fier de ſon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & reſpire la guerre.

On voïoit près de lui briller tous ces Guerriers,
Compagnons de ſa gloire & ceints de ſes lauriers,
D'Aumont, qui ſous cinq Rois avoit porté les armes;
Biron, dont le ſeul nom répandoit les allarmes;

Et

93 *D'Aumont, qui ſous cinq Rois avoit porté les armes.*] JEAN D'AUMONT, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la Bataille d'Ivry, étoit Fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la Chambre, & de Françoiſe de Sully, Héritiére de l'ancienne Maiſon de Sully. Il ſervit ſous les Rois Henri II. François II. Charles IX. Henri III. & Henri IV.

94 *Biron, dont le ſeul nom répandoit les allarmes.*] HENRI

Et ſon Fils jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis... mais alors il étoit vertueux.
Sully, Nangis, Grillon, ces Ennemis du crime,
Que

RI DE GONTAUD DE BIRON, Maréchal de France, Grand-Maître de l'Artillerie, étoit un grand Homme de Guerre : il commandoit à Ivry le Corps de réſerve, & contribua au gain de la Bataille en ſe préſentant à propos à l'Ennemi. Il dit à Henri le Grand après la Victoire : (Sire, vous avez fait ce que devoit faire Biron, & Biron ce que devoit faire le Roi.) Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592. au Siège de Pernay.

95 *Et ſon Fils jeune encore, ardent, impétueux.*] CHARLES GONTAUD DE BIRON, Maréchal, & Duc & Pair, Fils du précédent, conſpira depuis contre Henri IV, & fut décapité dans la Cour de la Baſtille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui ſervirent à l'échaffaut.

97 *Sully,*] BONY, depuis Duc de SULLY, Sur-Intendant des Finances, Grand-Maître de l'Artillerie, fait Maréchal de France après la mort de Henri IV. reçut ſept bleſſures à la Bataille d'Ivry.

Ibid. *Nangis, Grillon, ces Ennemis du crime.*] NANGIS, Homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu : il avoit conſeillé à Henri III. de ne point faire aſſaſſiner le Duc de Guiſe, mais d'avoir le courage de le juger ſelon les Loix. Grillon étoit ſurnommé le BRAVE : il offrit à Henri III. de ſe battre contre ce même Duc de Guiſe. C'eſt à ce Grillon que Henri le Grand écrivit, (Pends-toi, brave Grillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois pas... Adieu, brave Grillon, je vous aime à tort & à travers.)

Que la Ligue déteſte, & que la Ligue eſtime.
Turenne qui, depuis, de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la Puiſſance & le Nom:
Puiſſance malheureuſe & trop mal conſervée,
Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élevée.
Eſſex avec éclat paroît au milieu d'eux,
Tel que dans nos Jardins un Palmier ſourcilleux,
A nos Ormes touffus mêlant ſa tête altiére,
Etale les beautés de ſa tige étrangére.
Son caſque étinceloit des feux les plus brillans,
Qu'étaloient à l'envi l'Or & les Diamans,
Dons chers & précieux, dont ſa fiére Maîtreſſe
Honora ſon courage, ou plûtôt ſa tendreſſe.

Am-

99 *Turenne qui, depuis, de la jeune Bouillon.*] HENRI DE-LA-TOUR D'ORLIEGUES, Vicomte de TURENNE Maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, Princeſſe de Sedan, en 1591. La nuit de ſes Nôces le Maréchal alla prendre Stenay d'aſſaut.

Cette Souveraineté acquiſe par Henri de Turenne, fut perdue par Fréderic Maurice, Duc de Bouillon, ſon Fils, qui aïant trempé dans la Conſpiration de Cinqmars contre Louïs XIII. ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conſerver ſa vie. Il eut en échange de ſa Souveraineté, de très-grandes Terres plus conſidérables en revenu, mais qui donnoient plus de richeſſes, & moins de puiſſance.

Ambitieux Eſſez, vous étiez à la fois,
L'Amant de votre Reine, & le Soutien des Rois.
Plus loin ſont la Trimouille, & Clermont, & Feuquiéres,
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguiéres;
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal,
Tous ces Héros en foule attendoient le ſignal,
Et rangés près du Roi liſoient ſur ſon viſage,
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu:
Soit que de ſon Parti connoiſſant l'injuſtice,
Il ne crut point le Ciel à ſes armes propice;

Soit

113 *Plus loin ſont la Trimouille,*] CLAUDE, Duc de la TRIMOUILLE, étoit à la Bataille d'Ivry. Il avoit un grand courage & une ambition demeſurée, de grandes richeſſes, & étoit le Seigneur le plus conſidérable parmi les Calviniſtes. Il mourut à trente-huit ans.

Ibid. *Et Clermont & Feuquiéres.*] BALTHAZARD-CLERMONT-D'ENTRAGUES, Oncle de la fameuſe Marquiſe de Verneuil, fut tué à la Bataille d'Ivry; Feuquiéres & de Neſle, Capitaines de cinquante Hommes d'armes, y furent tués auſſi.

114 *Et l'heureux Leſdiguiéres.*] Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux: il commença par être ſimple Soldat, & finit par être Connétable ſous Louis XIII.

Soit que l'Ame, en effet, ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens.
Ce Héros cependant, Maître de ſa foibleſſe,
Déguiſoit ſes chagrins ſous ſa fauſſe allegreſſe.
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux Soldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance,
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſoit la lenteur.
Tel qu'échappé du ſein d'un riant Pâturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les Champs de la Thrace un Courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vole & bondit ſur l'herbe,
Tel paroiſſoit Egmont: une noble fureur
Eclate dans ſes yeux, & brûle dans ſon cœur.
Il s'entretient déja de ſa prochaine gloire,
Il croit que ſon deſtin commande à la Victoire:
Hélas, il ne ſait point que ſon fatal orgueil
Dans les Plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adreſſant aux ſiens, qu'enflâmoit ſa préſence,
„ Vous êtes nés Français, & je ſuis votre Roi,
„ Voilà nos Ennemis, marchez & ſuivez-moi;
„ Ne perdez point de vûe, au fort de la tempête,
„ Ce pannache éclatant qui flotte ſur ma tête;
„ Vous le verrez toujours au chemin de l'Honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçoit en Vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ſes Troupes enflâmées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des Armées.

Sur les pas des deux Chefs alors en même-tems,
On voit des deux Partis voler les Combattans.
Ainſi lorſque des Monts ſéparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide;
Soudain les flots émus de deux profondes Mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs,
La Terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,

Et

147 *Vous êtes nés Français, & je ſuis votre Roi.*] On a tâché de rendre en Vers les propres paroles que dit Henri IV. à la Journée d'Ivry : (Ralliez-vous à mon pannache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'Honneur & de la Gloire.)

Et l'Afriquain tremblant craint la chûte du Monde.

Au Mouſquet réuni le ſanglant Coutelas,
Déja de tous côtés porte un double trépas.
Cette Arme que jadis, pour dépeupler la Terre,
Dans Bayonne inventa le Démon de la Guerre,
Raſſemble en même-tems, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flâme, & le fer.

On ſe mêle, on combat, l'adreſſe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
Le deſeſpoir, la mort, l'ardente ſoif du ſang,
Par-tout, ſans s'arrêter, paſſent de rang en rang.
L'un pourſuit un Parent dans le Parti contraire;
Là le Frere en fuïant meurt de la main d'un Frere;
La Nature en frémit, & ce Rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur ſang malheureux.

Dans d'épaiſſes Forêts de Lances hériſſées,
De Bataillons ſanglans, de Troupes renverſées,
Henri pouſſe, s'avance, & ſe fait un chemin.
Le

165 *Cette Arme que jadis, pour dépeupler la Terre.*] La Bayonnette au bout du Fuſil ne fut en uſage que long-tems après. Le nom de *Bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premiéres Bayonnettes.

Le grand Mornay le ſuit, toujours calme & ſerain.
Il veille autour de lui tel qu'un puiſſant Génie,
Tel qu'on feignoit jadis aux Champs de la Phrygie,
De la Terre & des Cieux les Moteurs éternels,
Mêlez dans les Combats ſous l'habit de Mortels;
Où tel que du vrai Dieu les Miniſtres terribles,
Ces Puiſſances des Cieux, ces Etres impaſſibles,
Environnez des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'Univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le Deſtin,
Aux Chefs des Légions il les porte ſoudain.
L'Officier les reçoit. Sa troupe impatiente
Règle au ſon de ſa voix ſa rage obéïſſante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers Corps,
Un Eſprit ſeul préſide à ces vaſtes reſſorts.
Mornay revole au Prince, il le ſuit, il l'eſcorte,
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais

180 *Le grand Mornay le ſuit, toujours calme & ſerain.*] Du Perrier-Mornay eut deux Chevaux tués ſous lui à cette Bataille. Il avoit effectivement dans l'action le ſang froid dont on le loue ici.

Mais il ne permet pas à ſes ſtoïques mains
De ſe ſoüiller du ſang des malheureux Humains.
De ſon Roi ſeulement ſon ame eſt occupée,
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée;
Et ſon rare courage, ennemi des Combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

De Turenne déja la valeur indomptée,
Repouſſoit de Nemours la Troupe épouvantée.
D'Ailly portoit par-tout l'horreur & le trépas;
Les Ligueurs ébranlés fuïoient devant ſes pas.
Soudain de mille dards affrontant la tempête,
Un jeune Audacieux dans ſa courſe l'arrête;
Ils fondent l'un ſur l'autre à coups précipités,
La Victoire & la Mort volent à leurs côtés.
Ils s'attaquent cent fois, & cent fois ſe repouſſent;
Leur courage s'augmente, & leurs glaives s'emouſſent;
Défendus par leur caſque & par leur bouclier,
Ils parent tous les traits du redoutable acier.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpecte ſon Rival, admire ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce Guerrier généreux.

Ses

Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumiére,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſiére:
D'Ailly voit ſon viſage; ô deſeſpoir! ô cris!
Il le voit, il l'embraſſe, hélas! c'étoit ſon Fils.
Le Pere infortuné les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre ſon ſein ſes parricides armes;
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire,
Il renonce à la Cour, aux Humains, à la Gloire,
Et ſe fuïant lui-même, au milieu des Deſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'Univers;
Là, ſoit que le Soleil rendît le jour au Monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'Onde,
Sa voix faiſoit redire aux Echos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux Fils.

Ciel, quels cris effraïans ſe font par-tout entendre!
Quels flots de ſang Français viennent de ſe répandre!
Qui précipite ainſi ces Ligueurs diſperſés?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renverſés?
C'eſt le jeune Biron, c'eſt lui dont le courage

Parmi

Parmi leurs Bataillons s'étoit fait un paſſage,
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez.... lâches où courez-vous?
Vous fuir! vous Compagnons de Mayenne & de Guiſe?
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Egliſe?
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez ſous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces Bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.
La Fortune avec lui revient d'un pas rapide,
Biron ſoutient en vain d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ſes côtés Parabere expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiéres,
Neſle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſiére:
Percé de coups lui-même, il eſt prêt de périr....
C'étoit ainſi Biron, que tu devois mourir.
Un trépas ſi fameux, une chûte ſi belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.

Le généreux Bourbon ſut bien-tôt le danger

Où

Où Biron trop ardent venoit de s'engager.
Il l'aimoit, non en Roi, non en Maître sevère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un Sujet trop païé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flâmes:
Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes Ames,
Amitié! que les Rois ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas.
Il court le secourir; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, & son vol plus rapide.
Biron qu'environnoient les ombres de la mort,
A l'aspect de son Roi, fait un dernier effort;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie;
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces Soldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas.

Tu

275 *Biron qu'environnoient les ombres de la mort.*] Le Duc de BIRON, fut blessé à Ivry, mais ce fut au Combat de Fontaine-Françoise que Henri le Grand lui sauva la vie. On a transporté à la Bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut-être aisément déplacé.]

Tu vis ; ſonge du moins à lui reſter fidelle.

Un bruit affreux s'entend. La Diſcorde cruelle,
Aux vertus du Héros oppoſant ſes fureurs,
Vient de ſa rage ardente embraſer les Ligueurs.
Elle fond dans leur Camp : là ſa bouche fatale
Fait retentir au loin ſa Trompette infernale.
Par ces ſons trop connus d'Aumale eſt excité,
Auſſi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchoit le Héros, ſur lui ſeul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte, une foule s'avance.
Tels au fond des Forêts précipitant leurs pas,
Ces Animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'Homme, & nez pour le carnage,
Preſſent un Sanglier, en raniment la rage,
Ignorans le danger, aveuglez, furieux,
Le Cor excite au loin leur inſtinct belliqueux.
Les Antres, les Rochers, les Monts en retentiſſent ;
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent,
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des Cieux dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible,

Il eſt comme un Rocher qui menaçant les airs,
Rompt la courſe des Vents & repouſſe les Mers.
Qui pourroit exprimer le ſang & le carnage,
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon Rivage?
O vous Mânes ſanglans du plus vaillant des Rois,
Eclairez mon eſprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui ſa Nobleſſe fidelle,
Elle meurt pour ſon Roi, ſon Roi combat pour elle.
L'effroi le devançoit, la Mort ſuivoit ſes coups;
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux.

Long-tems cet Etranger trompé par ſon courage,
Avoit cherché le Roi dans l'horreur du carnage:
Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritoit ſon orgueil.
Viens Bourbon, crioit-il, viens augmenter ta gloire:
Combattons, c'eſt à nous de fixer la Victoire.
Comme il diſoit ces mots, un lumineux éclair;
Meſſager des Deſtins fend les Plaines de l'air.
L'Arbitre des Combats fait gronder ſon Tonnerre;
Le Soldat ſous ſes pieds ſentit trembler la Terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui;

Qu'ils

Qu'ils défendent ſa cauſe, & combattent pour lui.
Que la Nature entiere attentive à ſa gloire
Par la voix du tonnerre annonçoit ſa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc,
Il triomphoit déja d'avoir verſé ſon ſang.
Le Roi qu'il a bleſſé, voit ſon péril ſans trouble,
Ainſi que le danger ſon audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au Champ d'honneur,
Trouvé des Ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder ſa bleſſure l'irrite:
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite:
D'Egmont d'un coup plus ſûr eſt renverſé ſoudain,
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs pieds teints de ſang les Chevaux le foulérent,
Des ombres du trépas ſes yeux s'enveloppérent,
Et ſon ame en courroux s'envola chez les Morts,
Où l'aſpect de ſon Pere excita ſes remords.
Eſpagnols tant vantés, Troupe jadis ſi fiére,
Sa mort anéantit votre vertu guerriére,
Pour la premiere fois vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur

S'empare en ce moment de leur Troupe allarmée.
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'Armée:
Les Chefs ſont effraïés, les Soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéït plus.
Ils jettent leurs Drapeaux, ils courent, ſe renverſent;
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent.
Les uns ſans réſiſtance à leur Vainqueur offerts,
Fléchiſſent les génoux, & demandent des fers;
D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les Flots couverts de morts interrompent leur courſe;
Et le Fleuve ſanglant remonte vers ſa Source.

Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, & maître encor de ſoi,
Voit d'un œil aſſûré ſa fortune cruelle,
Et tombant ſous ſes coups, ſonge à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui la fureur dans les yeux
Accuſoit les Flamans, la Fortune & les Cieux.
Tout eſt perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.

Quit-

Quittez, lui dit ſon Chef, une fureur ſi vaine,
Vivez pour un Parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ſa perte & ſon malheur,
Que vous & Bois-Dauphin dans ce moment funeſte,
De nos Soldats épars aſſemblent ce qui reſte.
Suivez-moi, l'un & l'autre; aux remparts de Paris,
De la Ligue en marchant ramaſſez les débris;
De Coligny vaincu ſurpaſſons le courage.
D'Aumale en l'écoutant pleure, & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter,
Semblable au fier Lion qu'un Maure a ſu dompter,
Qui docile à ſon Maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoît ſoumet ſa tête horrible;
Le ſuit d'un air affreux, le flatte en rugiſſant,
Et paroît menacer même en obéïſſant.

Mayenne, cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris couroit cacher ſa honte.

Henri victorieux voïoit de tous côtés
Les Ligueurs ſans défenſe implorant ſes bontés.
Des Cieux en ce moment les Voutes s'entr'ouvrirent:
Les Mânes des Bourbons dans les airs deſcendirent.

Louïs au milieu d'eux du haut du Firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment;
Vint voir comme il ſauroit uſer de la Victoire,
Et s'il acheveroit de mériter ſa gloire.

Ses Soldats près de lui d'un œil plein de courroux,
Regardoient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les Captifs en tremblant conduits en ſa préſence
Attendoient leur Arrêt dans un profond ſilence.
Le mortel deſeſpoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avoient peint leur malheur.
Bourbon tourna ſur eux des regards pleins de grace,
Où régnoient à la fois la douceur, & l'audace.
Soïez libres, dit-il; vous pouvez deſormais
Reſter mes Ennemis, ou vivre mes Sujets.
Entre Mayenne & moi, reconnoiſſez un Maître.
Voïez qui de nous deux a mérité de l'être;
Eſclaves de la Ligue, ou Compagnons d'un Roi,
Allez trembler ſous elle, ou triomphez ſous moi.
Choiſiſſez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un Champ de Bataille, au ſein de la Victoire,
On voit en un moment ces Captifs éperdus,

Con-

Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaîne.
Et s'honorant déja du nom de ſes Soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent ſur ſes pas.
Le Roi de tous côtés fait ceſſer le carnage;
Maître de ſes Guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce Lion, qui, tout couvert de ſang,
Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'eſt un Dieu bienfaiſant, qui laiſſant ſont Tonnerre,
Fait ſuccéder le calme aux horreurs de la Guerre,
Conſole les Vaincus, applaudit aux Vainqueurs,
Soulage, récompenſe, & gagne tous les cœurs.
Ceux à qui la lumiére étoit preſque ravie
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie,
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un Pere attentif il étendoit ſes ſoins.

Du vrai comme du faux la prompte Meſſagére,
Qui s'accroît dans ſa courſe, & d'une aîle legére,
Plus prompte que le tems vole au-delà des Mers,
Paſſe d'un Pole à l'autre, & remplit l'Univers;

Ce Monſtre compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célébre des Rois la honte ou les merveilles,
Qui raſſemble ſous lui la curioſité,
L'eſpoir, l'effroi, le doute, & la crédulité;
De ſa brillante voix, Trompette de la Gloire,
Du Héros de la France annonçoit la Victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté;
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix treſſaillit d'allegreſſe;
Madrid frémit d'effroi, de honte, & de triſteſſe,
O malheureux Paris, infideiles Ligueurs!
O Citoïens trompés, & vous Prêtres trompeurs,
De quels cris douloureux vos Temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes ſe couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos eſprits.
Vaincu, mais plein d'eſpoir, & maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſoit ſa défaite.
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſûrer,
En cachant ſa diſgrace il croit la réparer.
Par cent bruits menſongers il ranimoit leur zèle;
Mais malgré tant de ſoins la Vérité cruelle,

Démentant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Voloit de bouche en bouche, & glaçoit tous les cœurs.

La Diſcorde en frémit, & redoublant ſa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux,
Verſé tant de poiſons, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'Art de l'affoiblir,
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amolir.
N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême.
Henri n'aura jamais de Vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit; & ſoudain des Rives de la Seine,
Sur un Char teint de ſang, attelé par la Haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.

LA HENRIADE.

CHANT NEUVIEME.

ARGUMENT.

DESCRIPTION *du Temple de l'Amour : La Diſcorde implore ſon pouvoir pour amolir le courage de Henri IV. Ce Héros eſt retenu quelques tems auprès de Madame* D'ESTRE'ES, *ſi célèbre ſous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à ſon amour, & le Roi retourne à ſon Armée.*

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Aſie,
S'éleve un vieux Palais reſpecté par les tems :

La

3 *S'éleve un vieux Palais reſpecté par les tems.*] Cette Deſcrip-

La Nature en posa les premiers fondemens;
Et l'Art ornant depuis sa simple Architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la Nature.
Là, tous les Champs voisins peuplés de Mirthes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des Hyvers.
Par-tout on voit meurir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les présens de Flore;
Et la Terre n'attend pour donner ses Moissons,
Ni les vœux des Humains, ni l'ordre des Saisons.
L'Homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature aux premiers jours du Monde,
De sa main bienfaisante accordoit aux Humains,
Un éternel repos, des jours purs & serains,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'Abondance,

Les

Description du Temple de l'Amour, & la peinture de cette Passion personifiée, sont entiérement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la Scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique; parce que les Peuples de l'Isle de Chypre ont de tout tems passé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme Fils de Vénus & comme un Dieu de la Fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs & tous les desordres qui l'accompagnent.

Les biens du premier âge, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des Concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs,
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtreſſes,
Qui célébrent leur honte, & vantent leurs foibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs;
Et dans l'Art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe Eſpérance, au front toujours ſerain,
A l'Autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple ſacré les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle Volupté ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le Myſtère en ſilence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaiſance,
Les Plaiſirs amoureux, & les tendres Deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſants encor que les Plaiſirs.

De ce Temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la Voute ſacrée,

On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectale funeſte épouvante les yeux!
Ce n'eſt plus des Plaiſirs la Troupe aimable & tendre,
Leurs Concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre Jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide;
La Haine & le Courroux répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un ſouris perfide
Applaudit en paſſant à leur Troupe homicide.
Le Repentir les ſuit déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.

C'eſt-là, c'eſt au milieu de cette Cour affreuſe,
Des plaiſirs des Humains Compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux Enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa foible main les deſtins de la Terre,
Donne avec un ſouris, ou la Paix, ou la Guerre,
Et répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.

Sur

Sur un Trône éclatant, contemplant ſes Conquêtes,
Il fouloit à ſes pieds les plus ſuperbes Têtes;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.

La Diſcorde ſoudain conduite par la Rage,
Ecarte les Plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage,
Secouant dans ſes mains ſes flambeaux allumés,
Le front couvert de ſang & les yeux enflâmés,
Mon Frere, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles?
Pour qui réſerves-tu tes fléches invincibles?
Ah! ſi de la Diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la Nature;
Viens, vole ſur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écraſe mes Serpens,
Ses mains joignent l'Olive aux Lauriers triomphans.
La Clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au ſein tumultueux de la Guerre-Civile,
Va ſous ſes Etendarts, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi ſeule écartés.
Encore une Victoire, & mon Trône eſt en poudre;
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.

Ce

Ce Héros va combattre, & vaincre, & pardonner;
De cent chaînes d'airain ſon bras va m'enchaîner.
C'eſt à toi d'arrêter ce Torrent dans ſa courſe.
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource.
Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe, abattu;
Va dompter ſon courage au ſein de la Vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amoli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'Univers,
Fuïant devant Auguſte, & te ſuivant ſur l'Onde,
Préférer Cléopatre à l'Empire du Monde?
Henri te reſte à vaincre après tant de Guerriers.
Dans ſes ſuperbes mains va flétrir ſes lauriers,
Va du Mirthe amoureux ceindre ſa tête altiére;
Endors entre tes bras ſon audace guerriére.
A mon Trône ébranlé cours ſervir de ſoutien,
Viens, ma Cauſe eſt la tienne, & ton Régne eſt le mien.

Ainſi parloit ce Monſtre; & la voute tremblante
Répétoit les accens de ſa voix effraïante.
L'Amour qui l'écoutoit, couché parmi des fleurs,
D'un

D'un ſouris fier & doux répond à ſes fureurs.
Il s'arme cependant de ſes fléches dorées :
Il fend des vaſtes Cieux les Voutes azurées ;
Et précédé des Jeux, des Graces, des Plaiſirs,
Il vole aux Champs Français ſur l'aîle des Zéphirs.

Dans ſa courſe, d'abord, il découvre avec joie
Le foible Ximois, & les Champs où fut Troie.
Il rit en contemplant dans ces Lieux renommés,
La cendre des Palais par ſes mains conſumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'Onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du Monde,
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.

Il deſcend, il s'arrête aux Champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduiſit les eaux.
Bien-tôt quittant les bords de l'aimable Aréthuſe,
Dans les Champs de Provence il vole vers Vaucluſe,

Azile

122. *Dans les Champs de Provence il vole vers Vaucluſe.*] VAUCLUSE, *Vallisclausa*, près de Gordes en Provence, cé-

Azile encor plus doux, Lieux où dans ſes beaux jours
Pétrarque ſoupira ſes Vers & ſes Amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure.
Par ſes adroites mains avec art enlaſſés,
Les Chiffres de Diane y ſont encor tracés.
Sur ſa Tombe en paſſant les Plaiſirs & les Graces,
Répandirent les fleurs qui naiſſoient ſur leurs traces.

Aux Campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la Guerre,
Laiſſoit pour un moment repoſer ſon tonnerre.
Mille jeunes Guerriers, à travers les Guérêts,
Pourſuivoient avec lui les Hôtes des Forêts.
L'Amour ſent à ſa vûe une joie inhumaine,
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne,

Il

célèbre par le ſéjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de ſa Source une Maiſon qu'on appelle la Maiſon de Pétrarque.

128 *Les Chiffres de Diane y ſont encor tracés.*] ANET fut bâti par Henri III. pour Diane de Poitiers, dont les Chiffres ſont mêlés dans tous les ornemens de ce Château, lequel n'eſt pas loin de la Plaine d'Ivry.

Il agite les airs que lui-même a calmés,
Il parle, on voit soudain les Elémens armés.
D'un bout du Monde à l'autre appellant les Orages,
Sa voix commande aux Vents d'assembler les Nuages,
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre, & les éclairs.
Déja les Aquilons à ses ordres fidèles
Dans les Cieux obscurcis ont déployé leurs asles:
La plus affreuse nuit succéde au plus beau jour;
La Nature en gémit, & reconnoît l'Amour.

Dans les sillons fangeux de la Campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide;
L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi dans ces Bois sombres
Suit cet Astre ennemi, brillant parmi les Ombres.
Comme on voit quelquefois les Voïageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la Terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & passagére
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la Fortune en ces tristes Climats
D'une

D'une illuſtre Mortelle avoit conduit les pas.
Dans le fond d'un Château, tranquille & ſolitaire,
Loin du bruit des Combats elle attendoit ſon Pere,
Qui fidèle à ſes Rois, vieilli dans les hazards,
Avoit du grand Henri ſuivi les Etendarts.
D'Eſtrée étoit ſon nom; la main de la Nature
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas,
La coupable Beauté qui trahit Menelas;
Moins touchante & moins belle, à Tarſe on vit paroître,
Celle qui des Romains avoit dompté le Maître;
Lorſ-

165 *D'Eſtrée étoit ſon nom ; la main de la Nature.*] GABRIELLE D'ESTRE'ES, d'une ancienne Maiſon de Picardie, Fille & petite-Fille d'un Grand-Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Ducheſſe de Beaufort, &c.

Henri IV. en devint amoureux pendant les Guerres Civiles; il ſe déroboit quelquefois de ſon Armée pour l'aller voir. Un jour même il ſe déguiſa en Païſan, paſſa au travers des Gardes ennemies, & arriva chez elle, non ſans courir riſque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'Hiſtoire des Amours du grand Alcandre, écrite par une Princeſſe de Conti.

170 *Celle qui des Romains avoit dompté le Maître.*] CLE'OPATRE allant à Tarſe où Antoine l'avoit mandée, fit ce Voïage ſur un Vaiſſeau brillant d'or, & orné des plus belles Peintures; les Voiles étoient de pourpre; les Corda-

Lorſque les Habitans des rives du Cydnus,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entroit dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun Amant encor n'avoit reçu les vœux.
Semblable en ſon Printems à la Roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux Vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux raïons d'un jour pur & ſerein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre,
Il paroît ſans flambeau, ſans fléches, ſans carquois,
Il prend d'un ſimple Enfant la figure & la voix.

On

ges d'or & de ſoye. Cléopatre étoit habillée comme on repréſentoit alors la Déeſſe Vénus, ſes Femmes repréſentoient les Nymphes & les Graces; la Poupe & la Proue étoient remplies des plus beaux Enfans déguiſés en Amours. Elle avançoit dans cet équipage ſur le Fleuve Cydnus, au ſon de mille Inſtrumens de Muſique. Tout le Peuple de Tarſe la prit pour la Déeſſe. On quitta le Tribunal d'Antoine pour courir au-devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperdûment amoureux. (PLUTARQUE.)

On a vu, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le Vainqueur de Mayenne.
Il gliſſoit dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un deſir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudiſſoit en la voïant ſi belle;
Que n'eſpéroit-il point, aidé de tant d'appas!
Au-devant du Monarque il conduiſit ſes pas.
L'Art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Paroît, aux yeux ſéduits, l'effet de la Nature.
L'Or de ſes blonds cheveux qui flotte au gré des Vents,
Tantôt couvre ſa gorge, & ſes tréſors naiſſans;
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendoit plus aimable:
Non pas cette farouche & triſte Auſterité,
Qui fait fuir les Amours, & même la Beauté,
Mais cette Pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine;
Inſpire le reſpect, enflâme les deſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.

Il fait plus; à l'Amour tout miracle eſt poſſible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible.

Des Mirthes enlaſſés, que d'un prodigue ſein
La Terre obéïſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe;
Les Amans fortunés, pleins d'une douce yvreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paroît changé, tous les cœurs y ſoupirent.
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent.
Tout y parle d'Amour. Les Oiſeaux dans le Champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le Moiſſonneur ardent qui court avant l'Aurore,
Couper les blonds épics que l'Eté fait éclore,
S'arrête, s'inquiéte, & pouſſe des ſoupirs;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux deſirs.
Il demeure enchanté dans ces belles Retraites,
Et laiſſe en ſoupirant ſes Moiſſons imparfaites.
Près de lui, la Bergére oubliant ſes Troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.

Contre

Contre un pouvoir ſi grand qu'eût pu faire d'Eſtrée?
Par un charme indomptable elle étoit attirée.
Elle avoit à combattre en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un Héros, & l'Amour.

Quelque tems de Henri la valeur immortelle
Vers ſes Drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle:
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu premiére il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne; & ſon ame enyvrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoît que d'Eſtrée.

Loin de lui cependant tous ſes Chefs étonnés
Se demandent leur Prince, & reſtent conſternés.
Ils trembloient pour ſes jours: hélas! qui l'eût pu croire,
Qu'on eût dans ce moment du craindre pour ſa gloire?
On le cherchoit en vain; ſes Soldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui ſembloient déja vaincus.

Mais le Génie heureux qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas long-tems ſa dangereuſe abſence.
Il deſcendit des Cieux, à la voix de Louïs,

Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon Fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte Hémiſphére,
Pour y trouver un Sage, il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces Lieux révérés,
A l'Etude, au Silence, au Jeûne conſacrés.
Il alla dans Ivry: là parmi la licence,
Où du Soldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'Ange heureux des Français fixa ſon vol divin,
Au milieu des Drapeaux des Enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay, c'étoit pour nous inſtruire,
Que ſouvent la Raiſon ſuffit à nous conduire:
Ainſi qu'elle guida chez des Peuples Payens,
Marc-Aurele, ou Platon, la honte des Chrétiens.

Non moins prudent Ami que Philoſophe auſtère,
Mornay ſut l'art diſcret de reprendre & de plaire:
Son exemple inſtruiſoit bien mieux que ſes diſcours;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours,
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & ſon ſouffle infecté
N'altéra de ſon cœur l'auſtère pureté.
Belle Arethuſe, ainſi, ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphritrite étonnée,

Un

Un cryſtal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des Mers.

Le généreux Mornay conduit par la Sageſſe,
Part, & vole en ces lieux, où la douce Moleſſe
Retenoit dans ſes bras le Vainqueur des Humains,
Et de la France en lui maîtriſoit les deſtins.
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa Victoire,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir ſa Gloire;
Les plaiſirs qui ſouvent ont des termes ſi courts;
Partageoient ſes momens & rempliſſoient ſes jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colére,
A côté de Mornay la Sageſſe ſévère;
Il veut ſur ce Guerrier lancer un trait vengeur,
Par l'attrait des plaiſirs il croit vaincre ſon cœur;
Mais Mornay mépriſoit ſa colére & ſes charmes,
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſoient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux:
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces Jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un Mirthe amoureux, azile du Myſtère,

D'Eſtrée à ſon Amant prodiguoit ſes appas ;
Il languiſſoit près d'elle, il brûloit dans ſes bras.
De leur doux entretiens rien n'altéroit les charmes,
Leurs yeux étoient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui ſont les plaiſirs des Amans.
Ils ſentoient cette yvreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres Plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins deſarmoient ce Héros :
L'un tenoit ſa Cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avoit détaché ſa redoutable Epée,
Et rioit en tenant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des Humains.

La Diſcorde de loin, inſulte à ſa foibleſſe;
Elle exprime en grondant ſa barbare allegreſſe :
Sa fiére activité ménage ces inſtans.
Elle court de la Ligue irriter les Serpens.
Et tandis que Bourbon ſe repoſe, & ſommeille,
De tous ſes Ennemis la rage ſe réveille.

Enfin dans ces Jardins où ſa vertu languit,

Il voit Mornay paroître: il le voit, & rougit.
L'un de l'autre en ſecret ils craignoient la préſence.
Le Sage en l'abordant garde un morne ſilence;
Mais ce ſilence même, & ſes regards baiſſés
Se font entendre au Prince, & s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtère, où régnoit la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte, & ſa foibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le ſoin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colere.
Qui m'apprend mon devoir eſt trop ſûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi.
Je t'ai vu, c'en eſt fait, & tu me rends à moi:
Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie:
De ce honteux repos fuïons l'ignominie:
Fuïons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné
Aime encore les liens dont il fut enchaîné:
Me vaincre eſt deſormais ma plus belle Victoire.
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la Gloire;
Et bien-tôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux, Mornay connut ſon Maître.

C'eſt vous, s'écria-t-il, que je revois paroître;
Vous de la France entiére auguſte Défenſeur,
Vous Vainqueur de vous-même, & Roi de votre cœur;
L'Amour à votre gloire ajoûte un nouveau luſtre.
Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre.

Il dit: Le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel! attendrit ſes adieux!
Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs il en verſoit encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part deſeſpéré.
Il part: en ce moment d'Eſtrée évanouïe,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts.
L'Amour qui l'apperçut jette un cri dans les airs:
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enleve à ſon Empire une Nymphe ſi belle;
N'efface pour jamais les charmes de ſes yeux,
Qui devoient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras; & bien-tôt cette Amante
Rouvre à ſa douce voix ſa paupiére mourante,
Lui nomme ſon Amant, le redemande en vain,

Le

Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuïoit tendrement la rappelle ;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'Auteur.

Mornay toujours ſévère & toujours infléxible,
Entraînoit cependant ſon Maître trop ſenſible.
La Force & la Vertu leur montrent le chemin,
La Gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné, que le Devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colére & ſa honte.

LA HENRIADE.

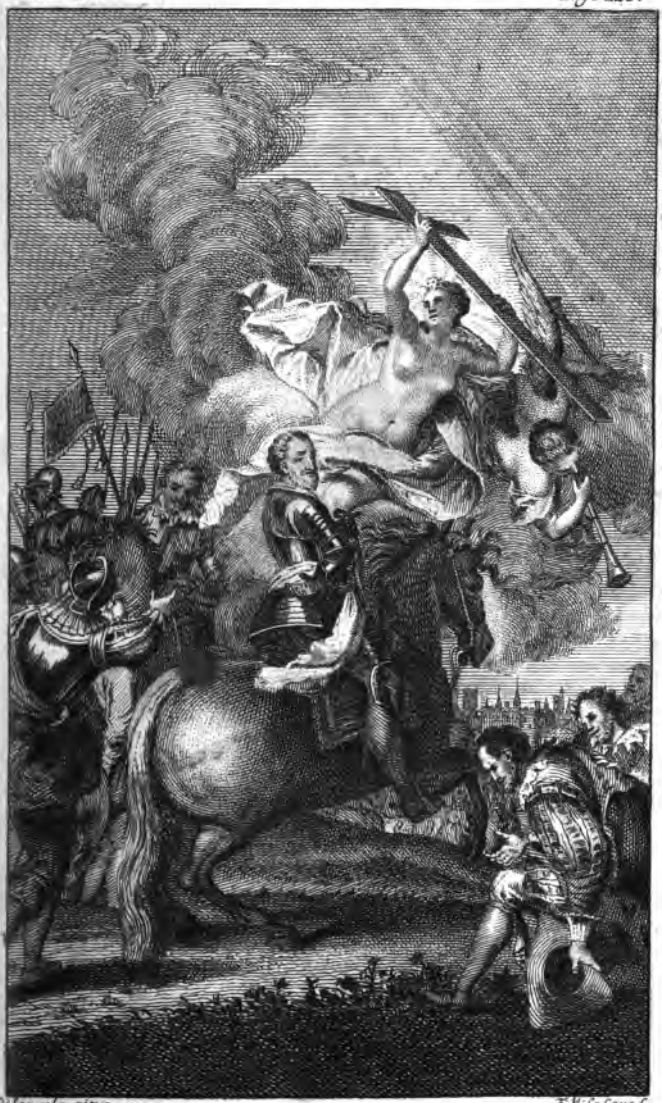
CHANT DIXIEME.

ARGUMENT.

RETOUR *du Roi à ſon Armée : il recommence le Siège. Combat ſingulier du Vicomte de Turenne, & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la Ville. Le Roi nourrit lui même les Habitans qu'il aſſiége. Le Ciel récompenſe enfin ſes Vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes Portes, & la Guerre eſt finie.*

CES momens dangereux, perdus dans la moleſſe,
Avoient fait aux Vaincus oublier leur foibleſſe.
A de nouveaux Exploits Mayenne eſt préparé.

D'un



D'Eugelo pinx. F.M.L.e Cœur f.

D'un eſpoir renaiſſant le Peuple eſt enyvré.
Leur eſpoir les trompoit; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête;
Paris épouvanté revit ſes Etendarts.
Le Héros reparut aux pieds de ſes remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre, il ne put ſe réſoudre:
Quand l'Ange de la France, appaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vainqueur, & ſuſpendit ſes coups.
Déja le Camp du Roi jette de cris de joie.
D'un œil d'impatience il dévoroit ſa proie.
Les Ligueurs cependant d'un juſte effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étoient tous raſſemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenoit fiérement ce langage intrépide:
Nous n'avons point encor appris à nous cacher,
L'Ennemi vient à nous, c'eſt-là qu'il faut marcher.
C'eſt-là qu'il faut porter une fureur heureuſe;
Je connois des Français la fougue impétueuſe.
L'ombre de leurs remparts affoiblit leur vertu,
Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le deſeſpoir a gagné des Batailles:
J'attends tout de nous ſeuls, & rien de nos murailles.

Hé-

Héros qui m'écoutez, volez aux Champs de Mars;
Peuples qui nous ſuivez, vos Chefs ſont vos remparts.

Il ſe tut à ces mots; les Ligueurs en ſilence
Sembloient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut en frémiſſant leur crainte & leur refus.
Eh bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers, ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la Porte,
Du Peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte,
Il s'avance: un Hérault, Miniſtre des Combats,
Juſqu'aux Tentes du Roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix: Quiconque aime la Gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la Victoire.
D'Aumale vous attend, Ennemis paroiſſez.

Tous les Chefs à ces mots d'un beau zèle pouſſez,
Vouloient contre d'Aumale eſſaïer leur courage.
Tous briguoient près du Roi cet illuſtre avantage,

Tous

Tous avoient mérité ce prix de la Valeur;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence.
Combats pour ton Païs, pour ton Prince, & pour toi,
Et reçois en partant les Armes de ton Roi.
Le Héros à ces mots, lui donne ſon Epée.
Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée,
Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux:
J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit: le Roi l'embraſſe, & Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendoit qu'à ſes yeux un Combattant parut.
Le Peuple de Paris aux remparts accourut,
Les Soldats de Henri près de lui ſe rangérent:
Sur les deux Combattans tous les yeux s'attachérent;
Chacun dans l'un des deux voïant ſon Défenſeur,
Du geſte & de la voix excitoit ſa valeur.

Cependant ſur Paris s'élevoit un nuage,
Qui ſembloit apporter le tonnerre & l'orage.
Ses flancs noirs & brûlans tout-à-coup entr'ouverts,

Vo-

Vomiſſent dans ces lieux les Monſtres des Enfers,
Le Fanatiſme affreux, la Diſcorde farouche,
La ſombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le Démon des Combats reſpirant les fureurs,
Dieux enyvrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs:
Aux remparts de la Ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même inſtant du haut des Cieux ouverts
Un Ange eſt deſcendu ſur le Trône des airs,
Couronné de raïons, nageant dans la lumiére,
Sur des aîles de feu parcourant ſa carriére,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenoit d'une main cette Olive ſacrée,
Ce préſage charmant d'une paix deſirée,
Dans l'autre étinceloit ce Fer d'un Dieu vangeur,
Ce Glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la Mort dévorante
Livra les premiers nés d'une Race inſolente.
A l'aſpect de ce Glaive interdits, deſarmés,
Les Monſtres infernaux ſemblent inanimés,
La Terreur les enchaîne, un Pouvoir invincible

Fait

Fait tomber tous les traits de leur Troupe infléxible:
Ainſi de ſon Autel teint du ſang des Humains
Tomba ce fier *Dagon*, ce Dieu des Philiſtins,
Lorſque du Dieu des Dieux en ſon Temple apportée
A ſes yeux éblouïs l'Arche fut préſentée,

Paris, le Roi, l'Armée, & l'Enfer, & les Cieux,
Enfin ſur ce combat avoient fixé les yeux.
Bien-tôt ces deux Guerriers entrent dans la Carriére:
Henri du-Champ d'honneur leur ouvre la barriére;
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un Bouclier,
Ils ne ſe cachent point ſous ces Buſtes d'acier;
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vûe, aux coups impénétrable,
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand.
Leur arme eſt une Epée, & ſans autre défenſe;
Expoſé tout entier, l'un & l'autre s'avance.

Mais la Trompette ſonne: ils s'élancent tous deux;
Ils commencent enfin ce Combat dangereux.
Tout ce qu'a pu jamais la valeur & l'adreſſe;

L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portés, & parés à l'inſtant.
Le Spectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voïoit à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux.
Maître de tous ſes Sens, animé ſans colére,
Il ſonge à fatiguer ſon terrible Adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur.
Bien-tôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne qui l'obſerve, apperçoit ſa foibleſſe;
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'Enfer tous les Monſtres frémirent:
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
„ De la Ligue à jamais le Trône eſt renverſé;
„ Tu l'emportes Bourbon, notre Régne eſt paſſé.
Tout le Peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain.
Sa rédoutable Epée échappe de ſa main.

Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche:
Il ſe leve, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits.

Cependant des Soldats, dans les murs de Paris,
Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un Peuple interdit, égaré:
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,

Cette

140 *Cependant des Soldats, dans les murs de Paris.*] Le Chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint Denis, & ſa mort affoiblit beaucoup le Parti de la Ligue. Son Duel avec le Vicomte de Turenne n'eſt qu'une fiction, mais ces Combats ſinguliers étoient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derriére les Chartreux, entre le Sieur de Marivaux qui tenoit pour les Roïaliſtes, & le Sieur Claude de Marolles qui tenoit pour les Ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du Peuple & de l'Armée, le jour même de l'Aſſaſſinat de Henri III. mais ce fut Marolles qui fut Vainqueur.

Cette tête panchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs ſanglots, & retiennent leur plainte,
Tout ſe tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
Bien-tôt de ce ſilence augmenta la terreur.
Du Camp des Aſſiégeans mille cris s'élevérent:
Les Chefs & les Soldats près du Roi s'aſſemblérent:
Ils demandoient l'aſſaut. Le Roi dans ce moment
Modéra ſon courage, & leur emportement.
Il ſentit qu'il aimoit ſon ingrate Patrie,
Il voulut la ſauver de ſa propre furie.
Haï de ſes Sujets, prompt à les épargner,
Eux ſeuls vouloient ſe perdre, il les voulut gagner.
Heureux ſi ſa bonté prévenant leur audace,
Forçoit ces malheureux à lui demander grace:
Pouvant les emporter, il les fait inveſtir,
Il laiſſe à leur fureur le tems du repentir.
Il crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans allarmes,

La

165 *Il crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans allarmes.*] Henri IV. bloqua Paris en 1590. avec moins de vingt mille hommes.

La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreroient ſans peine un Peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui, vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendroit à ſes genoux implorer ſa clémence.
Mais le faux zèle, hélas! qui ne ſauroit céder,
Enſeigne à tout ſouffrir, comme à tout hazarder.

Les Mutins, qu'épargnoit cette main vangereſſe,
Prenoient d'un Roi clément la vertu pour foibleſſe.
Et fiers de ſes bontés oubliant ſa valeur,
Ils défioient leur Maître, ils bravoient leur Vainqueur.
Ils oſoient inſulter à ſa vengeance oiſive.

Mais lorſqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Ceſſérent d'apporter dans ce vaſte ſéjour,
L'ordinaire tribut des moiſſons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déja la mort qui marchoit après elle;
Alors on entendit des hurlemens affreux.
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affoiblie,
Demandoient vainement le ſoutien de leur vie.

Bien-tôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des tréſors.
Ce n'étoit plus ces Jeux, ces Feſtins & ces Fêtes,
Où de Mirthe & de Roſe ils couronnoient leurs têtes,
Où parmi cent plaiſirs, toujours trop peu goûtés,
Les Vins les plus parfaits, les Mets les plus vantés,
Sous des Lambris dorés, qu'habite la Moleſſe,
De leur goût dédaigneux irritoient la pareſſe.
On vit avec effroi tous ces Voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périſſant de miſére au ſein de l'opulence,
Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.
Le Vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon Fils au berceau qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une Famille entiére.
Plus loin, des malheureux couchés ſur la pouſſiére
Se diſputoient encore, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ces Spectres affamés, outrageant la Nature,
Vont au ſein des Tombeaux chercher leur nourriture.
Des Morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment ſont préparés par eux.

Que

Que n'oſent point tenter les extrêmes miſéres!
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs Peres.
Ce déteſtable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres, cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les miſéres publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivoient dans l'abondance à l'ombre des Autels,
Du Dieu qu'ils offenſoient atteſtant la ſouffrance,
Couroient par-tout du Peuple animer la conſtance.
Aux uns, à qui la mort alloit fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvroient déja les Cieux.

Aux

211 *Ce déteſtable mets avança leur trépas.*] Ce fut l'Ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la Ligue, qui donna le conſeil de faire du pain avec des os de morts: conſeil qui fut exécuté, & qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers d'hommes, ſurquoi un Auteur remarque l'étrange foibleſſe de l'imagination humaine. (Ces Aſſiégés n'auroient pas oſé manger la chair de leurs Compatriotes qui venoient d'être tués, mais ils mangeoient volontiers les os.)

216 *Vivoient dans l'abondance à l'ombre des Autels.*] On fit la viſite, (dit Mezeray) dans les Logis des Eccléſiaſtiques & dans les Couvents, qui ſe trouvérent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

Aux autres ils montroient d'un coup d'œil prophétique,
Le Tonnerre allumé ſur un Prince Hérétique:
Paris bien-tôt ſauvé par des ſecours nombreux,
Et la Manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promeſſes ſtériles,
Charmoient ces malheureux à tromper trop faciles.
Par les Prêtres ſéduits, par les Seize effraïés,
Soumis, preſque contens, ils mouroient à leurs pieds;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'Etrangers la Ville étoit remplie;
Tigres que nos Aïeux nourriſſoient dans leur ſein,
Plus cruels que la mort, & la guerre, & la faim.
Les uns étoient venus des Campagnes Belgiques,
Les autres des Rochers & des Monts Helvétiques;
Barbares, dont la guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le païer.

De

235 *Barbares, dont la guerre eſt l'unique métier.*] Les Suiſſes qui étoient dans Paris à la ſolde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Hiſtoriens du tems; c'eſt ſur eux ſeuls que tombe ce mot de *Barbares*, & non ſur leur Nation pleine de bon ſens & de droiture, & l'une des plus reſpectables Nations du Monde, puiſqu'elle ne ſonge qu'à conſerver ſa liberté & jamais à opprimer celle des autres.

De ces nouveaux Tyrans les avides Cohortes,
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effraïés préſentent mille morts:
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors;
Non pour aller ravir, d'une main adultére,
Une fille éplorée, à ſa tremblante mere;
De la cruelle faim le beſoin conſumant
Semble étouffer en eux tout autre ſentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe,
Etoit l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice, & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une Femme, grand Dieu! faut-il à la Mémoire
Conſerver le recit de cette horrible Hiſtoire!
Une Femme avoit vu, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'alimens arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un

249 *Une Femme, grand Dieu! faut-il à la Mémoire,*] Cette Hiſtoire eſt rapportée dans tous les Mémoires du tems. De pareilles horreurs arrivérent auſſi au Siège de la Ville de Sancerre.

Un enfant lui reſtoit, prêt à périr comme elle,
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce Fils innocent qui lui tendoit les bras :
Son enfance, ſa voix, ſa miſére, & ſes charmes,
A ſa Mere en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effraié,
Plein d'amour, de regret, de rage, & de pitié.
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte ; & d'une voix tremblante
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité,
Cher & malheureux Fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie,
Les Tyrans, ou la faim l'auroient bien-tôt ravie :
Et pourquoi vivrois-tu ! pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris ?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſére,
Rends-moi le jour, le ſang, que t'a donné ta Mere ;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Dieu punis nos Tyrans de mon crime nouveau !
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon Fils ſa main deſeſpérée,
Enfonce en frémiſſant le parricide acier :
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foïer ;

Et

Et d'un bras que pouſſoit ſa faim impitoïable,
Prépare avidement ce repas effroïable.

Attirés par la faim les farouches Soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des Ours & des Lions, qui fondent ſur leur proie.
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O! ſurpriſe! ô terreur!
Près d'un corps tout ſanglant à leurs yeux ſe préſente
Une Femme égarée, & de ſang dégoutante.
Oui, c'eſt mon propre Fils, oui Monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains.
Que la Mere & le Fils vous ſervent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager la Nature?
Quelle horreur, à mes yeux, ſemble vous glacer tous?
Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous.
Ce diſcours inſenſé, que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſon cœur elle enfonce.
De crainte, à ce ſpectacle, & d'horreur agités,
Ces Monſtres confondus courent épouvantés.
Ils n'oſent regarder cette Maiſon funeſte,

Ils

Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte :
Et le Peuple effraïé de l'horreur de ſon ſort,
Levoit les mains au Ciel, & demandoit la mort.

Juſqu'aux Tentes du Roi, mille bruits en coururent,
Son cœur en fut touché, ſes entrailles s'émurent,
Sur ce Peuple infidelle il répandit des pleurs :
O Dieu ! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connois ce que j'oſe,
Des Ligueurs & de moi tu ſépares la cauſe.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le ſais, je tendois les bras à ces Mutins,
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à ſon gré s'immole ces Victimes ;
Qu'il impute, s'il veut, des deſaſtres ſi grands
A la néceſſité, l'excuſe des Tyrans ;
De mes Sujets ſéduits qu'il comble la miſére,
Il en eſt l'Ennemi, j'en dois être le Pere.
Je le ſuis, c'eſt à moi de nourrir mes Enfans,
Et d'arracher mon Peuple à ces Loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dûſſai-je en le ſauvant perdre mon Diadême,

Qu'il

Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le malgré lui de ſes vrais Ennemis.
Et ſi trop de pitié me coûte mon Empire,
Que du moins ſur ma Tombe, un jour on puiſſe lire:

„ Henri de ſes Sujets, Ennemi généreux,
„ Aima mieux les ſauver que de régner ſur eux.

Il dit, & dans l'inſtant il veut que ſon Armée
Approche ſans éclat de la Ville affamée;
Qu'on porte aux Citoïens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance, on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ſes Troupes obéïſſent.
Les murs en ce moment de Peuple ſe rempliſſent.
On voit ſur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides & tremblans;
Tels qu'on feignoit jadis que des Roïaumes ſombres

Les

325 *Il dit, & dans l'inſtant il veut que ſon Armée.*] HENRY IV. fut ſi bon qu'il permettoit à ſes Officiers d'envoïer, (comme le dit Mezeray) des rafraîchiſſemens à leurs anciens Amis & aux Dames. Les Soldats en faiſoient autant à l'exemple des Officiers. Le Roi avoit de plus la généroſité de laiſſer ſortir de Paris preſque tous ceux qui ſe préſentoient: par-là il arriva effectivement que les Aſſiégeans nourrirent les Aſſiégés.

Les Mages à leur gré faiſoient ſortir les Ombres ;
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelloit les Enfers, & les Mânes errans.
Quel eſt de ces Mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel Ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers Défenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs Perſécuteurs.
Tous ces événemens leurs ſembloient incroïables.
Ils voïoient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,
Ces lances, qui toujours avoient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, diſoient-ils, ces Monſtres ſi cruels ?
Eſt-ce là ce Tyran ſi terrible aux Mortels ?
Cet Ennemi de Dieu, qu'on peint ſi plein de rage ?
Hélas ! du Dieu vivant, c'eſt la brillante image.
C'eſt un Roi bienfaiſant, le modèle des Rois.
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes Loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenſe.
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance !
Trop dignes du trépas, dont il nous a ſauvés,
Conſacrons-lui ces jours qu'il nous a conſervés.

De

De leurs cœurs attendris tel étoit le langage.
Mais qui peut s'aſſûrer ſur un Peuple volage,
Dont la foible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui quelquefois s'éleve & retombe toujours?
Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui conſumoient la France,
Vont ſe montrer en pompe à ce Peuple abattu.
„ Combattans ſans courage, & Chrétiens ſans vertu,
„ A quel indigne appas vous laiſſez-vous ſéduire?
„ Ne connoiſſez-vous plus les palmes du Martyre?
„ Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujour-
„ d'hui,
„ Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
„ Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la
„ Couronne,
„ Chrétiens, n'attendons pas qu'un Tyran nous par-
„ donne.
„ Dans ſa coupable Secte il veut nous réunir:
„ De ſes propres bienfaits ſongeons à les punir.
„ Sauvons nos Temples Saints de ſon Culte héré-
tique.
C'eſt ainſi qu'ils parloient, & leur voix fanatique,
Maîtreſſe du vil Peuple, & redoutable aux Rois,

Des bienfaits de Henri faiſoit taire la voix:
Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accuſoient en ſecret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs, & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis qui du plus haut de la Voute divine,
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'Origine,
Connut qu'enfin les tems alloient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopteroit ſon Fils.
Auſſi tôt de ſon cœur il chaſſa les allarmes.
La Foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes,
Et la douce Eſpérance, & l'Amour paternel,
Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems ſon Trône inébranlable.
Le Ciel eſt ſous ſes pieds. De mille Aſtres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſés compoſent ſon eſſence.
Ses Saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs enyvrés à jamais,

Pé-

Pénétrés de ſa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa Majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'Univers il commet les deſtins.
Il parle, & de la Terre ils vont changer la face.
Des Puiſſances du Siècle ils retranchent la Race,
Tandis que les Humains vils jouets de l'Erreur,
Des Conſeils éternels accuſent la hauteur.
Ce ſont eux dont la main frappant Rome aſſervie,
Aux fiers Enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire eſt tombé, tout Peuple eut ſes Tyrans.
Mais cette impénétrable, & juſte Providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence.
Quelquefois ſa Bonté favorable aux Humains
Met le Sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le Pere des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante:
Pere de l'Univers, ſi tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les Peuples & les Rois,

Vois le Peuple Français à ſon Prince rebelle.
S'il viole tes Loix, c'eſt pour t'être fidelle.
Aveuglé par ſon zèle, il te deſobéït,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce Foudre de la Guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la Terre;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur,
Que pour l'abandonner aux piéges de l'Erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait Ouvrage,
A ſon Dieu qu'il adore, offre un coupable hommage?
Ah! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connoître,
Donne à l'Egliſe un Fils, donne à la France un Maître,
Des Ligueurs obſtinés confonds les vains projets,
Rends les Sujets au Prince, & le Prince aux Sujets.
Que tous les cœurs unis adorent ta Juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même Sacrifice.

L'Eternel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer.
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſûrer.

A ſa

A ſa divine voix les Aſtres s'ébranlérent :
La Terre en treſſaillit ; les Ligueurs en tremblérent ;
Le Roi qui dans le Ciel avoit mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intereſſoit pour lui.

Soudain la Vérité, ſi long-tems attendue,
Toujours chere aux Humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les Tentes du Roi, deſcend du haut des Cieux,
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux.
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cédent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bien-tôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'ébloüit jamais.

Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connoît, aime enfin ſa lumiére immortelle.
Il avoue avec foi que la Religion
Eſt au-deſſus de l'Homme, & confond la Raiſon.
Il reconnoît l'Egliſe ici bas combattue,
L'Egliſe toujours une, & par-tout étendue :
Libre, mais ſous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de ſon Dieu.

Le Chriſt de nos péchés Victime renaiſſante,
De ſes Elus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les Autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un Pain qui n'eſt plus.
Son cœur obéïſſant ſe ſoumet, s'abandonne
A ces Myſtères Saints dont ſon eſprit s'étonne.

Louïs dans ce moment qui comble ſes ſouhaits,
Louïs tenant en main l'Olive de la paix,
Deſcend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime.
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à ſa voix.
Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes,
Les Prêtres ſont muets : les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des Antres écartés.

Tout

468 *Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois.*] Ce Blocus & cette Famine de Paris ont pour époque l'année 1590. & Henri IV. n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'étoit fait Catholique en Juillet 1593. mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivoit un Poëme, & non une Hiſtoire.

Tout le Peuple changé dans ce jour ſalutaire,
Reconnoît ſon vrai Roi, ſon Vainqueur, & ſon Pere.

Dès lors on admira ce Régne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Eſpagnol en trembla. Juſtement deſarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée,
La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit:
A reconnoître un Roi Mayenne fut réduit;
Et ſoumettant enfin ſon cœur & ſes Provinces,
Fut le meilleur Sujet du plus juſte des Princes.

F I N.

ESSAY

SUR LA

POESIE EPIQUE,

IMPRIME' SUR L'ORIGINAL FRANÇOIS

DE Mr. DE VOLTAIRE,

Et non ſur la Traduction Françoiſe, que L'ABBE' DES FONTAINES avoit faite de l'Original compoſé à Londres en Anglais par Mr. DE VOLTAIRE.

ESSAY

SUR LA

POESIE EPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens goûts des Peuples.

ON a accablé preſque tous les Arts d'un nombre prodigieux de Règles, dont la plûpart ſont inutiles ou fauſſes. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples: car rien n'eſt plus aiſé que de parler d'un ton de Maître des choſes qu'on ne peut exécuter; il y a cent Poëtiques contre un bon Poëme. On ne voit que des Maîtres d'Eloquence, & preſque pas un Orateur; le Monde eſt plein de Critiques, qui à force de *Commentaires*, de *Définitions*, de *Diſtinc-*

tuelles, ſont parvenus à obſcurcir les connoiſſances les plus claires & les plus ſimples. Il ſemble qu'on n'aime que les chemins difficiles.

Chaque Science, chaque Etude a ſon jargon inintelligible, qui ſemble n'être inventé que pour en défendre les approches.

Que de noms barbares, que de puérilités pédanteſques on entaſſoit, il n'y a pas long-tems, dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fauſſe idée de l'Eloquence, dont il auroit pu avoir une connoiſſance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons Livres!

La voie par laquelle on a ſi long-tems enſeigné l'Art de penſer, eſt aſſurément bien oppoſée au Sens-Commun.

Mais c'eſt ſur-tout en fait de Poëſie que les Commentateurs & les Critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieuſement écrit des Volumes ſur quelques lignes que l'imagination des Poëtes a créées en ſe jouant.

Ce ſont des Tyrans qui ont voulu aſſervir à leurs Loix une Nation libre, dont ils ne connoiſſent point le caractère; auſſi ces prétendus Légiſlateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler. La plûpart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il falloit ſentir avec tranſport. Et quand même leurs Règles ſeroient juſ-

juſtes, combien peu ſeroient-elles utiles! Homére, Virgile, le Taſſe, Milton, n'ont guères obéï à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendus règles, tant de liens, ne ſerviroient qu'à embarraſſer les grands Hommes dans leur marche, & ſeroient d'un foible ſecours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carriére & non pas s'y traîner avec des béquilles.

Preſque tous les Critiques ont cherché dans Homére des règles qui n'y ſont aſſûrément point. Mais comme ce Poëte Grec a compoſé deux Poëmes d'une nature abſolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier Homére avec lui-même. Virgile venant enſuite, qui réunit dans ſon Ouvrage le plan de l'Iliade & celui de l'Odiſſée, il fallut qu'ils cherchaſſent encore de nouveaux expédients pour ajuſter leurs règles à l'Enéïde.

Ils ont fait à peu-près comme les Aſtronomes, qui inventoient tous les jours des Cercles imaginaires, & créoient ou anéantiſſoient un Ciel ou deux de cryſtal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme Savans, & qui ſe croient tels, venoit vous dire, *le Poëme Epique eſt une longue Fable inventée pour enſeigner une vérité morale, & dans laquelle un Héros acheve quelque grande action avec le ſecours des Dieux dans l'eſpace d'une année*, il faudroit lui répondre, votre définition eſt très-

très-fauſſe ; car ſans éxaminer ſi l'Iliade d'Homére eſt d'accord avec votre règle, les Anglais ont un Poëme Epique, dont le Héros loin de venir à bout d'une grande entrepriſe par le ſecours céleſte en une année, eſt trompé par le Diable & par ſa femme en un jour, & eſt chaſſé du Paradis Terreſtre pour avoir mangé une pomme.

Ce Poëme cependant eſt mis par les Anglais au niveau de l'Iliade, & beaucoup de perſonnes le préférent à Homére, avec quelque apparence de raiſon.

Mais, me direz-vous, le Poëme Epique ne ſera-t-il donc que le recit d'une Avanture malheureuſe? Non, cette définition ſeroit auſſi fauſſe que l'autre. L'Oedipe de Sophocle, le Cinna de M. Corneille, l'Athalie de M. Racine, le Céſar de Shakeſpear, le Caton de M. Adiſſon, la Merope de M. le Marquis Scipion Maffei, le Roland de M. Quinaut, ſont toutes de belles Tragédies, & j'oſe dire toutes d'une nature différente. On auroit beſoin en quelque ſorte d'une définition particuliére pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les Arts ſe donner bien de garde de ces définitions trompeuſes, par leſquelles nous oſons exclure toutes les beautés qui nous ſont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familiéres, il n'en eſt point des Arts, & ſurtout de ceux qui dépendent de l'Imagination, comme des Ouvrages de la Nature: nous

nous pouvons définir les Métaux, les Minéraux, les Elémens, les Animaux, parce que leur nature eſt toujours la même; mais preſque tous les Ouvrages des hommes changent ainſi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les Langues, le goût des Peuples les plus voiſins, différent. Que dis-je? la même Nation n'eſt plus reconnoiſſable au bout de trois ou quatre Siècles. Dans les Arts qui dépendent purement de l'Imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats: ils changent en mille maniéres dans le tems même qu'on cherche à les fixer.

La Muſique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, étoit très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'eſt plus celle de Luigi & de Cariſſimi: des airs Perſans aſſûrément ne plairoient pas à des oreilles Européanes; mais ſans aller ſi loin, un Français accoutumé à nos Operas, ne peut s'empêcher de rire la premiere fois qu'il entend du recitatif en Italie; autant en fait un Italien à l'Opera de Paris, & tous deux ont également tort, ne conſiderant point que le recitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée, que le caractère des deux Langues eſt très-différent, que ni l'accent, ni le ton ne ſont les mêmes, que cette différence eſt ſenſible dans la converſation, plus encore dans la déclamation, & doit par conſéquent l'être infiniment dans la Muſique. Nous ſui-

vons

vons à peu-près les règles d'Architecture de Vitruve, cependant les Maiſons bâties en Italie par Palladio, & en France par nos bons Architectes, ne reſſemblent pas plus à celles de Pline & de Cicéron, que nos habillemens reſſemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples qui ayent plus de rapport à notre ſujet : qu'étoit la Tragédie chez les Grecs ? un Chœur qui demeuroit preſque toujours ſur le Théâtre, point de diviſion d'Actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq Actes, avec une intrigue amoureuſe.

En Angleterre ; la Tragédie eſt véritablement une action ; & ſi les Auteurs de ce Païs joignoient à l'activité qui anime leurs Pièces, un ſtile naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteroient bientôt ſur les Grecs & ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres Arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers, du génie différent des Nations qui les cultivent.

Quelle ſera donc l'idée que nous devons nous former de la Poëſie Epique ?

Le mot Epique vient du Grec Ἔπος qui ſignifie Diſcours : l'uſage a attaché ce nom particuliérement à des recits en Vers, d'Avantures héroïques. Comme le mot d'*Oratio* chez les Romains, qui d'abord ſignifioit auſſi *Diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour

pour les Discours d'éloquence, & comme le titre d'*Imperator* qui appartenoit aux Généraux d'Armées, fut ensuite conféré aux seuls Souverains de Rome.

Le Poëme Epique regardé en lui-même, est donc un recit en Vers d'Avantures héroïques. Que l'Action soit simple, ou complexe, qu'elle s'acheve dans un mois, ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtems: que la Scène soit fixée dans un seul endroit, comme dans l'Iliade, que le Héros voïage de Mers en Mers, comme dans l'Odissée, qu'il soit heureux ou infortuné, furieux comme Achille, ou pieux comme Enée: qu'il y ait un principal Personnage, ou plusieurs, que l'action se passe sur la Terre ou sur la Mer, sur le rivage d'Afrique comme dans la *Luziade*, dans l'Amérique comme dans l'*Araucana*, dans le Ciel, dans l'Enfer, hors des limites de notre Monde, comme dans le Paradis de Milton, il n'importe; le Poëme sera toujours un Poëme Epique, un Poëme Héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite.

Si vous faites scrupule, disoit le célèbre M. Adisson, de donner le titre de Poëme Epique au Paradis perdu de Milton, appellez-le, si vous voulez, un Poëme Divin; donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvû que vous confessiez que c'est un Ouvrage aussi admirable en son genre que l'Enéïde. Ne disputons jamais sur les noms, c'est

une

une puérilité impardonnable. Irois-je refuſer le nom de Comédies aux Pièces de M. Congreve, ou à celles de Calderon, parce qu'elles ne ſont pas dans nos mœurs ? La carriére des Arts a plus d'étendue qu'on ne penſe; un homme qui n'a lu que les Auteurs Claſſiques, mépriſe tout ce qui eſt écrit dans les Langues vivantes, & celui qui ne ſait que la Langue de ſon Païs, eſt comme ceux qui n'étant jamais ſortis de la Cour de France, prétendent que le reſte du Monde eſt peu de choſe, & que qui a vu Verſailles a tout vu.

Mais le point de la queſtion & de la difficulté eſt de ſavoir ſur quoi les Nations polies ſe réuniſſent, & ſur quoi elles différent. Un Poëme Epique doit par-tout être fondé ſur le Jugement, & embelli par l'Imagination: ce qui appartient au Bon-Sens, appartient également à toutes les Nations du Monde. Toutes vous diront qu'une Action, *une & ſimple*, qui ſe développe aiſément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatiguante, leur plaira davantage, qu'un amas confus d'avantures monſtrueuſes.

On ſouhaite généralement que cette *Unité* ſi ſage ſoit ornée d'une varieté d'Epiſodes, qui ſoient comme les membres d'un Corps robuſte & proportionné.

Plus l'Action ſera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la foibleſſe eſt d'être ſéduits par tout ce qui eſt au-delà de la

vie

vie commune. Il faudra ſur-tout que cette Action ſoit *intereſſante* ; car tous les cœurs veulent être remués, & un Poëme parfait d'ailleurs, s'il ne touchoit point, ſeroit inſipide en tout tems & en tout Païs ; elle doit être entiére, parce qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe être ſatisfait s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eſt promis d'avoir.

Telles ſont à peu près les principales règles que la Nature dicte à toutes les Nations qui cultivent les Lettres ; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleſte, la nature des épiſodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, & de cet inſtinct qu'on nomme goût ; voilà ſur quoi il y a mille opinions, & point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût, qui plaiſent également à toutes les Nations ?

Il y en a ſans doute en très-grand nombre. Depuis le tems de la renaiſſance des Lettres, qu'on a pris les Anciens pour modèles, Homére, Demoſthène, Virgile, Cicéron, ont en quelque maniere réuni ſous leurs loix tous les Peuples de l'Europe, & fait de tant de Nations différentes une ſeule République de Lettres ; mais au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque Peuple introduiſent dans chaque Païs un goût particulier.

Vous ſentez dans les meilleurs Ecrivains

modernes, le caractère de leur Païs à travers l'imitation de l'antique; leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés & meuris par le même Soleil, mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit, des goûts, des couleurs, & des formes différentes.

Vous reconnoîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol, à ſon ſtile, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes maniéres.

La douceur & la molleſſe de la Langue Italienne, s'eſt inſinuée dans le génie des Auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtile majeſtueux, ſont, me ſemble, généralement parlant, le caractère des Ecrivains Eſpagnols. La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particuliéres aux Anglais, ils ſont ſur-tout amoureux des allégories & des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'éxactitude, l'élégance; ils hazardent peu, ils n'ont ni la force Anglaiſe qui leur paroîtroit une force giganteſque & monſtrueuſe, ni la douceur Italienne qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mepris que les Nations ont les unes pour les autres.

Pour regarder dans tous ſes jours cette différence qui ſe trouve entre les goûts des Peuples voiſins, conſiderons maintenant leur ſtile.

On approuve avec raiſon en Italie, ces Vers

Vers de la troiſième ſtance du premier Chant de la Jéruſalem.

Così a l'egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoave licor gli orli del vaſo:
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E da l'inganno ſuo vita riceve.

Cette comparaiſon du charme des Fables qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amere donnée à un enfant dans un vaſe bordé de miel, ne ſeroit pas ſoufferte dans un Poëme Epique Français. Nous liſons avec plaiſir dans Montagne, qu'il faut *emmieller la viande ſalubre à l'enfant*; mais cette image qui nous plaît dans ſon ſtile familier, ne nous paroîtroit pas digne de la majeſté de l'Epopée.

Voici un autre endroit univerſellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'eſt dans le Chant ſeizième de la Jéruſalem, lorſqu'Armide commence à ſoupçonner la fuite de ſon Amant.

Volea gridar: dove, o crudel, me ſola
Laſci? ma il varco al ſuon chiuſe il dolore;
Si, che tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar su'l core.

Ces quatre Vers Italiens ſont très-touchans & très-naturels; mais ſi on les traduit exactement, ce ſera un *galimatias* en Français.

„ Elle vouloit crier, cruel pourquoi me
„ laiſſes-tu ſeule? mais la douleur ferma le
„ chemin à ſa voix, & ces paroles doulou-
„ reuſes reculerent avec plus d'amertume,
„ & retentirent ſur ſon cœur.

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus ſublimes endroits du Poëme ſingulier de Milton, dont j'ai déja parlé; c'eſt au premier Livre dans la Deſcription de Satan & des Enfers.

- - - - - - Round he throvvs his baleful eys
That vvitneſſ'd huge affliction and diſmay,
Mix'd vvith obdurate pride, and ſtedfaſt hate.
At once, as far as angels Ken, he vievvs
The diſmal ſituation vvaſte and vvild,
A dungeon horrible on all ſides round
As one great fornace flam'd, yet from thoſe flames
No light, but rather a darkneſſ viſible
Serv'd only to diſcover ſights of vvoe
Regions of ſorrovv, doleful ſhades, vvhere peace;
Nor reſt can never dvvell, hope never come
That comes tot all, &c.

„ Il promene de tous côtés ſes triſtes
„ yeux, dans leſquels étoient peints le de-
„ ſeſpoir & l'horreur, avec l'orgueil & l'ir-
„ réconciliable haine. Il voit d'un coup
„ d'œil, auſſi loin que les regards des Ché-
„ rubins peuvent percer, ce Séjour épou-
„ vantable, ces Deſerts déſolés, ce Dongeon
„ immenſe, enflâmé comme une Fournaiſe
„ énorme. Mais de ces *flâmes il ne ſortoit*
„ *point*

„ *point de lumieres, ce ſont des ténèbres viſi-*
„ *bles* qui ſervent ſeulement à découvrir des
„ ſpectacles de déſolation, des Régions de
„ douleur, dont jamais n'approchent le
„ repos ni la paix, où l'on ne connoît point
„ l'eſpérance connue par-tout ailleurs ".

Antonio de Solis dans ſon excellente Hiſtoire de la Conquête du Méxique, après avoir dit que l'endroit où Montezume conſultoit ſes Dieux, étoit une large Voute ſouterraine, ou de petits ſoupiraux laiſſoient à peine entrer la lumiere, ajoûte, *o permittiam ſolamente lo que baſtava porque ſe vieſſe la oſcuridad*: ou laiſſoient entrer ſeulement autant de jour qu'il en falloit pour voir l'obſcurité.

Ces ténèbres viſibles de Milton ne ſont point condamnées en Angleterre, & les Eſpagnols ne reprennent point cette même penſée dans Solis. Il eſt très-certain que les Français ne ſouffriroient point de pareilles libertés. Ce n'eſt pas aſſez que l'on puiſſe excuſer la licence de ſes expreſſions, l'exactitude Françaiſe n'admet rien qui ait beſoin d'excuſe.

Qu'il me ſoit permis, pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matiere, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'Eloquence de la Chaire.

Qu'un homme, comme le P. Bourdaloue, prêche devant une Aſſemblée de la Communion Anglicane, & qu'animant par un

geſte noble, un Diſcours patétique, il s'écrie: „ Oui, Chrétiens, vous étiez bien „ diſpoſés, mais le ſang de cette Veuve „ que vous avez abandonnée, mais le ſang „ de ce Pauvre que vous avez laiſſé opprimer, mais le ſang de ces miſérables dont „ vous n'avez pas pris en main la cauſe, „ ce ſang retombera ſur vous, & vos bonnes diſpoſitions ne ſerviront qu'à rendre „ ſa voix plus forte pour demander à Dieu „ vengeance de votre infidélité. Ah! mes „ chers Auditeurs, &c.".

Ces paroles patétiques prononcées avec force, & accompagnées de grands geſtes, feront rire un Auditoire Alglais. Car autant qu'ils aiment ſur le Théâtre les expreſſions empoulées, & les mouvemens forcés de l'Eloquence, autant ils goûtent dans la Chaire une ſimplicité ſans ornement. Un Sermon en France eſt une longue Déclamation ſcrupuleuſement diviſée en trois points, & recitée avec enthouſiaſme. En Angleterre un Sermon eſt une Diſſertation ſolide, & quelquefois ſéche, qu'un homme lit au Peuple ſans geſte & ſans aucun éclat de voix. En Italie c'eſt une Comédie ſpirituelle. En voilà aſſez pour faire voir combien grande eſt la différence entre les goûts des Nations.

Je ſai qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ne ſauroient admettre ce ſentiment. Ils diſent que la Raiſon, & les Paſſions ſont par-tout les mémes; cela eſt vrai, mais elles s'expriment par-tout diverſement. Les hom-

mes

mes ont en tout païs un nez, deux yeux & une bouche. Cependant l'aſſemblage des traits qui fait la beauté en France, ne réuſſira pas en Turquie, ni une Beauté Turque à la Chine; & ce qu'il y a de plus aimable en Aſie & en Europe, ſeroit regardé comme un Monſtre dans le Païs de la Guinée. Puiſque la Nature eſt ſi différente d'elle-même, comment veut-on aſſervir à des loix générales des Arts ſur leſquels la coutume, c'eſt-à-dire l'inconſtance, a tant d'empire?

Si donc nous voulons avoir une connoiſſance un peu étendue de ces Arts, il faut nous informer de quelle maniere on les cultive chez toutes les Nations. Il ne ſuffit pas, pour connoître l'Epopée, d'avoir lu Virgile & Homére; comme ce n'eſt point aſſez, en fait de Tragédie, d'avoir lu Sophocle & Euripide.

Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement *beau* chez les Anciens, nous devons nous prêter à ce qui étoit *beau* dans leur Langue & dans leurs mœurs; mais ce ſeroit s'égarer étrangement que de les vouloir ſuivre en tout à la piſte. Nous ne parlons point la même Langue, la Religion qui eſt preſque toujours le fondement de la Poëſie Epique, eſt parmi nous l'oppoſé de leur Mythologie. Nos coutumes ſont plus différentes de celles des Héros du Siège de Troye, que de celles des Américains. Nos Combats, nos Sièges, nos Flotes n'ont pas la moindre reſſemblance; notre Philoſophie

eſt en tout le contraire de la leur. L'invention de la Poudre, celle de la Bouſſole, de l'Imprimerie, tant d'autres Arts qui ont été apportés récemment dans le Monde, ont en quelque façon changé la face de l'Univers; en ſorte qu'un Poëte Epique entouré de tant de nouveautés, doit avoir un génie bien ſtérile, ou bien timide, s'il n'oſe pas être neuf lui-même.

Qu'Homére nous repréſente ſes Dieux s'enyvrant de Nectar, & riant ſans fin de la mauvaiſe grace dont Vulcain leur ſert à boire, cela étoit bon de ſon tems, où les Dieux étoient ce que les Fées ſont dans le nôtre. Mais aſſûrément perſonne ne s'aviſera aujourd'hui de repréſenter dans un Poëme, une troupe d'Anges & de Saints buvans & rians à table; que diroit-on d'un Auteur, qui iroit après Virgile introduire des Harpies, enlevant le dîner de ſon Héros?

En un mot admirons les Anciens, mais que notre admiration ne ſoit pas une ſuperſtition aveugle; ne faiſons par cette injuſtice à la Nature Humaine & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ſes anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de ſûreté.

Il n'y a point de Monumens en Italie qui méritent plus l'attention d'un Voïageur, que la Jéruſalem du Taſſe; Milton fait autant d'honneur à l'Angleterre, que le grand Newton.

Newton. Camoens eſt en Portugal, ce que Milton eſt en Angleterre.

Ce ſeroit ſans doute un grand plaiſir, & même un grand avantage pour un homme qui penſe, d'éxaminer tous ces Poëmes Epiques de différente nature, nés en des Siècles & dans des Païs éloignés les uns des autres.

Il me ſemble qu'il y a une ſatisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illuſtres Perſonnages, Grecs, Romains, Italiens, Anglais, tous habillés, ſi je l'oſe dire, à la maniere de leurs Païs.

C'eſt une entrepriſe au-delà de mes forces, que de prétendre les peindre: j'eſſayerai ſeulement de craïonner une eſquiſſe de leurs principaux traits: c'eſt au Lecteur à ſuppléer aux défauts de ce deſſein: je ne ferai que propoſer, il doit juger; & ſon jugement ſera juſte, s'il lit avec impartialité, & s'il n'écoute ni les préjuges qu'il a reçus dans l'Ecole, ni cet amour-propre mal-entendu, qui nous fait mépriſer tout ce qui n'eſt pas dans nos mœurs.

Il verra la naiſſance, le progrès, la décadence de l'Art, il le verra enſuite ſortir comme de ſes ruïnes, il le ſuivra dans tous ſes changemens, il diſtinguera ce qui eſt *beauté*, ou défectueux dans tous les tems, & chez toutes les Nations, d'avec ces *beautés locales* qu'on admire dans un Païs, & qu'on mépriſe dans un autre. Il n'ira point demander à Ariſtote ce qu'il doit penſer d'un Au-

teur Anglais ou Portugais, ni à M. Perrault comment il doit juger de l'Iliade : il ne ſe laiſſera point tyranniſer par Scaliger ni par le Boſſu ; mais il tirera ſes règles de la Nature, & des exemples qu'il aura devant les yeux, & il jugera entre les Dieux d'Homére & le Dieu de Milton, entre Calipſo & Didon, Armide & Eve.

Si les Nations de l'Europe au lieu de ſe mépriſer injuſtement les unes les autres, vouloient faire une attention moins ſuperficielle aux Ouvrages & aux manieres de leurs Voiſins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'obſervations naîtroit ce goût général qu'on cherche ſi inutilement.

CHAPITRE SECOND.

HOMERE.

HOMERE vivoit probablement environ huit cens cinquante années avant l'Ere Chretienne : il étoit certainement contemporain d'Héſiode : or Héſiode nous apprend qu'il écrivoit dans *l'âge* qui ſuivoit celui de la Guerre de Troye, & que cet âge dans lequel il vivoit, finiroit avec la génération qui exiſtoit alors.

Il eſt donc certain qu'Homére fleuriſſoit trois générations après la Guerre de Troye ; ainſi

ainſi il pouvoit avoir vu dans ſon enfance quelques Vieillards qui avoient été à ce Siège, & il devoit avoir parlé ſouvent à des Grecs d'Europe & d'Aſie, qui avoient vu Uliſſe & Menelas.

Quand il compoſa l'Iliade, (ſuppoſé qu'il ſoit l'Auteur de tout cet Ouvrage,) il ne fit donc que mettre en Vers une partie de l'Hiſtoire & des Fables de ſon tems.

Les Grecs n'avoient alors que des Poëtes pour Hiſtoriens & pour Théologiens, ce ne fut même que quatre cens ans après Héſiode & Homére, qu'on ſe réduiſit à écrire l'Hiſtoire en Proſe. Cet uſage qui paroîtra bien ridicule à beaucoup de Lecteurs, étoit très-raiſonnable. Un Livre dans ce tems-là étoit une choſe auſſi rare, qu'un bon Livre l'eſt aujourd'hui : loin de donner au Public l'Hiſtoire in-folio de chaque Village, comme on fait à préſent, on ne tranſmettoit à la Poſtérité que les grands événemens qui devoient l'intereſſer. Le Culte des Dieux & l'Hiſtoire des grands Hommes étoient les ſeuls ſujets de ce petit nombre d'Ecrits: on les compoſa long-tems en Vers chez les Egyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étoient deſtinés à être retenus par cœur, & à être chantés: telle étoit la coutume de ces Peuples ſi différens de nous. Il n'y eut juſqu'à Hérodote d'autre Hiſtoire parmi eux qu'en Vers, & ils n'eurent en aucun tems de Poëſie ſans Muſique.

A l'égard d'Homére, autant ſes Ouvra-

ges

ges ſont connus, autant eſt-on dans l'gnorance ſur ſa perſonne. Tout ce qu'on ſait de vrai, c'eſt que long-tems après ſa mort, on lui a érigé des Statuës, & élevé des Temples. Sept Villes puiſſantes ſe ſont diſputé l'honneur de l'avoir vu naître ; mais la commune opinion eſt que de ſon vivant il mandioit dans ces ſept Villes, & que celui dont la Poſtérité a fait un Dieu, a vêcu mépriſé & miſérable, deux choſes très-compatibles.

L'Iliade qui eſt le grand Ouvrage d'Homére, eſt plein de Dieux & de combats. Ces ſujets plaiſent naturellement aux hommes, ils aiment ce qui leur paroît terrible; ils ſont comme les Enfans qui écoutent avidement ces Contes de Sorciers qui les effraïent. Il y a des Fables pour tout âge, & il n'y a point de Nation qui n'ait eu les ſiennes.

De ces deux ſujets qui rempliſſent l'Iliade, naiſſent les deux grands reproches que l'on fait à Homére: on lui impute l'extravagance de ſes Dieux, & la groſſiéreté de ſes Héros. C'eſt reprocher à un Peintre d'avoir donné à ſes figures les habillemens de ſon tems. Homére a peint les Dieux tels qu'on les croioit, & les hommes tels qu'ils étoient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la Théologie Payenne ; mais il faudroit être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'Homére. Si l'idée des trois Graces qui doivent toujours

ac-

accompagner la Déeſſe de la beauté, ſi la Ceinture de Vénus ſont de ſon invention: quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainſi orné cette Religion que nous lui reprochons? & ſi ces Fables étoient déja reçues avant lui, peut-on mépriſer un Siècle qui avoit trouvé des allégories ſi juſtes & ſi charmantes?

Quant à ce qu'on appelle groſſiéreté dans les Héros d'Homére, on peut rire tant qu'on voudra de voir Patrocle au neuvième Livre de l'Iliade mettre trois Gigots de Mouton dans une Marmite, allumer & ſouffler le feu, & préparer le dîner avec Achille: Achille & Patrocle n'en ſont pas moins éclatans. Charles XII. Roi de Suède, a fait ſix mois ſa cuiſine à *Demir-Tocca*, ſans perdre rien de ſon héroïſme, & la plûpart de nos Généraux qui portent dans un Camp tout le luxe d'une Cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces Héros qui faiſoient leur cuiſine eux-mêmes.

On peut ſe mocquer de la Princeſſe Nauſica, qui, ſuivie de toutes ſes femmes, va laver ſes Robbes, & celle du Roi & de la Reine. On peut trouver ridicule que les Filles d'Auguſte ayent filé les habits de leur Pere, lorſqu'il étoit Maître de l'Univers. Cela n'empêchera pas qu'une ſimplicité ſi reſpectable ne vale bien la vaine pompe, l'orgueil, & l'oiſiveté dans laquelle ſont nourries les perſonnes d'un haut rang.

Que ſi on reproche à Homére d'avoir

tant

tant loué la force de ces Héros, c'eſt qu'avant l'invention de la Poudre, la force du Corps décidoit de tout dans les Batailles: c'eſt que cette force eſt l'origine de tout pouvoir chez les hommes ; c'eſt que par cette ſupériorité ſeule, les Nations du Nord ont conquis toute la Terre depuis la Chine juſqu'au Mont-Atlas. Les Anciens ſe faiſoient une gloire d'être robuſtes: leurs plaiſirs étoient des Exercices violens ; ils ne paſſoient point leurs jours à ſe faire traîner dans des Chars à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment d'une Maiſon dans une autre leur ennui & leur inutilité. En un mot Homére avoit à repréſenter un Ajax & un Hector, non un Courtiſan de Verſailles, ou de Saint James.

Après avoir rendu juſtice au fond du ſujet des Poëmes d'Homére, ce ſeroit ici le lieu d'examiner la maniere dont il les a traités, & d'oſer juger du prix de ſes Ouvrages ; mais tant de Plumes ſavantes ont épuiſé cette matiere, que je me bornerai à une ſeule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux Belles-Lettres, pourront peut-être tirer quelques utilité.

Si Homére a eu des Temples, il s'eſt trouvé bien des Infidèles qui ſe ſont mocqués de ſa Divinité. Il y a eu dans tous les Siècles des Savans, des *Raiſonneurs*, qui l'ont traité d'Ecrivain pitoïable, tandis que d'autres étoient à genoux devant lui.

Ce

Ce Pere de la Poëſie eſt depuis quelque tems un grand ſujet de diſpute en France, M. Perraut commença la querelle contre M. Deſpreaux : mais il apporta à ce combat des armes trop inégales ; il compoſa ſon Livre du Parallèle des Anciens & des Modernes, où l'on voit un eſprit très-ſuperficiel, nulle méthode & beaucoup de mépriſes. Le redoutable M. Deſpreaux accabla ſon Adverſaire en s'attachant uniquement à relever ſes bévûes ; de ſorte que la diſpute fut terminée par rire aux dépens de Perraut, ſans qu'on entamât ſeulement le fond de la queſtion. M. de la Motte a depuis renouvellé la querelle : il ne ſavoit pas la Langue Grecque ; mais l'eſprit à ſuppléé en lui, autant qu'il eſt poſſible, à cette connoſſance. Peu d'Ouvrages ſont écrits avec autant d'art, de diſcrétion & de fineſſe, que ſes Diſſertations ſur Homére. Madame Dacier, connue par une érudition qu'on eût admiree dans un homme, ſoutint la cauſe d'Homére avec l'emportement d'un Commentateur : on eût dit que l'Ouvrage de M. de la Motte étoit d'une femme d'eſprit, & celui de Madame Dacier d'un homme ſavant. L'un par ſon ignorance dans la Langue Grecque, ne pouvoit ſentir les beautés de l'Auteur qu'il attaquoit ; l'autre toute remplie de la ſuperſtition des Commentateurs, étoit incapable d'appercevoir des défauts dans l'Auteur qu'elle adoroit.

Pour moi, Jorſque je lus Homére, & que je

je vis ces fautes groſſiéres qui juſtifient les Critiques, & ces beautés plus grandes que ſes fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût compoſé tous les Chants de l'Iliade. En effet nous ne connoiſſons parmi les Latins, ni parmi nous, aucun Auteur qui ſoit tombé ſi bas, après s'être élevé ſi haut. Le grand Corneille, génie pour le moins égal à Homére, a fait à la vérité Pertharite, Surena, Ageſilas, après avoir donné Cinna & Polieucte; mais Surena & Pertharite ſont des ſujets encore plus mal choiſis que mal traités. Ces Tragédies ſont très-foibles, mais non pas remplies d'abſurdités, de contradictions & de fautes groſſiéres. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchois, & le paradoxe de la réputation d'Homére m'a été développé. Shakeſpear leur premier Poëte Tragique, n'a guéres en Angleterre d'autre épithete que celle de Divin. Je n'ai jamais vu à Londres la Sale de la Comédie auſſi remplie à l'Andromaque de M. Racine, toute bien traduite qu'elle eſt, par Mr. Philipps, ou au Caton de M. Adiſſon, qu'aux anciennes Pièces de Shakeſpear. Ces Piéces ſont des Monſtres en Tragédie. Il y en a qui durent pluſieurs années, on y baptiſe au premier Acte le Héros qui meurt de vieilleſſe au cinquième; on y voit des Sorciéres, des Païſans, des Yvrognes, des Bouffons, des Foſſoïeurs qui creuſent une foſſe, & qui chantent des

airs

airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monſtrueux & de plus abſurde, vous le trouverez dans Shakeſpear. Quand je commençois à apprendre la Langue Anglaiſe, je ne pouvois comprendre comment une Nation ſi éclairée pouvoit admirer un Auteur ſi extravagant; mais dès que j'eus une plus grande connoiſſance de la Langue, je m'apperçus que les Anglais avoient raiſon, & qu'il eſt impoſſible que toute une Nation ſe trompe en fait de ſentiment, & ait tort d'avoir du plaiſir. Ils voioient comme moi les fautes groſſiéres de leur Auteur favori, mais ils ſentoient mieux que moi ſes beautés, d'autant plus ſinguliéres, que ce ſont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouït de ſa réputation. Les Auteurs qui ſont venus après lui ont ſervi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand ſens de l'Auteur de Caton, & ſes talens qui en ont fait un Secrétaire d'Etat, n'ont pu le placer à côté de Shakeſpear: tel eſt le privilège du véritable génie. Il ſe fait une route où perſonne n'a marché avant lui; il court ſans guide, ſans art, ſans règle, il s'égare dans ſa carriére; mais il laiſſe loin derriére lui tout ce qui n'eſt que raiſon & qu'exactitude. Tel à peu près étoit Homére: il a créé ſon Art & l'a laiſſé imparfait; c'eſt un chaos encore; mais la lumiere y brille déja de tous côtés.

Le Clovis de Demarêts, la Pucelle de Chapelain, ces Poëmes fameux par leur ridicule ſont à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'Iliade, comme le Pirame de Pradon eſt plus exact que le Cid de Corneille. Il y a peu de petites Nouvelles où les événemens ne ſoient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'induſtrie que dans Homére. Cependant douze beaux Vers de l'Iliade ſont au-deſſus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros Diamant, Ouvrage brute de la Nature, l'emporte ſur des Colifichets de fer ou de léton quelque bien travaillés qu'ils puiſſent être par des mains induſtrieuſes. Le grand mérite d'Homére eſt d'avoir été un Peintre ſublime. Inférieur de beaucoup à Virgile dans tout le reſte, il lui eſt ſupérieur en cette partie. S'il décrit une Armée en marche, *c'eſt un feu dévorant, qui, pouſſé par les Vents, conſume la Terre devant lui :* ſi c'eſt un Dieu qui ſe tranſporte d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, & au quatrième il arrive au bout de la Terre.* Quand il décrit la Ceinture de Vénus, il n'y a point de Tableau de l'Albane qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colére d'Achille, il perſonifie les Priéres, *elles ſont Filles du Maître des Dieux, elles marchent triſtement, le front couvert de confuſion, les yeux trempés de larmes, & ne pouvant ſe ſoutenir ſur leurs pieds chancellans, elles ſuivent*

de

de loin l'Injure, l'Injure altiére qui court ſur la Terre d'un pied leger, levant ſa tête audacieuſe.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'Homére en faveur de ces beautés, ſont la plûpart des Eſprits philoſophiques qui ont étouffé en eux-mêmes tout ſentiment. On trouve dans les Penſées de Mr. Paſcal, qu'il n'y a point de beauté Poëtique, & *que faute d'elle on a inventé de grands mots, comme fatal Laurier, bel Aſtre, & que c'eſt cela qu'on appelle beauté Poëtique*; que prouve un tel paſſage, ſinon que l'Auteur parloit de ce qu'il n'entendoit pas?

Pour juger des Poëtes il faut ſavoir ſentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connoître; comme pour décider ſur la Muſique, ce n'eſt pas aſſez, ce n'eſt rien même de calculer en Mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croye point encore connoître les Poëtes par les Traductions; ce ſeroit vouloir appercevoir le coloris d'un Tableau dans une Eſtampe. Les Traductions augmentent les fautes d'un Ouvrage, & en gâtent les beautés: qui n'a lu que Madame Dacier n'a point lu Homére: c'eſt dans le Grec ſeul qu'on peut voir le ſtile du Poëte, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle Langue qu'ayent ja-

mais parlé les hommes; enfin on verra Homére lui-même, qu'on trouvera comme ſes Héros tout plein de défauts, mais ſublime.

CHAPITRE TROISIE'ME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la Vie de Virgile qu'on trouve à la tête de pluſieurs Editions des Ouvrages de ce grand Homme: elle eſt pleine de puérilités & de contes ridicules, on y repréſente Virgile comme une eſpèce de Maquignon & de Faiſeur de prédictions, qui devine qu'un Poulain qu'on avoit envoïé à Auguſte étoit né d'une Jument malade; & qui, étant interrogé ſur le ſecret de la naiſſance de l'Empereur, répond qu'Auguſte étoit Fils d'un Boulanger, parce qu'il n'avoit été juſques-là récompenſé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne ſai par quelle fatalité la mémoire des grands Hommes eſt preſque toujours défigurée par des contes inſipides.

Tenons-nous-en à ce que nous ſavons certainement de Virgile. Il nâquit l'an 684. de la fondation de Rome, dans le Village d'Andez, à une lieue de Mantoue, ſous le premier Conſulat du grand Pompée & de Craſſus. Les Ides d'Octobre qui étoient le 15. de

15. de ce mois, devinrent à jamais fameuſes par ſa naiſſance. *Octobris Maro conſecravit Idus*, dit Martial. Il ne vêcut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes, comme il alloit en Grece pour mettre dans la retraite la derniere main à ſon Enéïde qu'il avoit été onze ans à compoſer.

Il eſt le ſeul de tous les Poëtes Epiques qui ait jouï de ſa réputation pendant ſa vie. Les ſuffrages & l'amitié d'Auguſte, de Mecène, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus, ne ſervirent pas peu, ſans doute, à diriger les jugemens de ſes contemporains, qui peut-être ſans cela ne lui auroient pas rendu ſi-tôt juſtice. Quoiqu'il en ſoit, telle étoit la vénération qu'on avoit pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint paroître au Théâtre, après qu'on y eut recité quelques-uns de ſes Vers, tout le Peuple ſe leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'Empereur.

Il étoit né d'un caractère doux, modeſte, & même timide. Il ſe déroboit très-ſouvent, en rougiſſant, à la multitude qui accouroit pour le voir. Il étoit embarraſſé de ſa gloire, ſes mœurs étoient ſimples, il négligeoit ſa perſonne & ſes habillemens; mais cette négligence étoit aimable. Il faiſoit les délices de ſes Amis par cette ſimplicité qui s'accorde ſi bien avec le génie, & qui ſemble être donnée aux véritablement grands Hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens ſont bornés, & qu'il

n'arrive preſque jamais qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'étoit plus le même lorſqu'il écrivoit en Proſe. Sénéque le Philoſophe nous apprend que Virgile n'avoit pas mieux réuſſi en Proſe que Cicéron en Vers. Si cela eſt, le Poëte a eu un mérite que l'Orateur n'avoit point : c'étoit de connoître ſa portée, du moins Virgile n'a-t-il point laiſſé après lui de mauvaiſe Proſe ; au lieu que nous avons des Vers de Cicéron qui font honte à ſa mémoire.

Horace & lui furent comblés de biens par Auguſte. Cet heureux Tyran ſavoit bien qu'un jour ſa réputation dépendroit d'eux : auſſi eſt-il arrivé que l'idée que ces deux grands Ecrivains nous ont donnée d'Auguſte, a effacé l'horreur de ſes proſcriptions ; ils nous font aimer ſa mémoire, ils ont fait, ſi j'oſe le dire, illuſion à toute la Terre.

Virgile mourut aſſez riche pour laiſſer des ſommes conſidérables à Tucca, à Varius, à Mecenas & à l'Empereur même. On ſait qu'il ordonna par ſon Teſtament que l'on brûlât ſon Enéïde, dont il n'étoit point ſatisfait ; mais on ſe donna bien de garde d'obéïr à ſa derniere volonté. Nous avons encore les Vers qu'Auguſte compoſa au ſujet de cet ordre que Virgile avoit donné en mourant ; ils ſont beaux, & ſemblent partir du cœur.

Er-

Ergone ſupremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas, ergo ibit in ignes
Magnaque doctiloqui morietur Muſa Maronis, &c.

Cet Ouvrage que l'Auteur avoit condamné aux flammes eſt encore avec ſes défauts le plus beau Monument qui nous reſte de toute l'Antiquité. Virgile tira le ſujet de ſon Poëme des Traditions fabuleuſes, & & ſur l'arrivée & l'établiſſement d'Enée en Italie, que la Superſtition populaire avoit tranſmiſes juſqu'à lui, à peu près comme Homére avoit fondé ſon Iliade ſur la Tradition du Siège de Troye; car en vérité il n'eſt pas croïable qu'Homére & Virgile ſe ſoient ſoumis par avance à cette règle bizarre que le Pere le Boſſu a prétendu établir; c'eſt de choiſir ſon ſujet avant ſes perſonnes, & de diſpoſer toutes les actions qui ſe paſſent dans le Poëme avant que de ſavoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la Comédie qui n'eſt qu'une repréſentation des ridicules du Siècle, ou dans un Roman frivole qui n'eſt qu'un tiſſu de petites intrigues, leſquelles n'ont beſoin ni de l'autorité de l'Hiſtoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les Poëtes Epiques au contraire, ſont obligés de choiſir un Héros connu, dont le nom ſeul puiſſe impoſer au Lecteur, & un point d'Hiſtoire qui ſoit par lui-même intereſſant. Tout Poëte Epique qui ſuivra la règle de le Boſſu, ſera ſûr de n'être ja-

mais lu ; mais heureuſement il eſt impoſſible de la ſuivre : car ſi vous tirez votre ſujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez enſuite quelque événement dans l'Hiſtoire pour l'adapter à votre Fable, toutes les Annales de l'Univers ne pourroient pas vous fournir un événement entiérement conforme à votre plan : il faudra de néceſſité que vous altériez l'un pour le faire quadrer avec l'autre ; & y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être enſuite obligé de détruire ?

Virgile raſſembla donc dans ſon Poëme tous ces différens materiaux qui étoient épars dans pluſieurs Livres, & dont on peut voir quelques-uns dans Denis d'Halicarnaſſe. Cet Hiſtorien trace exactement le cours de la Navigation d'Enée, il n'oublie ni la fable des Harpies, ni les prédictions de Céleno, ni le petit Aſcagne qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs aſſiettes, &c.* Pour ce qui eſt de la métamorphoſe des Vaiſſeaux d'Enée en Nymphes, Denis d'Halicarnaſſe n'en parle point : Virgile lui-même prend ſoin de nous avertir, que ce conte étoit une ancienne tradition.

Priſca fides facto, ſed fama perennis.

Il ſemble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu ſe l'excuſer à lui-même en ſe rappellant la créance publique,

que. Si l'on conſideroit dans cette vûe pluſieurs endroits de Virgile qui choquent au premier coup d'œil, on ſeroit moins prompt à le condamner.

N'eſt-il pas vrai que nous permettrions à un Auteur Français, qui prendroit Clovis pour ſon Héros, de parler de la Sainte Ampoule qu'un Pigeon apporta du Ciel dans la Ville de Rheims pour oindre le Roi, & qui ſe conſerve encore avec foi dans cette Ville? Un Anglais qui chanteroit le Roi Arthur, n'auroit-il pas la liberté de parler de l'Enchanteur Merlin ? Tel eſt le ſort de toutes ces anciennes Fables où ſe perd l'origine de chaque Peuple, qu'on reſpecte leur antiquité dans le même-tems qu'on rit de leur abſurdité. Après tout quelque excuſable qu'on ſoit de mettre en œuvre de pareils contes, je penſe qu'il faudroit mieux les rejetter entiérement ; un ſeul Lecteur ſenſé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un Vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conſtruction de ſa Fable, Virgile eſt blâmé par quelques Critiques, & loué par d'autres de s'être aſſervi à imiter Homére. Pour moi, ſi j'oſe hazarder mon ſentiment, je penſe qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louanges. Il ne pouvoit éviter de mettre ſur la Scène les Dieux d'Homére qui étoient auſſi les ſiens, & qui ſelon la tradition avoient eux-mêmes guidé Enée en Italie. Mais aſſûrément il les fait agir

avec plus de jugement que le Poëte Grec. Il parle comme lui du Siège de Troye ; mais j'oſe dire qu'il y a plus d'art, & des beautés plus touchantes dans la Deſcription que fait Virgile de la priſe de cette Ville, que dans toute l'Iliade d'Homére. On nous crie que l'épiſode de Didon eſt d'après celui de Circé & de Calipſo, qu'Enée ne deſcend aux Enfers qu'à l'imitation d'Uliſſe. Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues Copies avec l'Original ſuppoſé, il y trouvera une prodigieuſe différence. *Homére a fait Virgile*, dit-on : ſi cela eſt, c'eſt ſans doute ſon plus bel Ouvrage.

Il eſt bien vrai que Virgile a emprunté du Grec quelques comparaiſons, quelques deſcriptions, dans leſquelles même pour l'ordinaire il eſt au-deſſous de l'Original : quand Virgile eſt grand, il eſt lui-même ; s'il bronche quelquefois ; c'eſt lorſqu'il ſe plie à ſuivre l'allure d'un autre.

J'ai entendu ſouvent reprocher à Virgile de la ſtérilité dans l'invention. On le compare à ces Peintres qui ne ſavent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profuſion de caractères Homére a jetté dans ſon Iliade. Au lieu que dans l'Enéïde, le fort Cloanthe, le brave Gias, & le fidèle Achate, ſont des perſonnages inſipides, des domeſtiques d'Enée & rien de plus, dont les noms ne ſervent qu'à remplir quelques Vers. Cette remarque me paroît juſte ; mais j'oſe dire qu'elle tourne à l'avantage

de

de Virgile. Il chante les actions d'Enée, & Homére l'oiſiveté d'Achille. Le Poëte Grec étoit dans la néceſſité de ſuppléer à l'abſence de ſon principal Héros, & comme ſon talent étoit de faire des Tableaux plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intereſſante, il a ſuivi l'impulſion de ſon génie en repréſentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point.

Virgile au contraire ſentoit qu'il ne falloit point affoiblir ſon principal Perſonnage, & le perdre dans la foule. C'eſt au ſeul Enée qu'il a voulu, & qu'il a du nous attacher, auſſi ne nous le fait-il jamais perdre de vûe. Toute autre méthode auroit gâté ſon Poëme.

M. de Saint-Evremont dit qu'Enée eſt plus propre à être Fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il eſt vrai qu'Enée paſſe auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouïs de la fureur d'Achille, ou des exploits giganteſques des Héros de Roman.

Si Virgile avoit été moins ſage, ſi au lieu de repréſenter le courage calme d'un Chef prudent, il avoit peint la témérité emportée d'Ajax & de Diomede, qui combattent contre des Dieux, il auroit plû davantage à ces Critiques, mais il mériteroit peut-

peut-être moins de plaire aux hommes ſenſés.

Je viens à la grande & univerſelle objection que l'on fait contre l'Enéïde. Les ſix derniers Chants, dit-on, ſont indignes des ſix premiers. Mon admiration pour ce grand Génie ne me ferme point les yeux ſur ce défaut, je ſuis perſuadé qu'il le ſentoit lui-même, & que c'étoit la vraie raiſon pour laquelle il avoit eu deſſein de brûler ſon Ouvrage. Il n'avoit voulu reciter à Auguſte que le premier, le ſecond, le quatrième & le ſixième Livre, qui ſont effectivement la plus belle partie de l'Enéïde. Il n'eſt point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuiſé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la deſcente d'Enée aux Enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de Didon. La terreur & la compaſſion ne peuvent aller plus loin que dans la Deſcription de la ruïne de Troye. De cette haute élévation, où il étoit parvenu au milieu de ſon vol, il ne pouvoit guères que deſcendre. Le projet du mariage d'Enée avec Lavinie qu'il ne connoît pas, ne ſauroit nous intereſſer après les amours de Didon. La guerre contre les Latins, commencée à l'occaſion d'un Cerf bleſſé, ne peut que refroidir l'imagination que la ruïne de Troye a échauffée. Il eſt bien difficile de s'élever quand le ſujet baiſſe; cependant il ne faut pas croire que les ſix derniers Chants de l'Enéïde ſoient ſans beautés: il n'y en a aucun

aucun où vous ne reconnoiſſiez Virgile. Ce que la force de ſon Art a tiré de ce terrain ingrat eſt preſque incroïable. Vous voyez par-tout la main d'un homme ſage qui lutte contre les difficultés : il diſpoſe avec choix tout ce que la brillante imagination d'Homére avoit répandu avec une profuſion ſans règle.

Pour moi s'il m'eſt permis de dire ce qui me bleſſe davantage dans les ſix derniers Livres de l'Enéïde, c'eſt qu'on eſt tenté en les liſant de prendre le parti de Turnus contre Enée. Je vois en la perſonne de Turnus un jeune Prince paſſionnément amoureux, prêt à épouſer une Princeſſe qui n'a point pour lui de répugnance ; il eſt favoriſé dans ſa paſſion par la mere de Lavinie qui l'aime comme ſon fils. Les Latins & les Rutules deſirent également ce mariage, qui ſemble devoir aſſûrer la tranquillité publique, le bonheur de Turnus, celui d'Amate, & même de Lavinie. Au milieu de ces douces eſpérances, lorſqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un Etranger, un Fugitif, arrive des Côtes d'Afrique. Il envoye une Ambaſſade au Roi Latin pour obtenir un azile, le bon vieux Roi commence par lui offrir ſa Fille, qu'Enée ne demandoit pas : de-là s'enſuit une guerre cruelle, Turnus en combattant pour ſa Maîtreſſe eſt tué impitoïablement par Enée, la mere de Lavinie au deſeſpoir ſe donne la mort, & le foible Roi Latin pendant

dant tout ce tumulte ne ſait ni refuſer, ni accepter Turnus pour ſon gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il ſe retire au fond de ſon Palais, laiſſant Turnus & Enée ſe battre pour ſa Fille, ſûr d'avoir un gendre quoi qu'il arrive. Il eût été aiſé, me ſemble, de remédier à ce grand défaut: il falloit peut-être qu'Enée eût à délivrer Lavinie d'un Ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune & aimable Amant qui avoit tant de droits ſur elle, & qu'il ſecourût le vieux Roi Latinus, au lieu de ravager ſon Païs: il a trop de l'air du Raviſſeur de Lavinie. J'aimerois qu'il en fût le Vengeur, je voudrois qu'il eût un Rival que je puſſe haïr, afin de m'intereſſer au Héros davantage. Une telle diſpoſition eût été une ſource de beautés nouvelles. Le Pere & la mere de Lavinie, cette jeune Princeſſe même, euſſent eu des perſonnages plus convenables à jouer. Mais ma préſomption va trop loin, ce n'eſt point à un jeune Peintre à oſer reprendre les défauts d'un Raphaël, & je ne puis pas dire comme le Correge *ſon pittor anche io.*

CHA-

CHAPITRE QUATRIEME.

LUCAIN.

APRE'S avoir levé nos yeux vers Homére & Virgile, il eſt inutile de les arreter ſur leurs Copiſtes. Je paſſerai ſous ſilence Statius, & Silius Italicus, l'un foible, l'autre monſtrueux imitateur de l'Iliade & de l'Enéïde ; mais il ne faut pas obmettre Lucain, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité, il ne doit à perſonne ni ſes beautés, ni ſes défauts, & mérite par-là ſeul une attention particuliére.

Lucain étoit d'une ancienne Maiſon de l'Ordre des Chevaliers : il nâquit à Cordoue en Eſpagne ſous l'Empereur Caligula. Il n'avoit encore que huit mois lorſqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la Maiſon de Sénéque ſon Oncle. Ce fait ſuffit pour impoſer ſilence à des Critiques qui ont révoqué en doute la pureté de ſon langage. Ils ont pris Lucain pour un Eſpagnol qui a fait des Vers Latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans ſon ſtile des Barbariſmes qui n'y ſont point, & qui, ſuppoſé qu'ils y fuſſent, ne peuvent aſſûrément être apperçus par aucun Moderne.

Il fut d'abord Favori de Néron, juſqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de diſputer avec lui le prix de la Poëſie, & le dangereux honneur de le remporter. Le ſujet qu'ils traiterent tous deux étoit *Orphée*. La hardieſſe qu'eurent les Juges de déclarer Lucain vainqueur, eſt une preuve bien forte de la liberté dont on jouïſſoit dans les premieres années de ce Régne.

Tandis que Néron fit les délices des Romains, Lucain crut pouvoir lui donner des éloges, il le loua même avec trop de flatterie, & en cela ſeul il a imité Virgile, qui avoit eu la foibleſſe de donner à Auguſte un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme, tel qu'il ſoit.

Néron démentit bien-tôt les louanges outrées dont Lucain l'avoit comblé. Il força Sénéque à conſpirer contre lui, Lucain entra dans cette fameuſe conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cens Romains du premier rang. Etant condamné à la mort il ſe fit ouvrir les veines dans un Bain chaud, & mourut en recitant des Vers de ſa Pharſale, qui exprimoient le genre de mort dont il expiroit.

Il ne fut pas le premier qui choiſit une Hiſtoire récente pour le ſujet d'un Poëme Epique. Varius, contemporain, ami, & rival de Virgile, mais dont les Ouvrages ont été perdus, avoit exécuté avec ſuccès cette dangereuſe entrepriſe.

La proximité des tems, la notorieté publique

blique de la Guerre Civile, le Siècle éclairé, politique, & peu ſuperſtitieux, où vivoient Céſar & Lucain, la ſolidité de ſon ſujet, ôtoient à ſon génie toute liberté d'invention fabuleuſe.

La grandeur véritable des Héros réels qu'il falloit peindre d'après nature, étoit une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de Céſar, étoient des perſonnages bien autrement importans que Sarpedon, Diomede, Mezence, & Turnus. La Guerre de Troye étoit un jeu d'enfans en comparaiſon des Guerres Civiles de Rome, où les plus grands Capitaines, & les plus puiſſans hommes qui ayent jamais été, diſputoient de l'Empire de la moitié du Monde connu.

Lucain n'a oſé s'écarter de l'Hiſtoire : par-là il a rendu ſon Poëme ſec & aride. Il a voulu ſuppléer au défaut d'invention par la grandeur des ſentimens ; mais il a caché trop ſouvent ſa ſéchereſſe ſous de l'enflure. Ainſi il eſt arrivé qu'Achille & Enée, qui étoient peu importans par eux-mêmes, ſont devenus grands dans Homére & dans Virgile, & que Céſar & Pompée ſont petits dans Lucain.

Il n'y a dans ſon Poëme aucune deſcription brillante comme dans Homére. Il n'a point connu comme Virgile l'art de narrer, & de ne rien dire de trop ; il n'a ni ſon élégance, ni ſon harmonie. Mais auſſi vous trouvez dans la Pharſale des beautés, qui ne

ſont ni dans l'Iliade, ni dans l'Enéïde. Au milieu de ſes déclamations empoulées, il y a de ces penſées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont Corneille eſt rempli; quelques-uns de ſes Diſcours ont la majeſté de ceux de Tite-Live, & la force de Tacite. Il peint comme Saluſte, en un mot, il eſt grand par-tout où il ne veut point être Poëte. Une ſeule ligne telle que celle-ci, en parlant de Céſar, *Nil actum reputans ſi quid ſupereſſet agendum*, vaut bien aſſûrément une deſcription Poëtique.

Virgile & Homére avoient fort bien fait d'amener les Divinités ſur la Scène. Lucain a fait tout auſſi-bien de s'en paſſer. Jupiter, Junon, Mars, Vénus, étoient des embelliſſemens néceſſaires aux actions d'Enée & d'Agamemnon. On ſavoit peu de choſe de ces Héros fabuleux, ils étoient comme ces Vainqueurs des Jeux Olympiques que Pindare chantoit, & dont il n'avoit preſque rien à dire. Il falloit qu'il ſe jettât ſur les louanges de Caſtor, de Pollux, & d'Hercule. Les foibles commencemens de l'Empire Romain avoient beſoin d'être relevés par l'intervention des Dieux; mais Céſar, Pompée, Caton, Labienus, vivoient dans un autre Siècle qu'Enée: les Guerres Civiles de Rome étoient trop ſérieuſes pour ces jeux d'imagination. Quel rôle Céſar joueroit-il dans la Plaine de Pharſale, ſi Iris venoit lui apporter ſon Epée, ou ſi Vénus

deſcen-

deſcendoit dans un nuage d'or à ſon ſecours.

Ceux qui prennent les commencemens d'un Art pour les Principes de l'Art même, ſont perſuadés qu'un Poëme ne ſauroit ſubſiſter ſans Divinités, parce que l'Iliade en eſt pleine, mais ces Divinités ſont ſi peu eſſentielles au Poëme, que le plus bel endroit qui ſoit dans Lucain, & peut-être dans aucun Poëte, eſt le diſcours de Caton, dans lequel ce Stoïque ennemi des Fables, refuſe d'entrer ſeulement dans le Temple de Jupiter Hammon. Je me ſers de la Traduction de M. de Brebeuf.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre,
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les Dieux ni les Enfers.
Alors que du Néant nous paſſons juſqu'à l'Etre,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connoître,
Nous trouvons Dieu par-tout, par-tout il parle à nous.
Nous ſavons ce qui fait, ou détruit ſon courroux.
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des Sens ne le force à ſe taire:
Penſez-vous qu'à ce Temple un Dieu ſoit limité?
Qu'il ait dans ces Deſerts caché la Vérité?
Faut-il d'autre ſéjour à ce Monarque auguſte,
Que les Cieux, que la Terre, & que le cœur du Juſte?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit,
C'eſt ſa main qui nous guide, & ſon feu qui nous luit;
Tout ce que nous voyons eſt cet Etre ſuprême, &c.

C'eſt bien aſſez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naiſſons.
Si nous n'y ſavons pas lire nos avantures,
Percer avant le tems dans les choſes futures,
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à le chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du miniſtère des Dieux; mais pour avoir ignoré l'Art de bien conduire les affaires des Hommes, que Lucain eſt ſi inférieur à Virgile. Faut-il qu'après avoir peint Céſar, Pompée, Caton, avec des traits ſi forts, il ſoit ſi foible quand il les fait agir! Ce n'eſt preſque plus qu'une Gazette pleine de déclamations; il me ſemble que je vois un Portique hardi & immenſe, qui me conduit à des ruïnes.

CHA-

CHAPITRE CINQUIE'ME.

LE TRISSIN.

APRE'S que l'Empire Romain eut été détruit par les Barbares, pluſieurs Langues ſe formerent des débris du Latin; comme pluſieurs Royaumes s'éleverent ſur les ruïnes de Rome, les Conquérans porterent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les Arts périrent, & lorſqu'après huit cens ans, ils commencerent à renaître, ils renâquirent Goths & Vandales. Ce qui nous reſte malheureuſement de l'Architecture & de la Sculpture de ces tems-là, eſt un compoſé bizarre de groſſiéreté, & de colifichets. Le peu qu'on écrivoit, étoit dans le même goût. Les Moines conſerverent la Langue Latine pour la corrompre, les Francs, les Vandales, les Lombards, mêlerent à ce Latin corrompu leur Jargon irrégulier & ſtérile, enfin la Langue Italienne, comme la Fille aînée de la Latine, ſe polit la premiere, enſuite l'Eſpagnole, puis la Françaiſe & l'Anglaiſe ſe perfectionnerent.

La Poëſie fut le premier Art qui fut cultivé avec ſuccès. Dante & Pétrarque écrivirent dans un tems où l'on n'avoit pas encore un Ouvrage de Proſe ſupportable,

choſe étrange que preſque toutes les Nations du Monde aïent eu des Poëtes avant que d'avoir aucune autre ſorte d'Ecrivains. Homére fleurit chez les Grecs plus d'un ſiècle avant qu'il parût un Hiſtorien. Les Cantiques de Moïſe ſont le plus ancien Monument des Hébreux. On a trouvé des Chanſons chez les Caraïbes qui ignoroient tous les Arts.

Les Barbares des Côtes de la Mer Baltique avoient leurs fameuſes Rimes Runiques, dans le tems qu'ils ne ſavoient pas lire, ce qui prouve en paſſant que la Poëſie eſt plus naturelle aux hommes qu'on ne penſe.

Quoi qu'il en ſoit, le Taſſe étoit encore au berceau lorſque le Triſſin Auteur de la fameuſe *Sophonisbe*, la premiere Tragédie écrite en Langue vulgaire, entreprit un Poëme Epique. Il prit pour ſon ſujet l'Italie délivrée des Goths par Belizaire ſous l'Empire de Juſtinien. Son plan eſt ſage & régulier, mais la Poëſie de ſtile y eſt foible. Toutefois l'Ouvrage réuſſit, & cette Aurore du bon goût brilla pendant quelque-tems, juſqu'à ce qu'elle fût abſorbée dans le grand jour qu'apporta le Taſſe.

Le Triſſin étoit un homme d'un ſavoir très-étendu, & d'une grande capacité. Léon X. l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambaſſadeur de Charles-Quint; mais enfin il ſacrifia ſon ambition, &

& la prétendue ſolidité des affaires publiques à ſon goût pour les Lettres, bien différent en cela de quelques hommes célèbres que nous avons vus quitter, & même mépriſer les Lettres, après avoir fait fortune par elles. Il étoit avec raiſon charmé des beautés qui ſont dans Homére, & cependant ſa grande faute eſt de l'avoir imité, il en a tout pris hors le génie. Il s'appuie ſur Homére pour marcher, & tombe en voulant le ſuivre. Il faut bien de l'adreſſe pour cueillir & pour aſſembler les fleurs des Anciens, elles ſe fanent entre des mains ordinaires.

Le Triſſin, par exemple, a copié ce bel endroit d'Homére, où Junon, parée de la Ceinture de Vénus, dérobe à Jupiter des careſſes qu'il n'avoit pas coutume de lui faire.

La femme de l'Empereur Juſtinien a les mêmes vûes ſur ſon époux dans l'*Italia Liberata*. „ Elle commence par ſe baigner „ dans ſa belle chambre, elle met une che„ miſe blanche, & après une longue énu„ mération de tous les affiquets d'une toi„ lette, elle va trouver l'Empereur qui eſt „ aſſis ſur un gazon dans un petit Jardin, „ elle lui fait une menterie avec beaucoup „ d'agaceries, & enfin Juſtinien *le diede un* „ *bacio*.

Suave, e le gettò le braccia all collo,
E ella ſtette, e ſorridendo diſſe:

Signor mio dolce hor che volete fare?
Che se venisse alcuno in questo luogo,
E ci vedesse, havrei tanta vergogna,
Che più non ardirei lever la fronte.
Entriamo nelle vostre usate stanze
Chiudamo li usci, e sopra il vostro letto
Poniamci, e fate poi quel che vi piace.
L'Imperador rispose; alma mia vita,
Non dubitate della vista altrui:
Che quì non può venir persona humana,
Se non per la mia stanza: E io la chiusi,
Come quì venni, e ho la chiave a canto,
E penso che ancor vi chiudeste l'uscio.
Che vien in esso de le stanze vostre.
Perche giamai non lo lasciaste aperto.
E detto questo, subito abbracciolla.
Poi se colcar ne la minuta berbetta,
La quale allegra li fioriva d'intorno, &c.

„ L'Empereur lui donna un doux baiſer,
„ & lui jetta les bras au col, elle s'arrèta,
„ & lui dit en ſouriant, mon doux Sei-
„ gneur, que voulez-vous faire? ſi quel-
„ qu'un entroit ici & nous découvroit, je
„ ſerois ſi honteuſe que je n'oſerois plus
„ lever les yeux: Allons dans notre appar-
„ tement, fermons les portes, mettons-
„ nous ſur le lit, & puis faites ce que vous
„ voudrez. L'Empereur lui répondit, ma
„ chere Ame, ne craignez point d'être
„ apperçue, perſonne ne peut entrer ici
„ que par ma chambre, je l'ai fermée, &
„ j'en ai la clef dans ma poche. Je préſu-
„ me que vous avez auſſi fermé la porte

„ de

„ de votre appartement qui entre dans le „ mien : car vous ne le laiſſez jamais ou- „ vert. Après avoir ainſi parlé il l'em- „ braſſe & la jette ſur l'herbe tendre, „ qui ſemble partager leurs plaiſirs, & „ qui ſe couronne de fleurs". Ainſi ce qui eſt décrit noblement dans Homére devient auſſi bas & auſſi dégoûtant dans le Triſſin, que les careſſes d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le Triſſin ſemble n'avoir copié Homére que dans le détail des deſcriptions : il eſt très-éxact à peindre les habillemens & les meubles de ſes Héros ; mais il ne dit pas un mot de leurs caractères.

Cependant je ne fais pas mention de lui uniquement pour remarquer ſes fautes ; mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite d'avoir été le premier Moderne qui ait fait un Poëme Epique régulier & ſenſé, quoique foible, & qui ait oſé ſecouer le joug de la rime. De plus, il eſt le ſeul des Poëtes Italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous qui a le moins introduit d'Enchanteurs & de Héros enchantés dans ſes Ouvrages, ce qui n'étoit pas un petit mérite.

CHAPITRE SIXIEME.

LE CAMOUENS.

TANDIS que le Triſſin en Italie ſuivoit d'un pas timide & foible les traces des Anciens, le Camouens en Portugal ouvroit une carriére toute nouvelle, & s'acquéroit une réputation qui dure encore parmi ſes Compatriotes qui l'appellent le Virgile Portugais.

Camouens d'une ancienne Famille Portugaiſe nâquit en Eſpagne ſous le Régne célèbre de Ferdinand & d'Iſabelle, tandis que Jean Second régnoit en Portugal: après la mort de Jean II. il vint à la Cour de Lisbonne, la premiere année du Régne d'Emmanuel le *Grand*, héritier du Trône & des grands deſſeins du Roi Jean; c'étoient alors les beaux jours du Portugal, & le tems marqué pour la gloire de cette Nation.

Emmanuel déterminé à ſuivre le projet qui avoit échoué tant de fois de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par l'Océan, fit partir en 1497. Velaſco de Gama avec une Flote pour cette fameuſe entrepriſe, qui étoit regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle étoit nouvelle.

Velaſco de Gama & ceux qui eurent la hardieſſe de s'embarquer avec lui, paſſerent pour des inſenſés qui ſe ſacrifioient de gaïe-

té

té de cœur. Ce n'étoit qu'un cri dans la Ville contre le Roi: tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces Avanturiers, & les pleura comme morts; cependant l'entrepriſe réuſſit, & fut le premier fondement du Commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens qui étoit intime ami de Velaſco de Gama, s'embarqua avec lui malgré les inſtances de toute ſa famille, entraîné par ſon amitié & par cette curioſité inſéparable d'une grande imagination, ſurtout dans la jeuneſſe. Son voïage lui parut un ſujet digne d'un Poëme Epique: il goûta le plaiſir ſenſible & inconnu à ſes prédéceſſeurs, de célébrer ſon ami, & de chanter ce qu'il avoit vu lui-même. Il compoſa ſon Poëme, partie ſur l'Océan Atlantique, & partie ſur la Mer des Indes. A ſon retour ſon Vaiſſeau échoua contre les Côtes de Malabar, Camouens gagna le rivage, nageant d'une main & tenant dans l'autre ſon Poëme déja preſque achevé.

Un ſujet ſi nouveau, traité par un génie auſſi vif que le Camouens, ne pouvoit que produire une nouvelle eſpèce d'Epopée. Le fond de ſon Poëme n'eſt ni une guerre, ni une querelle de Héros, ni le Monde en armes pour une femme; c'eſt un nouveau Païs découvert à l'aide de la Navigation.

Voici comme il débute: „ Je chante „ ces hommes au-deſſus du Vulgaire, qui

„ des

„ des rives Occidentales de la Luſitanie, „ portés ſur des Mers qui n'avoient point „ encore vu de Vaiſſeaux, allerent étonner la Trapobane de leur audace : eux „ dont le courage patient à ſouffrir des travaux au delà des forces humaines, établit un nouvel Empire ſous un Ciel inconnu & ſous d'autres Etoiles. Qu'on ne „ vante plus les Voïages du fameux Troyen, „ qui porta ſes Dieux en Italie, ni ceux „ du ſage Grec qui revit Itaque après vingt „ ans d'abſence, ni ceux d'Aléxandre cet „ impétueux Conquérant. Diſparoiſſez „ Drapeaux que Trajan déployoit ſur les „ frontieres de l'Inde. Voici un homme „ à qui Neptune a abandonné ſon Trident : voici des travaux qui ſurpaſſent „ tous les vôtres.

„ Et vous, Nymphes du Tage, ſi jamais vous m'avez inſpiré des ſons doux „ & touchans, ſi j'ai chanté les Bords de „ votre aimable Fleuve, donnez-moi aujourd'hui des accens fiers & hardis, qu'ils „ ayent la force & la clarté de votre cours, „ qu'ils ſoient purs comme vos ondes, & „ que deſormais le Dieu des Vers préfére „ vos eaux à celles de la Fontaine ſacrée.

Delà le Poëte conduit la Flote Portugaiſe à l'Embouchure du Gange, décrit en paſſant les Côtes Occidentales, le Midi & l'Orient de l'Afrique, & les différens Peuples qui vivent ſur cette Côte ; il entremêle avec art l'Hiſtoire du Portugal. On y voit dans

dans le troiſième Chant la mort de la célèbre Inès de Caſtro, épouſe du Roi Don Pedre, dont l'avanture déguiſée a été jouée depuis peu ſur le Théâtre de Paris; c'eſt à mon gré le plus beau morceau du Camouens, il y a peu d'endroits dans Virgile plus attendriſſans & mieux écrits.

La ſimplicité du Poëme eſt rehauſſée par des fictions auſſi neuves que le ſujet: en voici une qui, je l'oſe dire, doit réuſſir dans tous les tems, & chez toutes les Nations.

Lorſque la Flote eſt prête à doubler le Cap de Bonne Eſpérance, appellé alors le Promontoire des Tempêtes, on apperçut tout à coup un formidable objet: c'eſt un perſonnage qui s'éleve du fond de la Mer. Sa tête touche aux nues, les tempêtes, les vents, les tonnerres ſont autour de lui: ſes bras s'étendent au loin ſur la ſurface des eaux: ce Monſtre, ou ce Dieu, eſt le gardien de cet Océan, dont aucun Vaiſſeau n'avoit encore fendu les flots; il menace la Flote, il ſe plaint de l'audace des Portugais qui viennent lui diſputer l'Empire de ces Mers, il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent eſſuyer dans leur entrepriſe. Cela eſt grand en tout Païs ſans doute.

Voici une autre fiction qui eſt extrêmement du goût des Portugais, & qui me paroît conforme au génie Italien; c'eſt une Iſle enchantée, appellée l'Iſle du Bonheur, laquelle s'éleve du fond de la Mer pour le rafraîchiſſement de Velaſco de Gama & de

ſa

ſa Flote. Cette Iſle a ſervi, dit-on, de modèle à l'Iſle d'Armide décrite quelques années après par le Taſſe.

Là une Divinité répand avec profuſion tout ce qui peut flatter les deſirs de l'homme. Cette Déeſſe amoureuſe de Velaſco de Gama le tranſporte ſur une haute Montagne, qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'Iſle, & de-là lui montre tous les Royaumes de la Terre, & lui prédit les deſtinées du Portugal.

Camouens après s'être abandonné ſans reſerve à la deſcription voluptueuſe de cette Iſle, & des plaiſirs où les Portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le Lecteur que toute cette fiction ne ſignifie autre choſe que le plaiſir qu'un honnête homme ſent à faire ſon devoir.

Il y a dans la Luſiade une autre eſpèce de fiction qui régne dans tout le Poëme, & qui ne peut être excuſée en aucun Païs du Monde.

C'eſt un mêlange déraiſonnable des Dieux du Paganiſme avec la Religion Chrétienne. Velaſco dans une tempête adreſſe ſes prieres à Jéſus-Chriſt, & Vénus vient à ſon ſecours; Bacchus & la Vierge Marie ſe rencontrent enſemble. Le principal but des Portugais après l'établiſſement de leur Commerce, eſt la propagation de la Foi; cependant c'eſt Jupiter & Vénus qui ſont chargés du ſuccès de l'entrepriſe. Un merveilleux ſi mal aſſorti défigure tout l'Ouvrage.

vrage. Il ſemble que ce grand défaut eût du faire tomber ce Poëme ; mais la Poëſie du ſtile & l'imagination dans l'expreſſion l'ont ſoutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé Paul Veronèſe parmi les grands Peintres, quoiqu'il ait mis des Gardes Suiſſes, des Peres Bénédictins, des armes à feu, dans des ſujets de l'Ancien Teſtament, & qu'il ait toujours péché contre la coutume.

Il faut avouer que le Camouens tombe dans des abſurdités étranges. Je me ſouviens qu'après que Velaſco a raconté ſes avantures au Roi de Melinde, il lui dit : ô Roi, juge ſi Uliſſe & Enée ont voïage auſſi loin que moi, & couru autant de périls ; comme ſi un barbare Africain des Côtes de Zanquebar avoit entendu parler d'Homére & de Virgile. Ces bévûes reviennent aſſez ſouvent, & cela ſeul prouve que l'Ouvrage eſt plein de très-grandes beautés, puiſqu'il fait depuis plus de deux cens ans les délices d'une Nation ſpirituelle, qui certainement en connoît les fautes.

CHAPITRE SEPTIEME.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença ſa *Jeruſalem Liberata* dans le tems que la *Luſiade* du Camouens commença à paroître. Il entendoit aſſez le Portugais pour lire ce Poëme & pour en être jaloux: il diſoit que le Camouens étoit le ſeul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, ſi elle étoit ſincère, étoit très-mal fondée. Le Taſſe étoit autant au-deſſus de Camouens que le Portugais étoit ſupérieur à ſes Compatriotes.

Le Taſſe eut eu plus de raiſon d'avouer qu'il étoit jaloux de l'Arioſte, par qui ſa réputation fut ſi long-tems balancée, & qui lui eſt encore préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques Lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'Arioſte parmi les Poëtes Epiques; mais il faut qu'ils ſongent qu'en fait de Tragédie, il ne quadreroit pas. Et quoi que pluſieurs Italiens en diſent, l'Europe ne mettra l'Arioſte avec le Taſſe, que lorſqu'on placera l'Enéïde avec Don Guichote, & Calot avec le Correge.

Le Taſſe nâquit à Surrento en 1544. l'onzième Mars, de Bernardo Taſſo & de Por-

tia de Roſſi. La Maiſon dont il ſortoit étoit une des plus illuſtres d'Italie, & avoit été long-tems une des plus puiſſantes. Sa grand'mere étoit une Cornaro: on ſait aſſez qu'une Noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouſer un homme d'une qualité mediocre. Mais toute cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre plus malheureux.

Son pere, né dans le déclin de ſa Maiſon, s'étoit attaché au Prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa Principauté par Charles-Quint. De plus, Bernardo étoit Poëte lui-même; avec ce talent, & le malheur qu'il eut d'être Domeſtique d'un petit Prince, il n'eſt pas étonnant qu'il ait été pauvre.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie Poëtique, la ſeule richeſſe qu'il avoit reçue de ſon Pere, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il faiſoit des Vers à l'âge de ſept ans. Bernardo banni de Naples avec les Partiſans du Prince de Salerne, & qui connoiſſoit par une dure expérience le danger de la Poëſie, & d'être attaché aux Grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavage. Il l'envoïa étudier le Droit à Padoue. Le jeune Taſſe y réuſſit, parce qu'il avoit un génie qui s'étendoit à tout: il reçut même ſes degrés en Philoſophie & en Théologie. C'étoit alors un grand honneur: car on regardoit comme ſavant un homme qui ſavoit par cœur

la Logique d'Ariſtote, & ce bel Art de diſputer pour & contre en termes inintelligibles, ſur des matiéres qu'on ne comprend point.

Mais le jeune homme entraîné par l'impulſion irréſiſtible du génie, au milieu de toutes ces études qui n'étoient point de ſon goût, compoſa à l'age de dix-ſept ans ſon Poëme de Renaud, qui fut comme le précurſeur de ſa Jéruſalem. La réputation que ce premier Ouvrage lui attira, le détermina dans ſon penchant pour la Poëſie. Il fut reçu dans l'Académie des *Ætherei* de Padoue, ſous le nom *di Pentito*, du Repentant, pour marquer qu'il ſe repentoit du tems qu'il croyoit avoir perdu dans l'étude du Droit, & dans les autres, où ſon inclination ne l'avoit pas appellé.

Il commença la Jéruſalem à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la deſtinée que ſon Pere avoit voulu lui faire éviter, il alla ſe mettre ſous la protection du Duc de Ferrare, & crut qu'être logé & nourri chez un Prince, pour lequel il faiſoit des Vers, étoit un établiſſement aſſûré.

A l'âge de vingt-ſept ans, il alla en France à la ſuite du Cardinal d'Eſte. *Il fut reçu du Roi Charles IX.* diſent les Hiſtoriens Italiens, *avec des diſtinctions dues à ſon mérite, & revint à Ferrare, comblé d'honneurs & de biens.* Mais ces biens & ces honneurs tant vantés, ſe réduiſoient à quelques louanges;

ges; l'encens étant d'ordinaire la fortune des Poëtes.

On prétend qu'il fut amoureux à la Cour de Ferrare de la Sœur du Duc, & que cette paſſion jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette Cour, fut la ſource de cette humeur mélancolique qui le conſuma vingt années, & qui fit paſſer pour fou un homme qui avoit mis tant de raiſon dans ſes Ouvrages.

Quelques Chants de ſon Poëme avoient déja paru ſous le nom de Godefroi : il le donna tout entier au Public à l'âge de trente ans, ſous le titre plus judicieux de la *Jéruſalem délivrée*. Il pouvoit dire alors comme un grand Homme de l'Antiquité : j'ai vêcu aſſez pour le bonheur & pour la gloire. Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations : enveloppé dès l'âge de huit ans dans le banniſſement de ſon Pere, ſans patrie, ſans bien, ſans famille, perſécuté par les ennemis que lui ſuſcitoient ſes talens, plaint, mais négligé par ceux qu'il appelloit ſes amis, il ſouffrit l'exil, la priſon, la plus extrême pauvreté, la faim même ; & ce qui devoit ajouter un poids inſupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le Protecteur qu'il avoit tant célébré l'avoit fait mettre en priſon : il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare juſqu'à Surrento dans le Royaume de Naples, trouver une

Sœur qu'il y avoit, & dont il eſpéroit quelque ſecours ; mais dont probablement il n'en reçut point, puiſqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut encore empriſonné. Le deſeſpoir altéra ſa conſtitution qui étoit robuſte, & le rejetta dans des maladies violentes & longues, qui lui ôterent quelquefois l'uſage de la Raiſon. Il prétendit un jour avoir été guéri par le ſecours de la Sainte Vierge & de Sainte Scholaſtique, qui lui apparurent dans un grand accès de fiévre. Le Marquis Manſe Divilla rapporte ce fait comme certain ; mais tout ce que la plûpart des Lecteurs en croiront, c'eſt que le Taſſe avoit la fiévre.

Sa gloire Poëtique, cette conſolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ſes ennemis éclipſa pour un tems ſa réputation. Il fut preſque regardé comme un mauvais Poëte ; enfin après vingt années l'envie fut laſſe de l'opprimer, ſon mérite ſurmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune ; mais ce ne fut que lorſque ſon eſprit, fatigué d'une ſuite de malheurs ſi longue, étoit devenu inſenſible à tout ce qui pouvoit le flatter.

Il fut appellé à Rome par le Pape Clément VII. qui dans une Congrégation de Cardinaux avoit réſolu de lui donner la Couronne de Laurier, & les honneurs du Triomphe, cérémonie bizarre, qui paroît ridicule aujourd'hui, ſur-tout en France, & qui

qui étoit alors très-ſérieuſe & très-honorable en Italie. Le Taſſe fut reçu à un mille de Rome par les deux Cardinaux neveux, & par un grand nombre de Prélats & d'hommes de toutes conditions: on le conduiſit à l'Audience du Pape : *Je deſire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la Couronne de Laurier, qui a honoré juſqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux Cardinaux Aldobrandins neveux du Pape, qui aimoient & admiroient le Taſſe, ſe chargerent de l'appareil de ce Couronnement; il devoit ſe faire au Capitole; choſe aſſez ſinguliére, que ceux qui éclairent le Monde par leurs Ecrits, triomphent dans la même Place que ceux qui l'avoient déſolé par leurs Conquêtes.

Le Taſſe tomba malade dans le tems de tous ces préparatifs, & comme ſi la Fortune avoit voulu le tromper juſqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour deſtiné à la Cérémonie.

Le tems qui ſape la réputation des Ouvrages médiocres, a aſſûré celle du Taſſe. La *Jéruſalem délivrée* eſt aujourd'hui chantée en pluſieurs endroits de l'Italie, comme les Poëmes d'Homére l'étoient en Gréce, & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de Virgile & d'Homére malgré ſes fautes, & malgré la critique de Mr. Deſpreaux.

La Jéruſalem paroît à quelques égards être d'après l'Iliade; mais ſi c'eſt imiter que de choiſir dans l'Hiſtoire un ſujet qui a des

reſſemblances avec la Fable de la Guerre de Troye, ſi Renaud eſt une Copie d'Achilles, & Godefroi d'Agamemnon, j'oſe dire que le Taſſe a été bien au-delà de ſon modèle. Il a autant de feu qu'Homére dans ſes batailles, avec plus de variété. Ses Héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'Iliade; mais ces caractères ſont mieux annoncés, plus fortement décrits, & infiniment mieux ſoutenus; car il n'y en a preſque pas un ſeul qui ne ſe démente dans le Poëte Grec, & pas un qui ne ſoit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'Homére crayonnoit, il a perfectionné l'Art de nuancer les couleurs, & de diſtinguer les différentes eſpèces de Vertus, de Vices, & de Paſſions, qui ailleurs ſemblent être les mêmes. Ainſi Godefroi eſt prudent & modéré: l'inquiet Aladin a une politique cruelle: la généreuſe valeur de Tancrede eſt oppoſée à la fureur d'Argant; l'amour dans Armide eſt un mêlange de coquetterie & d'emportement. Dans Herminie c'eſt une tendreſſe douce & aimable: il n'y a pas juſqu'à l'Hermite Pierre, qui ne faſſe un perſonnage dans le Tableau, & un beau contraſte avec l'Enchanteur Iſmeno; & ces deux figures ſont aſſûrément au-deſſus de Calcas & de Taltibius.

Renaud eſt une imitation d'Achilles; mais ſes fautes ſont excuſables, ſon caractère eſt plus aimable, ſon loiſir eſt mieux emploïé; Achilles ébloüit, & Renaud intereſſe.

Je

Je ne ſai ſi Homére a bien ou mal fait d'inſpirer tant de compaſſion pour Priam, l'ennemi des Grecs ; mais c'eſt ſans doute un coup de l'Art, d'avoir rendu Aladin odieux. Sans cet artifice plus d'un Lecteur ſe ſeroit intereſſé pour les Mahométans contre les Chrétiens : on ſeroit tenté de regarder ces derniers comme des Brigands ligués pour venir du fond de l'Europe déſoler un Païs ſur lequel ils n'avoient aucun droit ; & maſſacrer de ſang froid un vénérable Monarque âgé de 80. ans, & tout un Peuple innocent qui n'avoit rien à démêler avec eux.

C'étoit une choſe bien étrange que la folie des Croiſades. Les Moines prêchoient ces ſaints Brigandages, moitié par enthouſiaſme, moitié par interêt. La Cour de Rome les encourageoit par une politique qui profitoit de la foibleſſe d'autrui. Des Princes quittoient leurs Etats, les épuiſoient d'hommes & d'argent, & les laiſſoient expoſés au premier occupant, pour aller ſe battre en Syrie. Tous les Gentilshommes vendoient leurs biens & partoient pour la Terre-Sainte avec leurs Maîtreſſes. L'envie de courir, la mode, la ſuperſtition, concouroient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les Croiſés mêloient les débauches les plus ſcandaleuſes & la fureur la plus barbare avec des ſentimens tendres de dévotion : ils égorgerent tout dans Jéruſalem, ſans diſtinction de ſexe, ni d'âge ;

ge ; mais quand ils arriverent au Saint Sépulcre, ces Monſtres ornés de Croix blanches, encore toutes dégoutantes du ſang des femmes qu'ils venoient de maſſacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baiſerent la terre & ſe frapperent la poitrine, tant la Nature Humaine eſt capable de réunir les extrêmes.

Le Taſſe fait voir, comme il le doit, les Croiſades dans un jour tout oppoſé. C'eſt une Armée de Héros, qui ſous la conduite d'un Chef vertueux vient délivrer du joug des Infidèles une Terre conſacrée par la naiſſance & la mort d'un Dieu. Le ſujet de la Jéruſalem, à le conſiderer dans ce ſens, eſt le plus grand qu'on ait jamais choiſi ; le Taſſe l'a traité dignement ; il y a mis autant d'interêt que de grandeur. Son Ouvrage eſt bien conduit, preſque tout y eſt lié avec art, il amene adroitement les avantures, il diſtribue ſagement les lumieres & les ombres. Il fait paſſer le Lecteur des allarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de la peinture des voluptés, il le ramene aux combats : il excite la ſenſibilité par degrés, il s'éleve au-deſſus de lui-même de Livre en Livre : ſon ſtile eſt par-tout clair & élégant ; & lorſque ſon ſujet demande de l'élévation, on eſt étonné comment la moleſſe de la Langue Italienne prend un nouveau caractère ſous ſes mains, & ſe change en majeſté & en force.

On trouve, il eſt vrai, dans la Jéruſalem

lem environ deux cens Vers, où l'Auteur ſe livre à des jeux de mots & à des concetti puériles; mais ces foibleſſes étoient une eſpèce de tribut, que ſon génie payoit au goût que ſon Siècle avoit pour les pointes, & qui même a augmenté depuis lui.

Si cet Ouvrage eſt plein de beautés qu'on admire par-tout, il y a auſſi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part.

Il me ſemble que c'eſt une faute par tout Païs d'avoir débuté par un Epiſode, qui ne tient en rien au reſte du Poëme. Je parle de l'étrange & inutile Taliſman que fait le Sorcier Iſmeno avec une Image de la Vierge Marie, & de l'Hiſtoire d'Olindo & de Sophronia: encore ſi cette Image de la Vierge ſervoit à quelque prédiction: ſi Olindo & Sophronia, prêts à être les victimes de leur Religion, étoient éclairés d'enhaut & diſoient un mot de ce qui doit arriver; mais ils ſont entiérement hors d'œuvres. On croit d'abord que ce ſont les principaux perſonnages du Poëme; mais le Poëte ne s'eſt épuiſé à décrire leur avanture avec tous les embelliſſemens de ſon Art, & n'excite tant d'interet & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reſte de l'Ouvrage. Sophronie & Olinde ſont auſſi inutiles aux affaires des Chrétiens, que l'Image de la Vierge l'eſt aux Mahométans.

Il y a dans l'Epiſode d'Armide, d'ailleurs un Chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui aſſûrément ne ſeroient point admis en France & en Angleterre. Dix Princes Chrétiens métamorphoſés en Poiſſons, & un Perroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, ſont des fables bien étranges aux yeux d'un Lecteur ſenſé, accoutumé à n'approuver que ce qui eſt naturel. Les enchantemens ne réuſſiroient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais; mais du tems du Taſſe ils étoient reçus dans toute l'Europe, & regardés preſque comme un Point de Foi par le Peuple ſuperſtitieux d'Italie.

Sans doute un homme qui vient de lire M. Lock, ou M. Adiſſon, ſera étrangement révolté de trouver dans la Jéruſalem un Sorcier Chrétien, qui tire Renaud des mains des Sorciers Mahométans ? Quelle fantaiſie d'envoyer Ubaldas & ſon Compagnon à un vieux & ſaint Magicien qui les conduit juſqu'au centre de la Terre ! Les deux Chevaliers ſe promenent là ſur le bord d'un Ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre : de ce lieu on les envoye à Aſcalon, vers une Vieille qui les tranſporte auſſi-tôt dans un petit Bâteau aux Iſles Canaries : ils y arrivent ſous la protection de Dieu, tenant dans leurs mains une baguette magique ; ils s'acquittent de leur ambaſſade, & ramenent au Camp des Chré-

Chrétiens le brave Renaud, dont toute l'Armée avoit grand beſoin.

Mais quel étoit ce grand Exploit, qui étoit réſervé à Renaud? Conduit par enchantement depuis le Pic de Tenerif juſqu'à Jéruſalem, la Providence l'avoit deſtiné pour abattre quelques vieux Arbres dans une Forêt infeſtée de Lutins; cette Forêt eſt le grand *Merveilleux* du Poëme.

Dans les premiers Chants, Dieu ordonne à l'Archange Michel de précipiter dans l'Enfer les Diables répandus dans l'air, qui excitoient des tempêtes, & qui tournoient ſon Tonnerre contre les Chrétiens, en faveur des Mahométans. Michel leur défend abſolument de ſe mêler deſormais des affaires des Chrétiens: ils obéïſſent auſſi-tôt, & ſe plongent dans l'Abîme; mais bien-tôt après le Magicien Iſmeno les en fait ſortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de Dieu, & ſous le prétexte de quelques diſtinctions ſophiſtiques, ils prennent poſſeſſion de la Forêt, où les Chrétiens ſe préparoient à couper le bois néceſſaire pour la charpente d'une Tour. Les Diables prennent une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux qui coupent les Arbres: Tancrede y trouve ſa Clorinde enfermée dans un Pin, & bleſſée du coup qu'il a donné au tronc de cet Arbre: Armide s'y préſente à travers l'écorce d'un Mirthe, tandis qu'elle eſt à pluſieurs lieues dans l'Armée

mée d'Egypte ; enfin les priéres de l'Hermite Pierre, & le mérite de la contrition de Renaud, rompent l'enchantement.

Je crois qu'il eſt à propos de faire voir comment Lucain a traité différemment dans ſa Pharſale un ſujet preſque ſemblable. Céſar ordonne à ſes Troupes de couper quelques Arbres dans la Forêt ſacrée de Marſeille, pour en faire des Inſtrumens & des Machines de guerre : voici comme Brebœuf a rendu ce paſſage, ſa traduction eſt ainſi que toutes les traductions, fort au-deſſous de l'Original.

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obſcurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè ſummotis Solibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent; ſed barbara ritu
Sacra Deûm, ſtructæ diris altaribus aræ,
Omnis & humanis luſtrata cruoribus arbos,
Si qua fidem meruit Superos mirata vetuſtas,
Illis & Volucres metuunt inſiſtere ramis,
Et luſtris recubare Feræ: nec Ventus in illas
Incubuit ſylvas, excuſſaque nubibus atris
Fulgura; non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus ſuus horror ineſt. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, ſimulacraque mæſta Deorum
Arte carent, cœſiſque extant informia truncis.
Ipſe ſitus, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis ſacrata figuris,
Numina ſic metuunt: tantum terroribus addit,

Quos

Quos timeant, non noſſe Deos. Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum conſurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia ſylvæ,
Roboraque amplexos circumfulſiſſe Dracones.
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed ceſſere Deis. Medio cum Phœbus in axe eſt,
Aut Cœlum nox atra tenet, pavet ipſe Sacerdos
Acceſſus, Dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immiſſo ſylvam procumbere ferro:
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos ſtabat denſiſſima Montes.
Sed fortes tremuere manus, motique verenda
Majeſtate loci, ſi robora ſacra ferirent,
In ſua credebant redituras membra ſecures:
Implicitas magno Cæſar terrore Cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Auſus, & aëriam ferro proſcindere Quercum,
Effatur merſo violata in robora ferro:
Jam ne quis veſtrum dubitet ſubvertere ſylvam,
Credite me feciſſe nefas. Tunc paruit omnis,
Imperiis non ſublato ſecura pavore
Turba; ſed expenſâ Superorum & Cæſaris ira
Procumbunt Orni, nodoſa impellitur Ilex,
Sylvaque Dodones, & fluctibus aptior Alnus,
Et non plebeios luctus teſtata Cupreſſus.
Tunc primum poſuere comas, & fronde carentes
Admiſere diem, populſaque robore denſo
Suſtinuit ſe ſylva cadens. Gemuere videntes
Gallorum Populi: muris ſed clauſa juventus
Exultat. Quis enim læſos impune putaret
Eſſe Deos?

On voit auprès du Camp une Forêt ſacrée,
Formidable aux Humains, & des Dieux révérée,
Dont le feuillage ſombre & les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits :
Sous la noire épaiſſeur des Ormes & des Hêtres,
Les Faunes, les Sylvains, & les Nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accens de la voix
Le ſon des Chalumeaux ou celui des Hautbois;
Cette ombre deſtinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du Soleil ſes cruels ſacrifices,
Et les Vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offenſent la Nature en révérant les Dieux.
Là du ſang des Humains on voit ſuer les Marbres,
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres;
Tout y parle d'horreur, & même les Oiſeaux
Ne ſe perchent jamais ſur ces triſtes rameaux.
Les Sangliers, les Lions, les Bêtes les plus fiéres,
N'oſent pas y chercher leur bauge, ou leurs taniéres.
La foudre accoutumée à punir leurs forfaits,
Craint ce lieu ſi coupable & n'y tombe jamais;
Là de cent Dieux divers les groſſieres Images,
Impriment l'épouvante & forcent les hommages,
La mouſſe & la pâleur de leurs membres hideux Sem-

Semblent mieux attirer les reſpects & les vœux:
Sous un air plus connu, la Divinité peinte
Trouveroit moins d'encens, & feroit moins de crainte;
Tant aux foibles Mortels, il eſt bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre, & qu'il faut adorer.
Là d'une obſcure ſource, il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture:
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour
Et l'on entend mugir les Roches d'alentour;
Souvent du triſte éclat d'une flâme enſouffrée
La Forêt eſt couverte, & n'eſt pas dévorée,
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De Ceraſtes hideux & de Dragons aîlés.
Les voiſins de ce Bois ſi ſauvage & ſi ſombre
Laiſſent à ſes Démons ſon horreur & ſon ombre,
Et le Druide craint en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ſes Dieux.
Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacrilèges,
Les Dieux, même les Dieux, n'ont point de privilèges.
Céſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violés,
Les Arbres abattus, les Autels dépouillés:
Et de tous les Soldats les ames étonnées,
Craignant de voir contre eux retourner leurs coignées,
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,

Et

Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maſtriſe,
Si ces Bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe;
Seul j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces lieux,
Et ſeul je prens ſur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots, tous les ſiens cédant à leur contrainte,
Dépouillent le reſpect ſans dépouiller la crainte:
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités;
Mais quand Jule commande ils ſont mal écoutés.
Alors on voit tomber ſous un fer téméraire
Des Chênes & des Ifs auſſi vieux que leur Mere,
Des Pins & des Cyprès dont les feuillages verds,
Conſervent le Printems au milieu des Hyvers.
A ces forfaits nouveaux tous les Peuples frémiſſent,
A ce fier attentat tous les Prêtres gémiſſent.
Marſeille ſeulement qui le voit de ſes Tours,
Du crime des Latins fait ſon plus grand ſecours.
Elle croit que les Dieux d'un éclat de tonnerre
Vont foudroyer Céſar & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharſale* n'eſt pas comparable à la *Jéruſalem délivrée*; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie gran-

deur d'un Héros réel eſt au-deſſus de celle d'un Héros imaginaire, & combien les penſées fortes & ſolides ſurpaſſent ces inventions, qu'on appelle des beautés Poëtiques, & que les perſonnes de bon-ſens regardent comment des contes inſipides, propres à amuſer les enfans.

Le Taſſe ſemble avoir reconnu lui-même ſa faute, & il n'a pu s'empêcher de ſentir que ces contes ridicules & bizarres, ſi fort à la mode alors non-ſeulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étoient abſolument incompatibles avec la gravité de la Poëſie Epique. Pour ſe juſtifier il publia une Préface, dans laquelle il avança que tout ſon Poëme étoit allégorique.

L'Armée des Princes Chrétiens, dit-il, repréſente le corps & l'ame. Jéruſalem eſt la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail, & avec beaucoup de difficulté. Godefroi eſt l'ame, Tancrede, Renaud, &c. en ſont les facultés. Le commun des Soldats ſont les membres du corps. Les Diables ſont à la fois figures & figurés, *figura è figurato.* Armide & Iſmeno ſont les tentations qui aſſiégent nos ames; les charmes, les illuſions de la Forêt enchantée, repréſentent les faux raiſonnemens, *falſi ſyllogiſmi*, dans leſquels nos paſſions nous entraînent.

Telle eſt la clef que le Taſſe s'aviſe de nous donner de ſon Poëme. Il en uſe en quelque ſorte avec lui-même, comme les

Commentateurs ont fait avec Homére & avec Virgile. Il ſe ſuppoſe des vûes & des deſſeins qu'il n'avoit pas probablement, quand il fit ſon Poëme, ou ſi par malheur il les a eues, il eſt bien incompréhenſible comment il a pu faire un ſi bel Ouvrage auec des idées ſi ridicules.

Si le Diable joue dans ſon Poëme le rôle d'un miſérable Charlatan, d'un autre côté, tout ce qui regarde la Religion y eſt expoſé avec majeſté, &, ſi j'oſe le dire, dans l'eſprit de la Religion. Les Proceſſions, les Litanies, & quelques autres détails des Pratiques religieuſes, ſont repréſentées dans la *Jéruſalem délivrée* ſous une forme reſpectable. Telle eſt la force de la Poëſie, qui ſait ennoblir tout, & étendre la ſpéhre des moindres choſes.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais Eſprits les noms de Pluton & d'Alecton, & d'avoir confondu les idées Payennes avec les idées Chrétiennes. Il eſt étrange que la plûpart des Poëtes modernes ſoient tombés dans cette faute. On diroit que nos Diables & notre Enfer Chrétien auroient quelque choſe de bas & de ridicule, qui demanderoit d'être ennobli par l'idée de l'Enfer Païen ; il eſt vrai que Pluton, Proſerpine, Rhadamante, Tiſiphone, ſont des noms plus agréables que Belzébut & Aſtarot; nous rions du mot de Diable, nous reſpectons celui de Furie. Voilà ce que

c'eſt

c'eſt que d'avoir le mérite de l'antiquité; il n'y a pas juſqu'à l'Enfer qui n'y gagne.

CHAPITRE HUITIE'ME.

DON ALONZO D'ERCILIA.

SUR la fin du ſeizième Siècle, l'Eſpagne produiſit un Poëme Epique, célèbre par quelques beautés qui y brillent, auſſi-bien que par la ſingularité du ſujet; mais encore plus remarquable par le caractère de l'Auteur.

Don Alonzo d'Ercilla y Cuniga, Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur Maximilien, fut élevé dans la Maiſon de Philippe II. & combattit ſous ſes ordres à la Bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits.

Après un tel ſuccès, Philippe moins jaloux d'augmenter ſa gloire au dehors, que d'établir ſes affaires au-dedans, retourna en Eſpagne. Le jeune Alonzo entraîné par une inſatiable avidité du vrai ſavoir, c'eſt-à-dire, de connoître les hommes, & de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie & l'Allemagne, & ſéjourna long-tems en Angleterre. Tandis qu'il étoit à Londres, il entendit dire que quelques Provinces du Pérou & du Chily avoient pris les armes contre les Eſpa-

gnols leurs Conquérans & leurs Tyrans. Je dirai en paſſant que cette tentative des Africains pour leur liberté, eſt traitée de rebellion par les Auteurs Eſpagnols. La paſſion qu'il avoit pour la gloire & le deſir de voir & d'entreprendre des choſes ſingulieres l'entraînerent ſans héſiter dans ces Païs du Nouveau Monde. Il alla au Chilly à la tête de quelques troupes, & il y reſta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontieres du Chilly, du côté du Sud, eſt une petite Contrée montagneuſe, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robuſtes & plus féroces que tous les autres Peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défenſe de leur liberté avec plus de courage & plus long-tems que les autres Américains, & ils furent les derniers que les Eſpagnols ſoumirent.

Alonzo ſoutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes, il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la ſeule récompenſe fut l'honneur de conquérir des Rochers, & de réduire quelques Contrées incultes ſous l'obéïſſance du Roi d'Eſpagne.

Pendant le cours de cette guerre, Alonzo conçut le deſſein d'immortaliſer ſes ennemis en s'immortaliſant lui-même. Il fut en même-tems le Conquérant & le Poëte: il employa les intervalles de loiſir que la guerre lui laiſſoit à en chanter les événemens, & faute de papier, il écrivit la premiere

mière partie de son Poëme sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le Poëme s'appelle *Araucana* du nom de la Contrée.

Il commence par une Description géographique du Chilly, & par la peinture des mœurs & des coutumes des Habitans. Ce commencement qui seroit insupportable dans tout autre Poëme est ici nécessaire, & ne déplaît pas dans un sujet où la Scène est par de-là l'autre Tropique, & où les Héros sont des Sauvages, qui nous auroient été toujours inconnus, s'il ne les avoit pas conquis & célébrés.

Le sujet qui étoit neuf a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au Lecteur pour échantillon & comme une étincelle du beau feu qui animoit quelquefois l'Auteur.

Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés de voir des créatures pareilles à des hommes portant du feu dans leurs mains, & montées sur des Monstres qui combattoient sous eux: ils les prirent d'abord pour des Dieux descendus du Ciel, armés du tonnerre, & suivis de la destruction; & alors ils se soumirent, quoiqu'avec peine. Mais dans la suite s'étant familiarisés avec leurs Conquérans, ils connurent leurs passions & leurs vices, & jugérent que c'étoient des hommes. Alors honteux d'avoir succombé sous des mortels semblables à eux, ils jurerent de laver leur erreur dans le sang de ceux qui

l'avoient produite, & d'exercer ſur eux une vengeance exemplaire, terrible, & mémorable.

Il eſt à propos de faire connaitre ici un endroit du deuxième Chant dont le ſujet reſſemble beaucoup au commencement de l'*Iliade*, & qui ayant été traité d'une maniere différente mérite d'être mis ſous les yeux des Lecteurs qui jugent ſans partialité. La premiere action de *l'Araucana*, eſt une querelle qui naît entre les Chefs des Barbares comme dans Homére entre Achille & Agamemnon. La diſpute n'arrive pas au ſujet d'une Captive, mais par rapport au commandement de l'Armée. Chacun de ces Généraux Sauvages vante ſon mérite & ſes exploits ; enfin la diſpute s'échauffe tellement qu'ils ſont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Caciques, nommé *Colocolo*, auſſi vieux que Neſtor, mais moins favorablement prévenu en ſa faveur que que le Héros Grec, fait la Harangue ſuivante.

„ Caciques, illuſtres défenſeurs de la
„ Patrie, le deſir ambitieux de comman-
„ der, n'eſt point ce qui m'engage à vous
„ parler. Je ne me plains pas que vous
„ diſputiez avec tant de chaleur, pour un
„ honneur qui peut-être ſeroit du à ma vieil-
„ leſſe, & qui orneroit mon déclin. C'eſt
„ ma tendreſſe pour vous, c'eſt l'amour
„ que je dois à ma Patrie, qui me ſollicite
„ à vous demander quelque attention pour
„ ma foible voix. Hélas! comment pou-

„ vons-

„ vons-nous avoir assez bonne opinion de
„ nous-mêmes, pour prétendre à quelque
„ grandeur, & pour ambitionner des titres
„ fastueux, nous qui avons été les malheu-
„ reux sujets & les esclaves des Espagnols?
„ Votre colére, Caciques, votre fureur ne
„ devroient-elles pas s'éxercer plutôt con-
„ tre nos Tyrans? Pourquoi tournez-vous
„ contre vous-mêmes ces armes qui pour-
„ roient exterminer vos Ennemis, & ven-
„ ger notre Patrie? Ah! si vous voulez
„ périr, cherchez une mort qui vous pro-
„ cure de la gloire. D'une main brisez le
„ joug honteux, & de l'autre attaquez les
„ Espagnols, & ne répandez pas dans une
„ querelle stérile les précieux restes d'un
„ sang que les Dieux vous ont laissé pour
„ vous venger. J'applaudis, je l'avoue,
„ à la fiére émulation de vos courages. Ce
„ même orgueil que je condamne augmente
„ l'espoir que je conçois. Mais que votre
„ valeur aveugle ne combatte pas contre
„ elle-même, & ne se serve pas de ses pro-
„ pres forces pour détruire le Païs qu'elle
„ doit défendre. Si vous êtes résolus de
„ ne point cesser vos querelles, trempez
„ vos glaives dans mon sang glacé: j'ai vécu
„ trop long-tems: heureux qui meurt sans
„ voir ses compatriotes malheureux, &
„ malheureux par leur faute. Ecoutez donc
„ ce que j'ose vous proposer. Votre va-
„ leur, ô Caciques, est égale; vous êtes
„ tous également illustres par votre nais-

TAYLOR INST. OXFORD

„ ſance, par votre pouvoir, par vos richeſ-
„ ſes, par vos exploits: vos ames ſont éga-
„ lement dignes de commander, égale-
„ ment capables de ſubjuguer l'Univers. Ce
„ ſont ces préſens céleſtes qui cauſent vos
„ querelles. Vous manquez de Chef, &
„ chacun de vous mérite de l'être; ainſi
„ puiſqu'il n'y a aucune différence entre
„ vos courages, que la force du corps dé-
„ cide ce que l'égalité de vos vertus n'au-
„ roit jamais décidé, &c.

Le Vieillaard propoſe alors un exercice digne d'une Nation barbare, qui étoit de porter une groſſe poutre, afin que celui qui en ſoutiendroit le poids plus long-tems fût revétu du commandement.

Comme la meilleure maniere de perfectionner notre goût, eſt de comparer enſemble des choſes de même nature, oppoſez le diſcours de Neſtor à celui de *Colocolo*, & renonçant à cette adoration que nos eſprits juſtement préoccupés rendent au grand nom d'Homére, peſez les deux Harangues dans la balance de l'équité & de la raiſon.

Après qu'Achille inſtruit & inſpiré par Minerve, Déeſſe de la Sageſſe, a donné à Agamemnon les noms *d'yvrogne* & de *chien*, le ſage Neſtor ſe leve, pour adoucir les eſprits irrités de ces deux Héros, & parle ainſi: „ Quelle ſatisfaction ſera-ce aux
„ Troyens, lorſqu'ils entendront parler de
„ vos diſcours? Votre jeuneſſe doit reſpec-
„ ter mes années & ſe ſoumettre à mes con-
„ ſeils,

„ ſeils. J'ai vu autrefois des Héros ſupé-
„ rieurs à vous. Non, mes yeux ne ver-
„ ront jamais des hommes ſemblables à l'in-
„ vincible Pirithoüs, au brave Ceneüs, au
„ divin Theſée, &c.... J'ai été à la guer-
„ re avec eux, & quoique je fuſſe jeune,
„ mon éloquence perſuaſive avoit du pou-
„ voir ſur leurs eſprits; ils écoutoient Neſ-
„ tor. Jeunes Guerriers, écoutez donc
„ les avis que vous donne ma vieilleſſe.
„ Atride, vous ne devez pas garder l'Eſcla-
„ ve d'Achille: fils de Thetis, vous ne de-
„ vez pas traiter avec hauteur le Chef de
„ l'Armée. Achille eſt le plus grand, le
„ plus courageux des Guerriers: Agamem-
„ non eſt le plus grand des Rois, &c. Sa Harangue fut infructueuſe. Agamemnon loua ſon éloquence, & mépriſa ſon conſeil.

Conſidérez d'un côté l'adreſſe avec laquelle le Barbare *Colocolo* s'inſinue dans l'eſprit des Caciques, la douceur reſpectable avec laquelle il calme leur animoſité, la tendreſſe majeſtueuſe de ſes paroles; combien l'amour du Païs l'anime, combien les ſentimens de la vraie gloire pénétrent ſon cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la ſupériorité à aucun. C'eſt un Cenſeur, un Panégyriſte adroit. Auſſi tous ſe ſoumettent à ſes raiſons, confeſſant la force de ſon éloquence, non par des louanges, mais par une prompte obéïſſance.

Qu'on juge d'un autre côté ſi Neſtor eſt ſi ſage de parler tant de ſa ſageſſe; ſi c'eſt un moïen ſûr de s'attirer de l'attention des Princes Grecs que de les rabaiſſer & de les mettre au-deſſous de leurs ayeux, ſi toute l'Aſſemblée peut entendre dire avec plaiſir à Neſtor, qu'Achille eſt le plus courageux des Chefs qui ſont-là préſens. Après avoir comparé le babil préſomptueux & impoli de Neſtor avec le diſcours modeſte & meſuré de *Colocolo*, l'odieuſe comparaiſon entre le rang d'Agamemnon & le mérite d'Achille, avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques; que le Lecteur prononce. S'il y a un Général dans le monde qui ſouffre volontiers qu'on lui préfére ſon inférieur pour le courage, s'il y a une Aſſemblée qui puiſſe ſupporter ſans s'émouvor un Harangueur, qui leur parle avec mépris, & vante leurs prédéceſſeurs à leurs dépens, alors Homére pourra être préféré à Alonzo dans ce cas particulier.

Il eſt vrai que ſi Alonzo eſt dans un endroit ſupérieur à Homére, il eſt dans tout le reſte au-deſſous du moindre des Poëtes. On eſt étonné de le voir tomber ſi bas après avoir pris un vol ſi haut. Il y a ſans doute beaucoup de feu dans ſes batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les deſcriptions, point d'unité dans le deſſein. Ce Poëme eſt plus ſauvage que les Nations qui en font le ſujet. Vers la

fin

fin de l'Ouvrage, l'Auteur qui eſt un des premiers Héros du Poëme, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuſe marche, ſuivi de quelques Soldats ; il naît entr'eux une diſpute au ſujet de Virgile, & principalement ſur l'Epiſode de Didon. Alonzo ſaiſit cette occaſion pour entretenir ſes Soldats de la mort de Didon, telle qu'elle eſt rapportée par les anciens Hiſtoriens ; & afin de mieux donner le démenti à Virgile, & de reſtituer à la Reine de Carthage ſa réputation, il s'amuſe à en diſcourir pendant deux Chants entiers.

Ce n'eſt pas d'ailleurs un défaut médiocre de ſon Poëme, d'être compoſé de trente-ſix Chants très-longs. On peut ſuppoſer avec raiſon, qu'un Auteur qui ne ſait ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carriére.

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre Michel Cervantes de dire, que l'*Araucana* peut-être comparé avec les meilleurs Poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la Patrie a ſans doute dicté ce faux jugement à l'Auteur Eſpagnol: cependant le véritable & ſolide amour de la Patrie conſiſte à lui faire du bien & à contribuer à ſa liberté autant qu'il nous eſt poſſible. Mais diſputer ſeulement ſur les Auteurs de notre Nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poëtes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes qu'amour de notre Païs.

CHA-

CHAPITRE NEUVIEME.

MILTON.

ON trouvera ici touchant Milton quelques particularités obmiſes dans l'Abregé de ſa Vie, qui eſt au-devant de la traduction Françaiſe de ſon *Paradis perdu*. Il n'eſt pas étonnant qu'ayant recherché avec ſoin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand Homme, j'aye découvert des circonſtances de ſa vie que le Public ignore.

Milton voyageant en Italie dans ſa jeuneſſe, vit repréſenter à Milan une Comédie intitulée *Adam* ou *le Péché originel*, écrite par un certain Andreino, & dédiée à Marie de Médicis, Reine de France; le ſujet de cette Comédie étoit la chûte de l'Homme. Les Acteurs étoient Dieu le Pere, les Diables, les Anges, Adam, Eve, le Serpent, la Mort, & les ſept Péchés mortels.

Ce ſujet digne du génie abſurde du Théâtre de ce tems-là, étoit traité d'une maniere qui répondoit au deſſein.

La Scène s'ouvre par un Chœur d'Anges, & Michel parle ainſi au nom de ſes Confreres.

„ Que l'Arc-en-Ciel ſoit l'archet du Vio-

„ lon

„ lon du Firmament ; que les ſept Plane-
„ tes ſoient les ſept notes de notre Muſi-
„ que, que le Tems batte éxactement la
„ meſure, que les Vents jouent de l'Orgue,
„ &c. „

Toute la Pièce eſt dans ce goût : j'avertis ſeulement les Français qui en riront, que notre Théâtre ne valoit guère mieux alors : que la mort de Saint Jean-Baptiſte, & cent autres Pièces ſont écrites dans ce ſtile ; mais que nous n'avions ni Paſtor-Fido, ni l'Aminte.

Milton qui aſſiſta à cette repréſentation, découvrit à travers l'abſurdité de l'Ouvrage la ſublimité cachée du ſujet. Il y a ſouvent dans des choſes où tout parait ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne ſe fait appercevoir qu'aux hommes de génie. Les ſept Péchés mortels danſant avec le Diable, ſont aſſûrément le comble de l'extravagance & de la ſottiſe ; mais l'Univers rendu malheureux par la foibleſſe d'un homme, les bontés & les vengeances du Créateur, la ſource de nos malheurs & de nos crimes, ſont des objets dignes du pinceau le plus hardi ; il y a ſur-tout dans ce ſujet je ne ſai quelle horreur ténébreuſe, un ſublime ſombre & triſte qui ne convient pas mal à l'imagination Anglaiſe.

Milton conçut le deſſein de faire une Tragédie de la Farce d'Andreino, il en compoſa même un Acte & demi ; ce fait m'a été aſſûré par des gens de Lettres qui le tenoient

noient de ſa fille, laquelle eſt morte lorſque j'étois à Londres.

La Tragédie de Milton commençoit par ce monologue de Satan, qu'on voit dans le quatrième Chant de ſon Poëme Epique.

C'eſt lorſque cet eſprit de révolte s'échappant du fond des Enfers, découvre le Soleil qui ſortoit des mains du Créateur.

„ Toi, ſur qui mon Tyran prodigue ſes bien-
„ faits,
„ Soleil, Aſtre de feu, Jour heureux que je
haïs,
„ Jour qui fais mon ſupplice, & dont mes yeux
„ s'étonnent,
„ Toi, qui ſembles le Dieu des Ceux qui t'en-
„ vironnent,
„ Devant qui tout éclat diſparoît & s'enfuit,
„ Qui fais pâlir le front des Aſtres de la nuit,
„ Image du Très-Haut qui régla ta carriére.
„ Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumiére,
„ Sur la voute des Cieux élevé plus que toi,
„ Le Trône où tu t'aſſieds s'abaiſſoit devant
„ moi;
„ Je ſuis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'a-
„ bîme.

Dans le tems qu'il travailloit à cette Tragédie, la ſphére de ſes idées s'élargiſſoit à meſure qu'il penſoit. Son plan devint immenſe ſous ſa plume, & enfin au lieu d'une Tragédie, qui après tout n'eût été que bizarre & non intereſſante, il imagina un Poëme Epique, eſpèce d'Ouvrage dans lequel

quel les hommes ſont convenus d'approuver ſouvent le *Bizarre* ſous le nom de Merveilleux.

Les Guerres civiles d'Angleterre ôterent long-tems à Milton le loiſir néceſſaire pour l'éxécution d'un ſi grand deſſein. Il étoit né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des Sectes qui avoient la fureur de dominer dans ſa Patrie. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'Egliſe qui pût ſe vanter de compter Milton pour un de ſes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les Guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné Roi Charles I. il entra même aſſez avant dans la faveur de Cromwel, & par une fatalité qui n'eſt que trop commune, ce zélé Républicain fut le ſerviteur d'un Tyran. Il fut Secrétaire d'Olivier Cromwel, de Richard Cromwel & du Parlement, qui dura juſqu'au tems de la reſtauration. Les Anglais emploïerent ſa plume pour juſtifier la mort de leur Roi, & pour répondre au Livre que Charles II. avoit fait écrire par Saumaiſe au ſujet de cet événement tragique.

Jamais cauſe ne fut plus belle, & ne fut ſi mal plaidée de part & d'autre. Saumaiſe défendit en Pédant le parti du Roi mort ſur l'échaffaut, d'une famille Royale errante dans l'Europe, & de tous les Rois même

de

de l'Europe intéreſſés dans cette querelle. Milton ſoutint en mauvais Déclamateur la cauſe d'un Peuple victorieux, qui ſe vantoit d'avoir jugé ſon Prince ſelon les Loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les Livres de Saumaiſe & de Milton ſont déja enſévelis dans l'oubli. Milton que les Anglais regardent aujourd'hui comme un Poëte divin, étoit un très-mauvais Ecrivain en proſe.

Il avoit cinquante-deux ans lorſque la Famille Roïale fut rétablie. Il fut compris dans l'Amniſtie que Charles II. donna aux ennemis de ſon Pere; mais il fut déclaré par l'Acte même d'Amniſtie incapable de poſſéder aucune Charge dans le Royaume. Ce fut alors qu'il commença ſon Poëme Epique à l'âge où Virgile avoit fini le ſien. A peine avoit-il mis la main à cet Ouvrage qu'il fut privé de la vûe. Il ſe trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à compoſer le *Paradis perdu*. Il avoit alors très-peu de réputation, les Beaux Eſprits de la Cour de Charles II. ou ne le connoiſſoient pas, ou n'avoient pour lui nulle eſtime. Il n'eſt pas étonnant qu'un ancien Secrétaire de Cromwel, vieilli dans la retraite, aveugle & ſans bien, fût ignoré ou mépriſé dans une Cour, qui avoit fait ſuccéder à l'auſtérité du Gouvernement du Protecteur toute la galanterie de la Cour de Louïs XIV. &

dans

dans laquelle on ne goûtoit que les Poëſies efféminées, la moleſſe de Waller, les Satires du Comte de Rocheſter, & l'eſprit de Couley.

Une preuve indubitable qu'il avoit très-peu de réputation, c'eſt qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulût imprimer ſon *Paradis perdu*. Le titre ſeul révoltoit, & tout ce qui avoit quelque rapport à la Religion étoit alors hors de mode. Enfin Tompſon lui donna trente piſtoles de cet Ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux Héritiers de ce Tompſon; encore ce Libraire avoit-il ſi peur de faire un mauvais marché, qu'il ſtipula que la moitié de ces trente piſtoles ne ſeroit païable qu'en cas qu'on fît une ſeconde Edition du Poëme.

Le *Paradis perdu* fut long-tems négligé à Londres, & Milton mourut ſans ſe douter qu'il auroit un jour de la réputation. Ce fut le Lord Sommers & le Docteur Atterbury, depuis Evêque de Rocheſter, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un Poëme Epique: ils engagérent les Héritiers de Tompſon à faire une belle Edition du *Paradis perdu*. Leur ſuffrage en entraîna pluſieurs depuis: le célèbre Monſieur Adiſſon écrivit en forme pour prouver que ce Poëme égaloit ceux de Virgile & d'Homére, les Anglais commencerent à ſe le perſuader, & la réputation de Milton fût fixée.

Les Français rioient encore quand on leur diſoit que l'Angleterre avoit un Poëme Epique dont le ſujet étoit le Diable combattant contre Dieu, & un Serpent qui perſuade à une femme de manger une pomme ; ils ne croïoient pas qu'on pût faire ſur ce ſujet autre choſe que des Vaudevilles, lorſque Monſieur du Pré de Saint-Maur donna une Traduction en proſe Françaiſe de ce Poëme ſingulier.

On fut étonné de trouver dans un ſujet qui paroît ſi ſtérile, une ſi grande fertilité d'imagination. On admira les traits majeſtueux avec leſquels il oſe peindre Dieu, & le caractère encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaiſir la deſcription du Jardin d'Eden, & des amours innocens d'Adam & d'Eve. En effet il eſt à remarquer que dans tous les autres Poëmes, l'amour eſt regardé comme une foibleſſe, dans Milton ſeul il eſt une vertu. Le Poëte a ſu lever d'une main chaſte le voile qui couvre ailleurs les plaiſirs de cette paſſion ; il tranſporte le Lecteur dans le Jardin de délices ; il ſemble lui faire goûter les voluptés pures dont Adam & Eve ſont remplis, & ne s'éleve pas au-deſſus de la Nature Humaine corrompue ; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille Poëſie.

Mais tous les Critiques judicieux, dont la France eſt pleine, ſe réunirent à trouver que

que le Diable parle trop ſouvent, & trop long-tems de la même choſe.

En admirant pluſieurs idées ſublimes, ils jugérent qu'il y en a pluſieurs d'outrées, & que l'Auteur n'a rendues que puériles, en s'éfforçant de les faire grandes.

Ils condamnérent unanimement cette ſubtilité avec laquelle Satan fait bâtir une Sale d'Ordre Dorique au milieu de l'Enfer, avec des Colomnes d'airain, & de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les Diables auxquels il venoit de parler tout auſſi-bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands Diables, qui auroient occupé trop de place dans ce Parlement d'Enfer, ſe transforment en Pigmées, afin que tout le monde puiſſe ſe trouver à l'aiſe au Conſeil.

Après la tenue des Etats infernaux, Satan s'aprête à ſortir de l'abîme; il trouve la Mort à la porte, qui veut ſe battre contre lui. Ils étoient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, Monſtre féminin à qui des Dragons ſortoient du ventre, court au devant de ces deux Champions. Arrête, ô mon Pere, dit-il au Diable, arrête, ô mon Fils, dit-il à la Mort. Et qui ès-tu donc, répond le Diable, toi qui m'appelles ton Pere? Je ſuis le Péché, replique ce Monſtre; tu accouchas de moi dans le Ciel, je ſortis de ta tête par le côté gauche, tu devins bien-tôt amoureux de moi; nous couchâmes enſemble, j'entraînai beaucoup

coup de Chérubins dans ta révolte ; j'étois groſſe quand la bataille ſe donna dans le Ciel ; nous fumes précipités enſemble. J'accouchai dans l'Enfer, & ce fut ce Monſtre que tu vois dont je fus Pere : il eſt ton Fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il viola ſa Mere, & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois, qui ſortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent & qui les déchirent.

Après cette dégoûtante & abominable hiſtoire, le Péché ouvre à Satan les portes de l'Enfer ; il laiſſe les Diables ſur le bord du Phlegeton, du Styx, & du Lethé. Les uns jouent de la Harpe, les autres courent la Bague : quelques-uns diſputent ſur la Grace & ſur la Prédeſtination ; cependant Satan voyage dans les eſpaces imaginaires, il tombe dans le vuide, & il tomberoit encore, ſi une nuée ne l'avoit repouſſé en haut. Il arrive dans le Païs du Chaos, il traverſe le Paradis des fous, *the paradiſe of fools*, (c'eſt l'un des endroits qui ne ſont point traduits en Français,) il trouve dans ce Paradis, les *Indulgences*, les *Agnus Dei*, les *Chapelets*, les *Capuchons*, les *Scapulaires*, les *Moines*.

Voilà des imaginations dont tout Lecteur ſenſé a été révolté, & il faut que le Poëme ſoit bien beau d'ailleurs, pour qu'on ait pu le lire malgré l'ennui que doit cauſer cet amas de folies deſagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges,

Anges, a paru auſſi aux Connoiſſeurs, un épiſode, où le ſublime eſt trop noïé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être ſage, il faut qu'il conſerve un air de vraiſemblance, & qu'il ſoit traité avec goût. Les Critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit, ni goût, ni vraiſemblance, ni raiſon; ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend Milton de peindre le caractère de Raphaël, de Michel, d'Abdiel, d'Uriel, de Moloc, de Niſrot, d'Aſtarot, tous Etres imaginaires dont le Lecteur ne peut ſe former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. Homére, en parlant de ſes Dieux, les caractériſoit par leurs attribus qui ſont connus; mais un Lecteur Chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connoître à fond Niſrot, Moloc & Abdiel. On a reproché à Homére les longues & inutiles harangues, & ſur-tout les plaiſanteries de ſes Héros. Comment ſouffrir dans Milton, les harangues & les railleries des Anges & des Diables, pendant la bataille qui ſe donne dans le Ciel?

Ces mêmes Critiques ont jugé que Milton péchoit contre le vraiſemblable, d'avoir placé du Canon dans l'Armée de Satan, & d'avoir armé d'épées tous ces Eſprits qui ne pouvoient ſe bleſſer; car il arrive, que lorſque je ne ſai quel Ange a coupé en deux, je ne ſai quel Diable, les deux parties du Diable ſe réuniſſent dans le moment.

Ils ont trouvé que Milton choquoit évidemment la Raiſon par une contradiction inexcuſable, lorſque Dieu le Pere envoye ſes fidèles Anges, combattre, réduire, & punir les rebelles.

„ Allez, dit Dieu à Michel & à Gabriel, „ pourſuivez mes ennemis juſqu'aux extré„ mitez du Ciel ; précipitez-les loin de „ Dieu & de leur bonheur, dans le Tar„ tare, qui ouvre déja ſon brûlant Chaos „ pour les engloutir.

Comment ſe peut-il, qu'après un ordre ſi poſitif, la victoire reſte indéciſe ? & pourquoi Dieu donne-t-il un ordre inutile ? Il parle & n'eſt point obéï : il veut vaincre & on lui réſiſte : il manque à la fois de prévoïance & de pouvoir ; il ne devoit point ordonner à ſes Anges de faire ce que ſon Fils unique ſeul devoit faire.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſiéres qui fit ſans doute dire à Dryden dans ſa Preface ſur l'Enéïde, que Milton ne vaut guère mieux que notre Chapelain, & notre Le Moine.

Mais auſſi, ce ſont les beautés admirables de Milton qui ont fait dire à ce même Dryden, que la Nature l'avoit formé de l'ame d'Homére & de celle de Virgile. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on a porté du même Ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Verſailles, du côté de la Cour, on voit un vilain petit Bâtiment écraſé avec ſept croiſées de face, accompagné

compagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus ridicule & de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des Jardins, on voit un Palaïs immenſe dont les beautez peuvent racheter les défauts.

Lorſque j'étois à Londres, j'oſai compoſer en Anglais un petit Eſſay ſur la Poëſie Epique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons Juges Français ne manqueroient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avois prévu eſt arrivé, & la plûpart des Critiques de ce Païs-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire ſur une traduction, que le *Paradis perdu* eſt un Ouvrage plus ſingulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardieſſe que de choix; dont le ſujet eſt tout idéal, & qui ſemble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de Poëme Epique en France, & je ne ſai même ſi nous en avons aujourd'hui. La Henriade, à la vérité, a été imprimée ſouvent, mais il y auroit trop de préſomption à regarder ce Poëme comme un Ouvrage qui doit paſſer à la Poſtérité, & effacer la honte que la France a eu ſi long-tems de n'avoir pu produire un Poëme Epique. C'eſt au tems ſeul à confirmer la réputation des grands Ouvrages. Un Ecrivain qui pendant ſa vie ne ſera point protégé par ſon Prince; qui ne ſera dans aucun poſte; qui ne tiendra à aucun parti; qui ne ſe fera valoir par aucune

cabale, n'aura probablement de réputation qu'après ſa mort.

Il eſt honteux pour nous, à la vérité, que les Etrangers ſe vantent d'avoir des Poëtes Epiques, & que nous, qui avons réuſſi en tant de genres, nous ſoïons forcez d'avouer ſur ce point notre ſtérilité & notre foibleſſe. L'Europe a cru les Français incapables de l'Epopée; mais il y a un peu d'injuſtice à juger la France ſur les Chapelains, les Le Moines, les Desmarets, les Caſſaignes & les Scuderys. Si un Ecrivain, célèbre d'ailleurs, avoit échoué dans cette entrepriſe; ſi un Corneille, un Deſpreaux, un Racine, avoient fait de mauvais Poëmes Epiques, on auroit raiſon de croire l'Eſprit Français incapable de cet Ouvrage; mais aucun de nos grands Hommes n'a travaillé dans ce genre, il n'y a eu que les plus foibles qui ayent oſé porter ce fardeau, & ils ont ſuccombé. En effet de tous ceux qui ont fait des Poëmes Epiques, il n'y en a aucun qui ſoit connu par quelqu'autre Ecrit un peu eſtimé. La Comédie des Viſionnaires de Deſmarets eſt le ſeul Ouvrage d'un Poëte Epique qui ait eu en ſon tems quelque réputation; mais c'étoit avant que Moliére eût fait goûter la bonne Comédie. Les Viſionnaires de Deſmarets étoient réellement une très-mauvaiſe Pièce, auſſi-bien que la Marianne de Triſtan, & l'Amour Tyrannique de Scudery, qui ne devoient

leur

leur réputation paſſagère qu'au mauvais goût du Siècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre diſette en donnant au Télémaque le titre de Poëme Epique; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de ſe vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on tranſpoſe les limites des Arts, quand on donne le nom de Poëme à la Proſe. Le Télémaque eſt un Roman moral, à la vérité, dans le ſtile dont on auroit du ſe ſervir pour traduire Homére en proſe; mais l'illuſtre Auteur du Télémaque avoit trop de goût, étoit trop ſavant & trop juſte, pour appeller ſon Roman du nom de Poëme. J'oſe dire plus, c'eſt que ſi cet Ouvrage étoit écrit en Vers Français, je dis même en beaux Vers, il deviendroit un Poëme ennuyeux, par la raiſon qu'il eſt plein de détails que nous ne ſouffrons point dans notre Poëſie, & que de longs diſcours politiques & œconomiques ne plairoient aſſûrément pas en Vers Français. Quiconque connoîtra bien le goût de notre Nation, ſentira qu'il ſeroit ridicule d'exprimer en Vers, * *qu'il faut diſtinguer les Citoyens en ſept claſſes; habiller la premiere de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille; habiller la ſeconde de bleu avec un anneau & point de médaille: la troiſième de verd avec une médaille ſans anneau & ſans frange*, &c. & *enfin*

enfin donner aux Eſclaves des habits gris-brun. Il ne conviendroit pas davantage de dire, qu'il faut qu'une maiſon ſoit tournée à un aſpect ſain, que les logemens en ſoient dégagés, que l'ordre & la propreté s'y conſerve, que l'entretien ſoit de peu de dépenſe, que chaque maiſon un peu conſidérable, ait un ſalon & un petit periſtile, avec de petites chambres pour les hommes libres. En un mot, tous les détails dans leſquels Mentor daigne entrer, ſeroient auſſi indignes d'un Poëme Epique, qu'ils le ſont d'un Miniſtre d'Etat.

On a encore accuſé long-tems notre Langue de n'être pas aſſez ſublime pour la Poëſie Epique. Il eſt vrai que chaque Langue à ſon génie, formé en partie par le génie même du Peuple qui la parle, & en partie par la conſtruction de ſes phraſes, par la longueur ou la briéveté de ſes mots, &c. Il eſt vrai que le Latin & le Grec étoient des Langues plus Poëtiques & plus harmonieuſes que celles de l'Europe moderne; mais ſans entrer dans un plus long détail, il eſt aiſé de finir cette diſpute en deux mots. Il eſt certain que notre Langue eſt plus forte que l'Italienne, & plus douce que l'Anglaiſe. Les Anglais & les Italiens ont des Poëmes Epiques; il eſt donc clair que ſi nous n'en avions pas, ce ne ſeroit pas la faute de la Langue Françaiſe.

On s'en eſt pris auſſi à la gêne de la rime, & avec encore moins de raiſon. La Jéruſalem

ſalem & le Roland furieux ſont rimés, ſont beaucoup plus longs que l'Enéïde, & ont de plus l'uniformité des Stances; & non-ſeulement tous les Vers, mais preſque tous les mots finiſſent par une de ces voïelles, a. e. i. o. cependant on lit ces Poëmes ſans dégoût, & le plaiſir qu'ils font, empêche qu'on ne ſente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il eſt plus difficile à un Français qu'à un autre de faire un Poëme Epique; mais ce n'eſt ni à cauſe de la rime ni à cauſe de la ſéchereſſe de notre Langue. Oſerai-je le dire? c'eſt que de toutes les Nations polies la nôtre eſt la moins *Poëtique*. Les Ouvrages en Vers qui ſont le plus à la mode en France ſont les Pièces de Théâtre; ces Pièces doivent être écrites dans un ſtile naturel qui approche aſſez de celui de la converſation. Deſpreaux n'a jamais traité que des ſujets didactiques qui demandent de la ſimplicité; on ſait que l'exactitude & l'élégance ſont le mérite de ſes vers, comme de ceux de Racine, & lorſque Deſpreaux a voulu s'élever dans une Ode, il n'a plus été Deſpreaux.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poëſie Françaiſe à une marche trop uniforme: l'Eſprit géométrique qui de nos jours s'eſt emparé des Belles-Lettres, a encore été un nouveau frein pour la Poëſie. Notre Nation regardée comme ſi legére par des Etrangers qui ne jugent de nous que par nos

Petits-

Petits-Maîtres, eſt de toutes les Nations la plus ſage la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos Ecrivains: on cherche le vrai en tout, on préfére l'Hiſtoire au Roman; les Cyrus, les Clélies, & les Aſtrées ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques Romans nouveaux paroiſſent encore, & s'ils font pour un tems l'amuſement de la Jeuneſſe frivole, les gens de Lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'Epopée; on ſe moqueroit également d'un Auteur qui emploiroit les Dieux du Paganiſme, & de celui qui ſe ſerviroit de nos Saints. Venus & Junon doivent reſter dans les anciens Poëmes Grecs & Latins: Sainte Génevieve, Saint Denis, Saint Roch & Saint Chriſtophle, ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre Légende.

Les Italiens s'accommodent aſſez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable; mais bien *des idées* qui ſeroient ſublimes pour eux, ne nous paroîtroient qu'extravagantes. Je me *ſouviens* que, lorſque je conſultai il y a plus de douze ans ſur ma Henriade, feu Monſieur de Malezieux, homme qui joignoit une grande imagination à une littérature immenſe, il me dit: Vous entreprenez un Ouvrage qui n'eſt pas fait pour notre Nation, *les Français n'ont pas la tête Epique*: ce furent ſes propres paroles; & il ajouta, quand

quand vous écririez auſſi-bien que Meſſieurs Racine & Deſpreaux, ce ſera beaucoup ſi on vous lit.

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage & éxact qui regne dans le Siècle où je vis, que j'ai choiſi un Héros véritable au lieu d'un Héros fabuleux; que j'ai décrit des Guerres réelles & non des Batailles chimériques; que je n'ai employé aucune fiction qui ne ſoit une image ſenſible de la vérité.

Quelque choſe que je diſe de plus ſur cet Ouvrage, je ne dirai rien que les Critiques éclairés ne ſachent, & c'eſt à la Henriade ſeule à parler en ſa défenſe.

F I N.

TABLE

TABLE

De l'Eſſay ſur la Poëſie Epique.

DEs différens goûts des Peuples. *Page* 272
HOMERE 288
VIRGILE 297
LUCAIN 307
LE TRISSIN 312
LE CAMOUENS 317
LE TASSE 322
DON ALONZO D'ERCILLA. 340
MILTON 348

A.R. Heath
29.1.88
[ZAH]

872